

Le Samedi

3 VOL. IX. No 48
MONTREAL, 30 AVRIL 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

CHEZ LES ANIMAUX



CHASSEURS PRÉCOCES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agute.

POIRIER, BESETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 30 AVRIL 1898

SA GRANDEUR MGR BÉGIN, LE NOUVEL ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.
Photo. Livernois, Québec.

BOUQUET DE PENSÉES

Ne jugez jamais un homme sur son pardessus. Il peut l'avoir emprunté à un ami.

x

Vous ne pourrez jamais attendre trop longtemps un bon dîner ou une bonne femme.

x

Mariez votre fils quand vous voudrez, mais votre fille aussi vite que vous le pourrez.

x

On est convenu de n'appeler fous que ceux dont la folie ne s'accorde pas avec la folie du plus grand nombre.

x

Tout bien compté, celui qui passe son temps à gémir et celui qui rit sans cesse sont aussi ennuyeux l'un que l'autre.

UN SOLITAIRE.

x

Les qualités essentielles de l'esprit français sont, pour chacun de nous, celles que nous croyons posséder. — G. M. VALTOUR.

x

Entre les actions mauvaises, il y en a toujours quelqu'une que l'on voudrait bien avoir faite. — PHILOSOPHE.

ECHO DES FUNÉRAILLES DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU



LE PÈRE DE S. E. FEU LE CARDINAL TASCHEREAU.

LA MÈRE DE S. E. FEU LE CARDINAL TASCHEREAU.
Photos. Livernois, Québec.

BIEN CONSERVÉE

Bouleau.—Ne pensez-vous pas que madame Dansdusel est ce qu'on peut appeler une femme bien conservée pour son âge ?

Rouleau.—C'est mon avis. Elle est toujours aussi laide qu'elle l'était il y a vingt ans.

PROPOS DE NOCES

La mariée (qui revient de l'église, en entourant de ses bras le cou de son mari).—Oh, Edouard. Enfin te voilà mon prisonnier pour la vie !

Le marié.—Mon amour, ce n'est pas là un emprisonnement pour la vie, c'est une punition capitale.

POUR SON ANNIVERSAIRE

Madame Nezcreux.—Et que pensez-vous donner en cadeau à votre mari pour son anniversaire de naissance ?

Madame Laconnais.—A vous dire vrai, je ne suis pas encore bien décidée. Je penche entre une paire de rideaux en dentelle, un service de table, des portières en chenille ou une pendule de bronze. Il faut pourtant que je me décide.

UN PRÉSOMPTUEUX

Le vieux papa Lingott'or.—Et vous pensez pouvoir soutenir ma fille, une fois marié, sans tomber en faillite ?

Le prétendant.—Mais, certainement, M. Lingott'or.

Le vieux papa.—Et bien, c'est plus que je ne suis capable de faire moi-même, mon ami. Prenez-la et soyez heureux.

ELLE SAVAIT LUI FAIRE PLAISIR

La mère.—Marguerite, je te donne ma parole que si tu épousais ce monsieur là, tu n'aurais jamais besoin de me recevoir chez toi. Jamais, jamais je n'irai.

La fille.—Peux-tu me mettre cela en écrit ?

La mère (surprise).—Pourquoi faire ?

La fille.—Parce que je voudrais donner cela à Alfred comme cadeau de nocces.

DANS UNE AGENCE MATRIMONIALE

Le directeur.—Monsieur, pour une recherche de demoiselle à marier telle que vous l'exigez, il vous faut me déposer une provision de \$50.

Le futur conjoint (effrayé).—Cinquante piastres ! Vous n'êtes pas sérieux, je pense. Croyez-vous que si j'avais autant d'argent je me marierais ?

PAS LA MÊME CHOSE

Le docteur.—Non, non, pas de bain. Voulez-vous donc vous tuer de suite ?

Le malade.—Mais, docteur, ne venez-vous pas de me dire à l'instant de prendre ces pilules dans de l'eau ?

PENSÉE D'UN FÉTARD

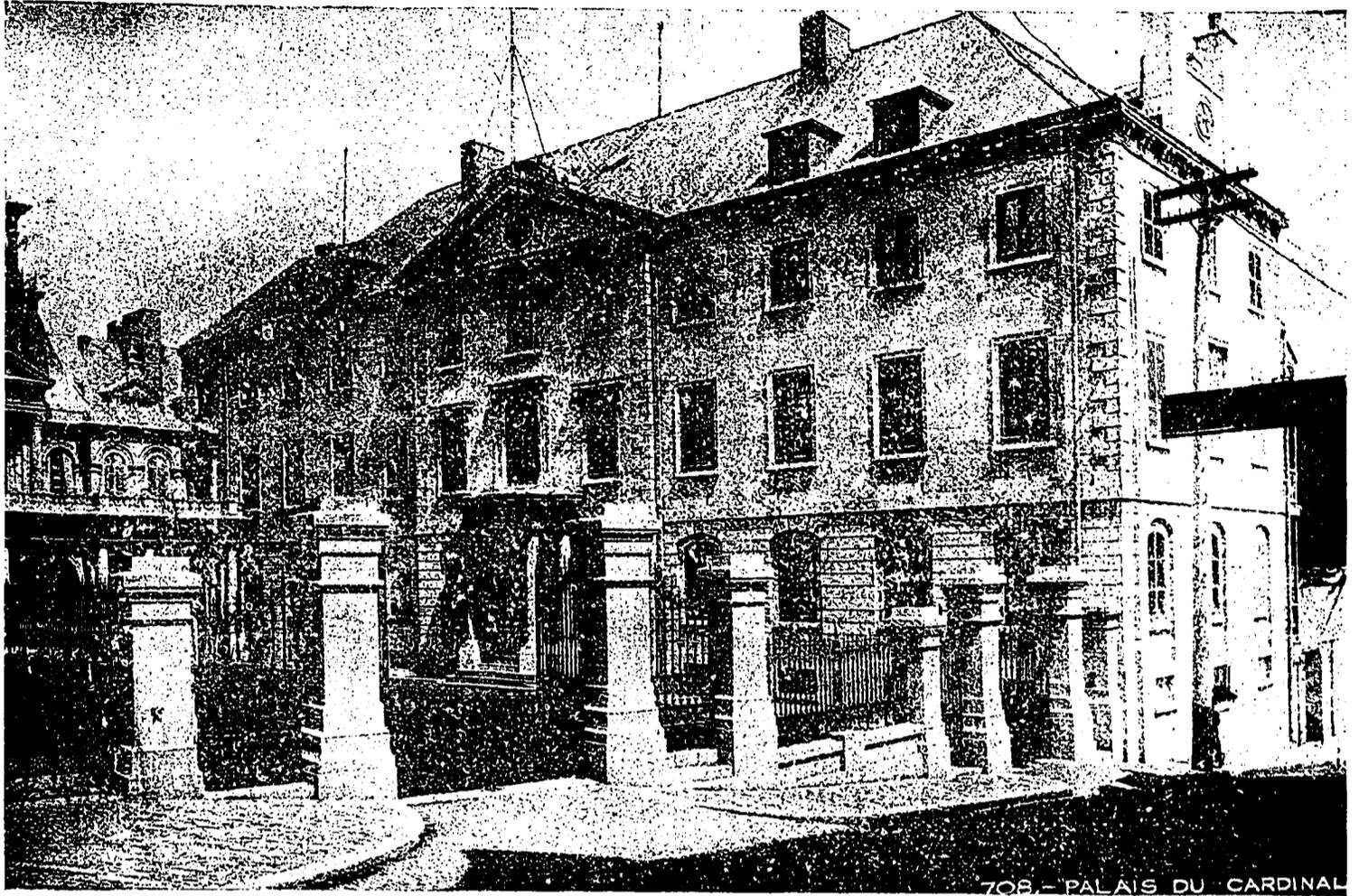
Le jeune Larigole.—Dire que du jour où l'on décrèterait le plaisir obligatoire on ne trouverait plus d'amateurs !

PAS D'ACCORD

Monsieur Tantmieux.—En tous cas, mon cher, quoique cette journée soit désagréable et froide, elle ne nous en rapproche pas moins de 24 heures de l'été.

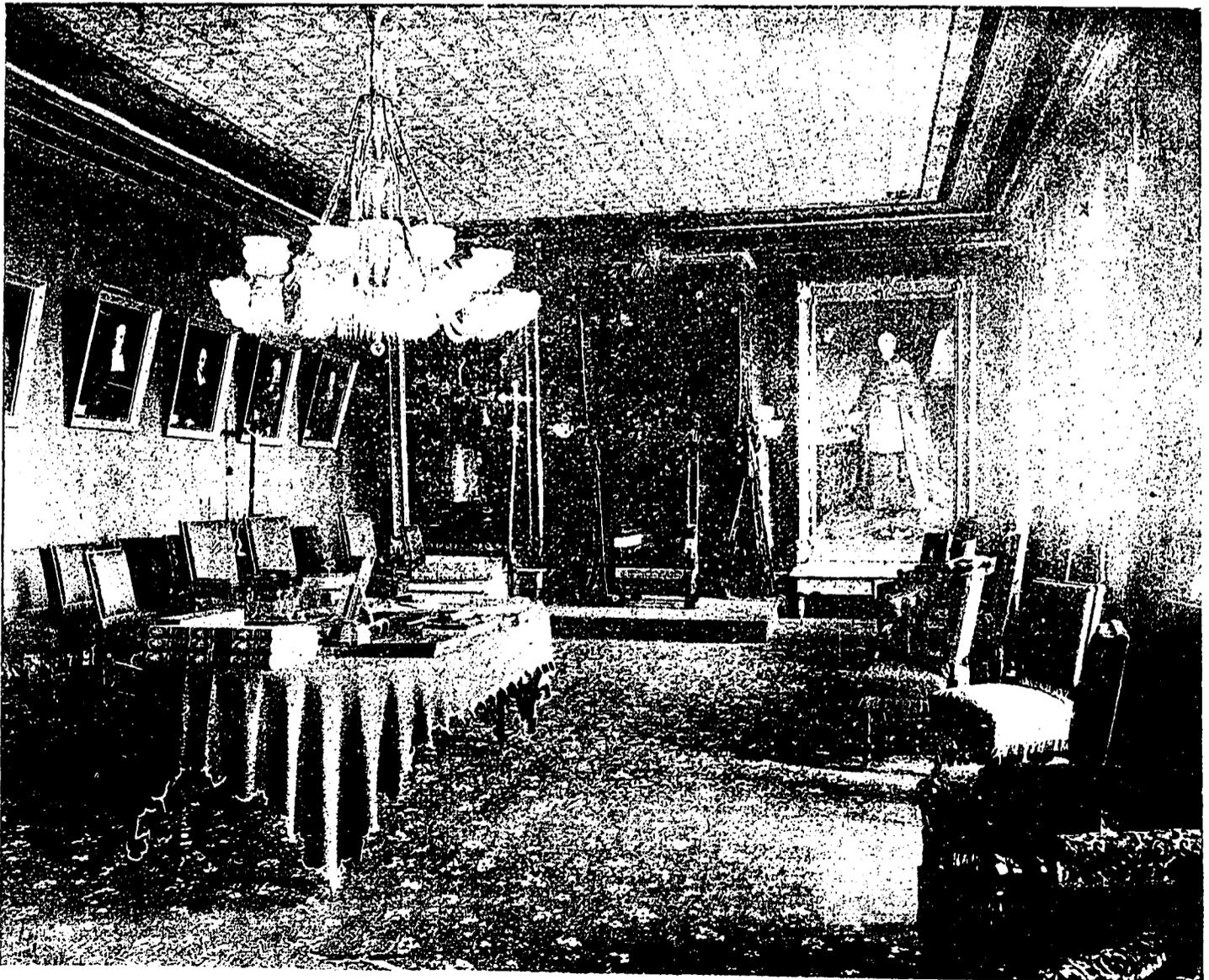
Monsieur Tantpis.—Oui, et aussi de 24 heures de l'hiver.

ÉCHO DES FUNÉRAILLES DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU



VUE DU PALAIS CARDINAL.

Photo: Lacombe, Québec.



LE GRAND SALON DE RÉCEPTION DU PALAIS.

Photo: Lacombe, Québec.

TROP DOUX POUR LUI



Le petit *Georget*. — Dis, maman, je voudrais bien savoir pourquoi madame Lapointe dit que papa est un poisson ?

La mère. — C'est parce qu'il boit beaucoup, mon enfant.

Le petit *Georget*. — Oui, mais il ne boit jamais d'eau.

QUATRE SONNETS TRISTES

I

Fais mouvoir, cher petit Lutin,
Soit qu'on te brusque ou te drolote
Tour à tour câlin ou despote,
Les ficelles de ton pantin.

Bientôt détraquée et vieillotte,
C'est l'inéluctable destin,
Du chiffonnier, un beau matin,
L'amusette ira dans la hotte !

Par de plus fortes mains aussi,
Tu seras tiré sans merci
Dans la bataille journalière,

Et ramassé sur le carreau
Tu finiras au tombereau
De la Mort, grande chiffonnière !

II

L'œil encore plein de douleur
Je les vois passer ballantes
Les rosses sanguinolentes
Qu'on traîne à l'équarisseur !

Je les vois les files lentes
Des morts suivis sans ferveur
Egrenant dans le malheur
Les foules indifférentes !

Même sort, même fin ! L'homme
Avec la bête de somme
Arrivent au trou dernier !

Tout se faisant : tout passe !
Pourriture à la surface
Et pourriture au charnier !

III

Sereines les bonnes mères
Dont la vie est dévouement,
Jusqu'à la fin, lentement,
Gravissent de durs calvaires :

Elles s'en vont renfermant
Leurs désirs dans des suaires,
Egrenant les longs rosaires
De leur désenchantement !

Et leur existence coule
Calme, sans rides, sans houle,
Et leurs rêves, tristement,

Ainsi qu'une vapeur grise
Dans leurs cieux que rien n'irise
Errent éternellement !

IV

On nait, on lutte, on s'use
Et le front dans la main,
On demande à demain
Ce qu'aujourd'hui refuse !

Sur sa poigne on s'abuse,
On se raidit en vain !
Le courant va bon train,
On passe sous l'écluse !

Boursoufflés ou broyés,
Verdâtres, les noyés,
Au fil de l'eau dérivent ;

Place aux repus, aux forts
Car ceux-là seuls survivent
Qui s'engraissent des morts !

ALBERT SAURET.

La légende du ministre qui avait de bonnes intentions

Il venait d'être nommé, il s'en allait à son ministère, plein d'une noble ardeur, chaud de bonnes intentions et se disant : " Je veux tout bouleverser, changer, modifier, économiser. Je veux qu'à me voir à l'œuvre, on s'écrie : " AH ! VOICI AU MOINS UN HOMME TOUT NEUF QUI NE FAIT PAS COMME LES AUTRES !!! "

Ce disant, il arrive à l'hôtel de son ministère, dont il ne connaît pas le plus mince escalier ni le plus petit couloir.

— Hé ! l'homme ! où allez vous donc ? On ne chante pas dans la cour, lui crie le concierge.

— Je suis le ministre, répondit-il fièrement sans même se retourner.

— Tiens, c'est le nouveau ! dit le portier à sa femme sans plus s'inquiéter, car il sait ce qui va arriver.

Effectivement, après s'être perdu dans les couloirs et les escaliers, il descend au bout d'un quart d'heure à la loge :

— Pardon, je me suis égaré, je ne puis parvenir à trouver mon cabinet.

— Ah ! bon, connu ! Le petit va vous conduire. Dodophe, viens ici.

Tu vas vite mener monsieur le ministre à Thomas et tu le lui recommanderas bien de ma part.

* *

Thomas est le doyen des garçons de bureau. Pour lui, l'hôtel du ministère n'est plus qu'un simple *hôtel garni*. Il a vu passer bien des locataires, dont quelques-uns n'ont fait que *loger à la nuit*.

Thomas reçoit le ministre des mains de Dodophe et le déballe :

— Ah ! j'attendais monsieur plus tôt. L'autre *voyageur* est parti d'hier et j'ai eu le temps de donner de l'air à la chambre. Voici le bureau de monsieur, le crachoir est à droite. Si monsieur désire un rond de siège, j'enverrai au garde-meuble.

Le ministre, qui ignore toutes les petites habitudes et les infinis détails du métier, écoute Thomas et veut l'interroger adroitement.

— Il y a longtemps que vous êtes employé dans ce ministère ?

— Il y a cent soixante-deux ministres... environ trente-huit ans. Ah ! j'ai vu déjà passer pas mal de *baigneurs* ! Est-ce que monsieur vient pour l'estomac ou la poitrine ? J'ai connu beaucoup de ces messieurs, qui, après avoir fait ici une ou deux *saisons*, s'en allaient plus tranquilles finir leur traitement au Sénat.

* *

Après avoir écouté, il songe enfin à faire acte d'autorité.

— Recevez mes ordres, dit-il.

Mais Thomas, dans son empressement, devance les ordres qu'on lui annonce :

— Votre Excellence lira sans doute ses journaux à sept heures du matin... comme faisaient tous ces autres messieurs pour se tenir au courant dès l'aurore.

— Oui, c'est une idée. Soit ! mes journaux le matin... A neuf heures, vous m'apporterez la feuille de présence du personnel.

— Pardon, Excellence. A neuf heures, Votre Excellence préférera sans doute travailler avec son secrétaire général... pour préparer le portefeuille... en cas de conseil.

— C'est juste. Demain, vous porterez l'ordre d'une convocation à tous les chefs du ministère.

— Pardon, Excellence. Demain jeudi est le jour de réception pour les préfets. C'est l'habitude ; ils viennent de loin, on ne peut les refuser.

— Très juste. Alors la convocation aura lieu après demain sans faute.

— Non, non, pardon encore. Après demain, Votre Excellence devra s'occuper des " communiqués " ou des procès à faire aux journaux. C'est une habitude prise.

— Mais j'entends accorder à la presse la plus extrême liberté ? s'écrie avec une parfaite sincérité le nouveau venu.

— Oui, oui, je sais... MM. un tel et un tel étaient dans des dispositions pareilles... A l'un, la maladie a passé parce qu'un journal a affirmé qu'il avait les genoux cagneux... Quant à l'autre, il est devenu d'une

ABSOLUMENT SURE



Mr Dulc. — Êtes-vous absolument sûre que Mlle Lamode n'y est pas ?

La servante. — Absolument sûre ! Je perdrais ma situation si je ne l'étais pas.

SUIVANT L'HEURE



I.—MIDI.



II.—SIX HEURES DU SOIR.



III.—MINUIT.

implacable sévérité pour les journaux quand il a vu qu'on ne parlait jamais de lui... Ainsi, nous disons donc que vendredi appartiendra aux procès de la presse.

—Soit ! Alors la convocation sera pour samedi sans rémission.

—Pardon. Le samedi est toujours pris pour les préparatifs de la soirée officielle... les invitations à expédier... les musiciens, les rafraichissements à se procurer... etc..., car j'ose croire que Votre Excellence daignera recevoir.

—Oui, quelques soirées dansantes.

—Pardon, je ne permettrai de donner un conseil à Votre Excellence, mais j'inclinerais plutôt pour les diners... Je ne suis pas ennemi d'une petite sauterie de temps à autre... mais, voyez vous, à table, on se sent mieux les coudes avec les diplomates étrangers, qui tous, tous, Votre Excellence m'entend bien, apprécient fort la cuisine française... Pas mal de poivre, cela fait boire, et un homme qui a bu, il est facile... que Votre Excellence me permette le mot, qui rend bien ma pensée... il est facile de vidanger ce qu'il a au fond de l'âme.

—Oui, c'est adroit. Alors, je donnerai des diners.

En se voyant quatre jours d'occupations sur la planche, il suspend pour l'instant ses projets d'innovations. Il comprend que, dans cette situation neuve pour lui, il lui faut d'abord le temps de prendre l'air du bureau.

Après avoir ainsi imposé ses volontés au patron, Thomas demande effrontément :

—Votre Excellence n'a plus d'ordre à me donner ?

—Non, allez et obéissez !

Thomas se retire. A la porte du cabinet, il rencontre les hauts employés du ministère.

—Où allez-vous donc ?

—Nous venons connaître les décisions du nouveau. Il paraît qu'il a des projets énormes.

—Ta, ta, ta, réplique Thomas, ne vous inquiétez de rien... je m'en charge... j'ai bien stylé ceux de Louis-Philippe, de la République, de l'Empire... celui-ci ne pèsera pas une once. Continuez votre petit train-train habituel... j'ai arrangé tout... cela marchera absolument comme du temps d'Alfred.

(Alfred est le dernier ministre qui a reçu son compte.)

Peu à peu, pris, engrené, roulé par le terrible garçon de bureau, le nouveau, malgré son désir de créer du neuf, finit par se soumettre et se laisser prendre par l'habitude.

Pourtant, ce n'est pas sans se débattre.

Un jour, il veut enfin faire acte d'initiative et laisser une trace de son passage au ministère.

—Thomas ! crie-t-il furieux.

—Excellence ?

—Où met on, ici, la clef des cabinets d'aisances ???

—Depuis le ministère de M. de Colbert, elle s'accroche dans l'anti-chambre.

—JE VEUX, J'ENTENDS, JE PRÉTENDS qu'à l'avenir elle soit toujours pendue à la gauche de ma glace !!!

Ce fut le seul acte un peu personnel de son ministère, son cachet !

En fait de changements dans l'ordre des choses, il ne fit que celui-là !!!

Pour le reste, il fit identiquement comme les autres, au grand étonnement du pays, qui attendait toujours du neuf de la part de celui qui AVAIT TANT DE BONNES INTENTIONS.

EUGÈNE CHAVETTE.

CE SERAIT LA SEULE RAISON

Madame.—Tiens, voici un article de journal où il est dit que les femmes portent maintenant des jupons confectionnés en papier.

Monsieur.—Les jupons en papier coûtent-ils donc plus cher que les autres ?

UNE VRAIE RAISON

Bouleau.—Quel magnifique chien. Ne voudriez-vous pas le vendre ?

Rouleau.—Non, pour aucune considération.

Bouleau (marquois).—Pourtant si on vous en offrirait \$100 ?

Rouleau.—Je ne le vendrais pas.

Bouleau.—Même à \$200 ?

Rouleau.—Pas davantage.

Bouleau.—Ah ça. Mais il vous a donc sauvé la vie, ce chien-là ?

Rouleau.—Non, mais il n'est pas à moi.

GAFFEUR

La jeune demoiselle (qui examine des voiles de mariée.)
—Pouvez-vous vraiment me recommander cette qualité là ?

Le commis (trop zélé).—Oh, certainement oui, mademoiselle. Il peut vous servir au moins dix fois sans être réparé.

PAS DE TROUBLE A CE SUJET

Mlle Bonnetête.—Je viens de voir dans un jour une chose étonnante.

Mlle Laconnais.—Quoi donc ?

Mlle Bonnetête.—C'est un docteur anglais qui vient de découvrir que l'amour était une maladie causée par les microbes.

Mlle Laconnais.—Oh ! ma chère, quo cela ne vous trouble pas. Quand même l'amour serait contagieux, les docteurs n'obligent jamais les malades à mettre une pancarte à leur porte.

UNE DURE ÉPREUVE

La mère.—As-tu remarqué, depuis que Lucienne est fiancée à M. Albert, qu'elle joue du piano et chante depuis son arrivée jusqu'à son départ. Je voudrais bien en savoir la raison.

Le père.—La raison ? elle est facile à deviner, elle veut éprouver si il l'aime autant qu'il le lui dit.

ENTENDU AU PARC SOUMER

Monsieur Lajoie.—Dites donc, vous, le journaliste. Savez-vous pourquoi le dimanche de Pâques ressemble à la lettre e ?

Le journaliste (ahuri).—Non ! pourquoi ?

Monsieur Lajoie.—C'est parce qu'il est la fin du carême.

UNE HÉRITIÈRE AU KLONDYKE

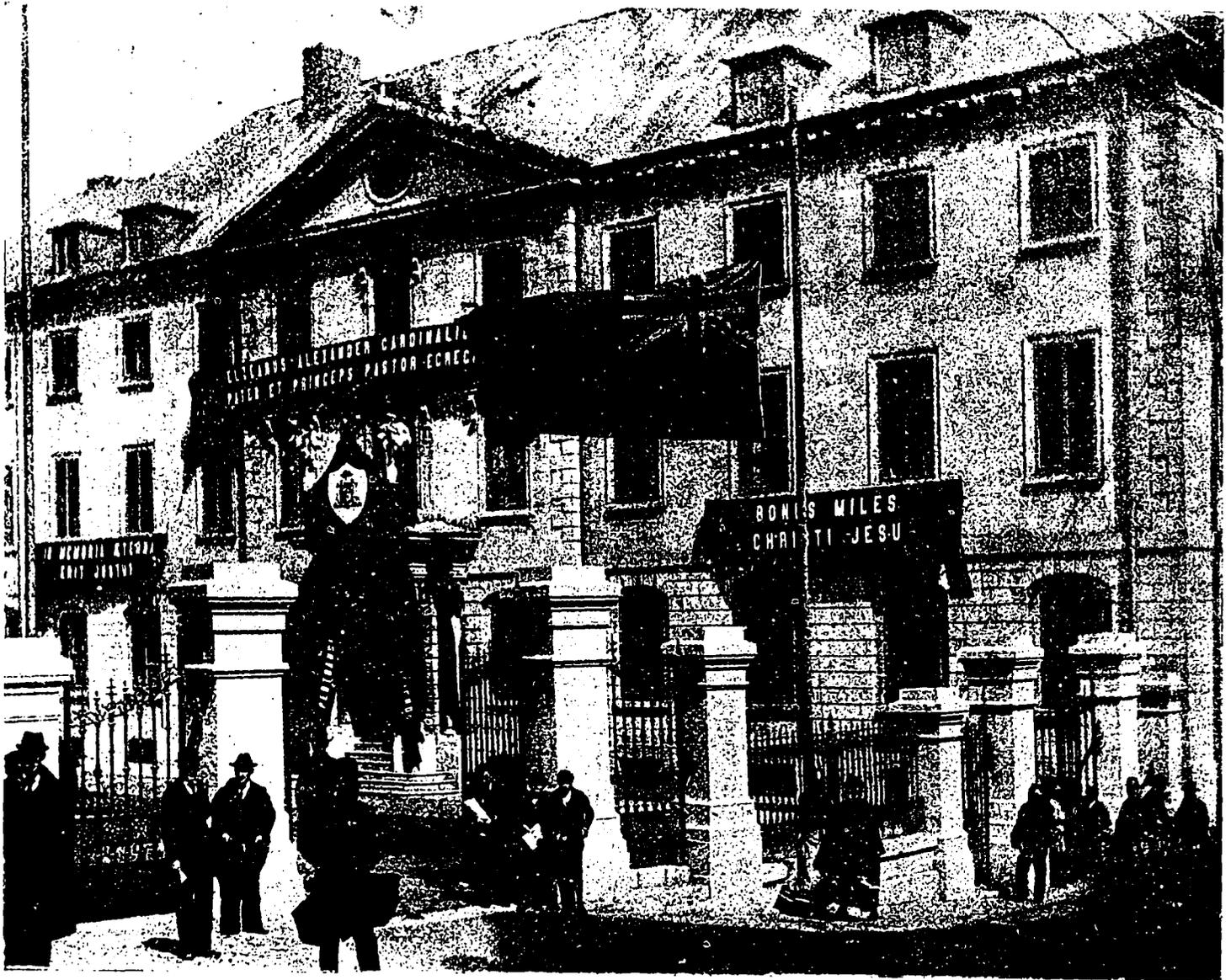


Premier mineur.—J'ai entendu dire que notre voisin Communsinge s'est marié richement !

Second mineur.—Oui, il paraît. Ils disent que sa femme lui a apporté une fortune indépendante : cinquante boîtes de jambon désossé et quarante barres de savon.

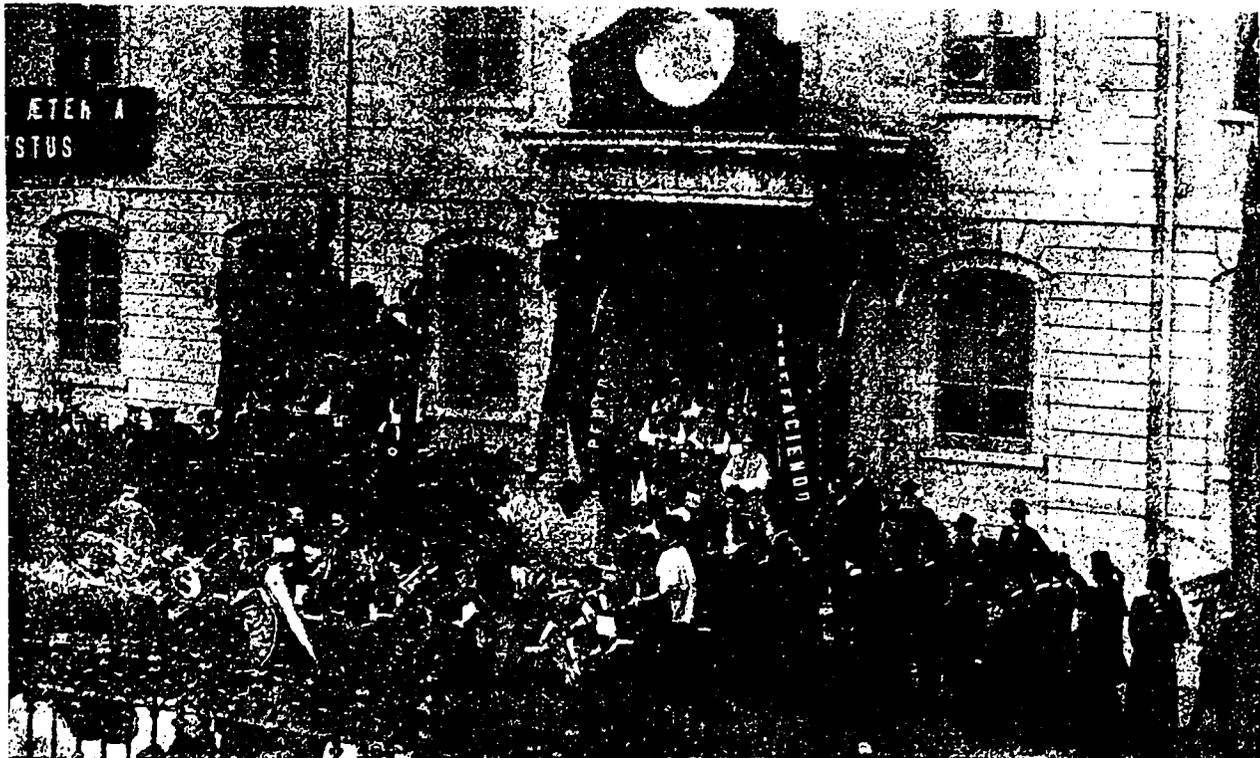
LES FUNERAILLES DE S. E. LE CARDINAL TASCHEREAU

A QUÉBEC, 22 AVRIL 1898



LES DÉCORATIONS FUNÉRAIRES AU PALAIS CARDINALICE.

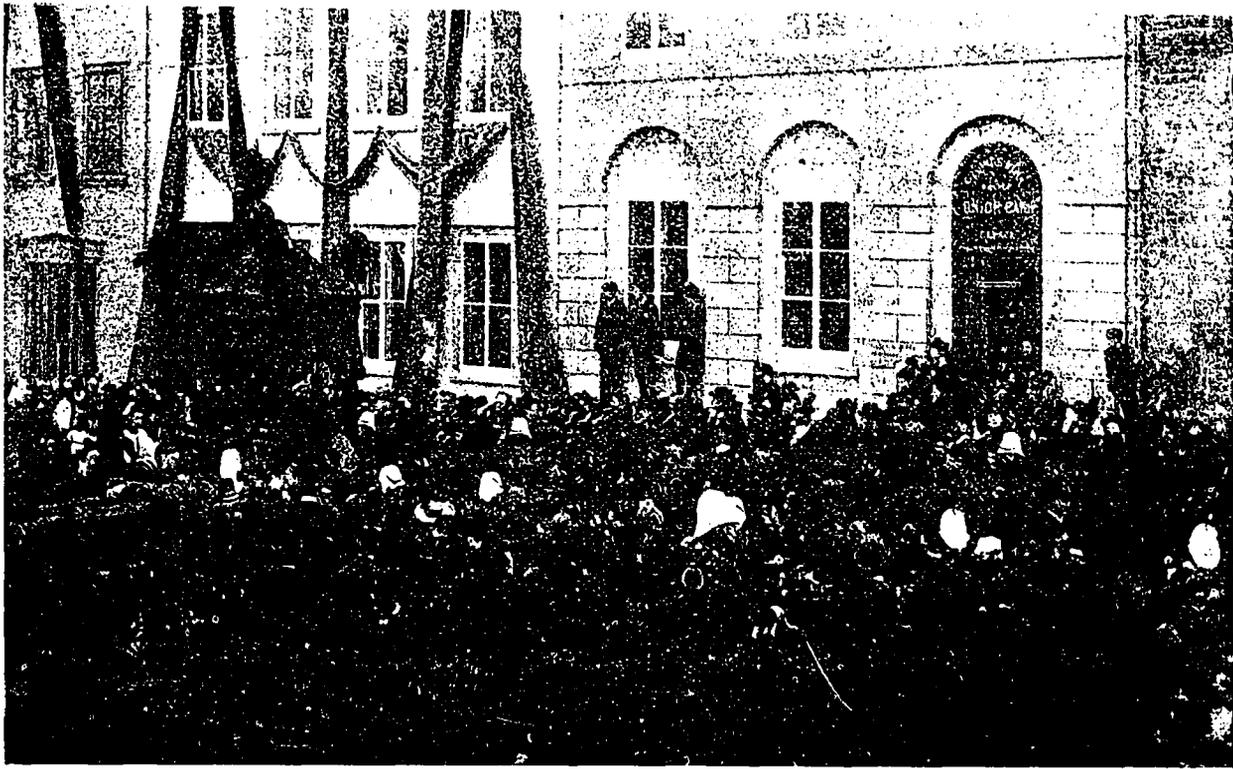
Photo: Livernois, Québec.



LE DÉPART DU CORTÈGE DU PALAIS CARDINALICE.

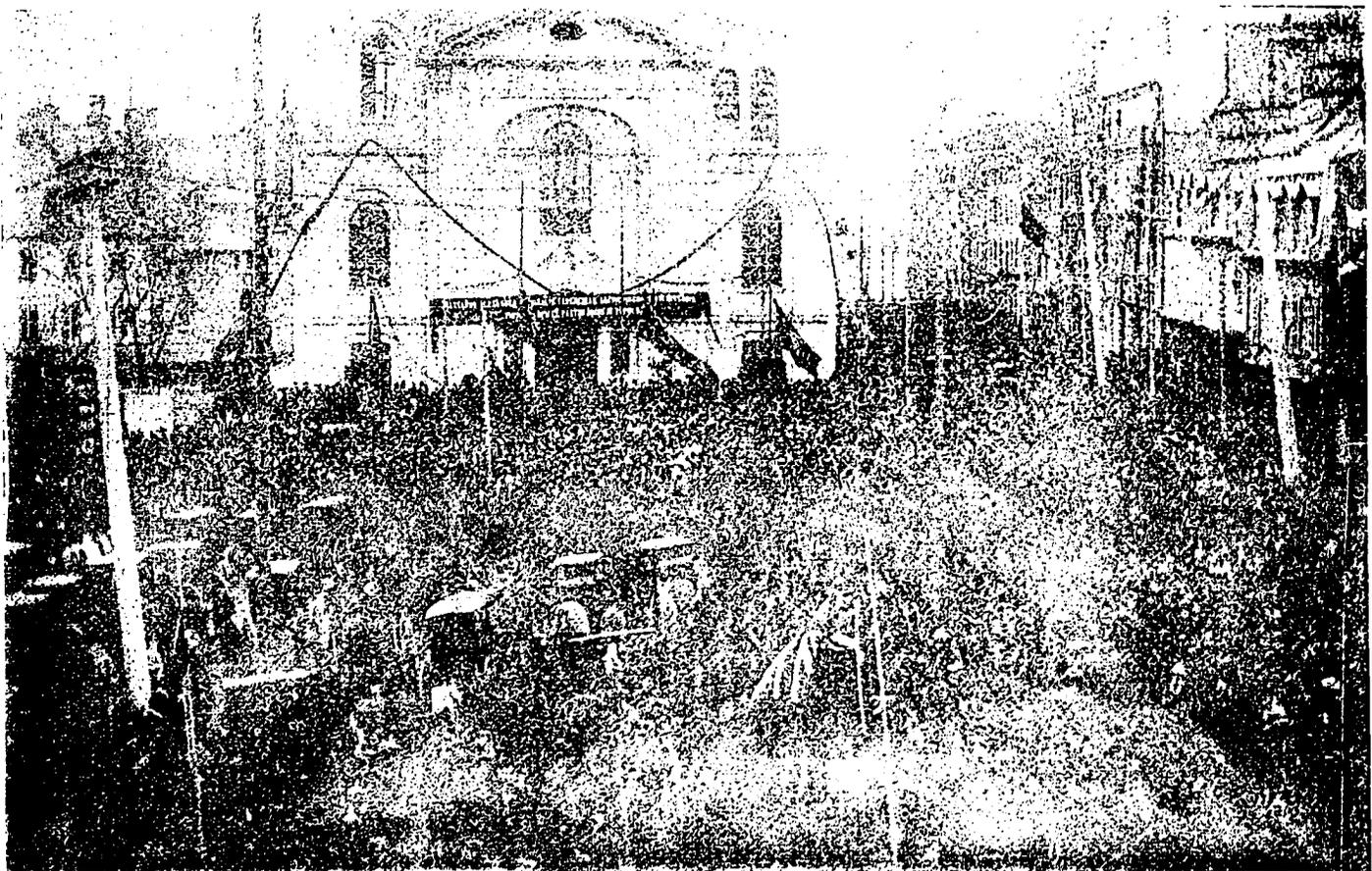
Photo: Livernois, Québec.

LES FUNÉRAILLES DE S. E. LE CARDINAL TASCHEREAU



LE CORTÈGE FUNÉRAIRE SUR LA RUE ST LOUIS.

Photo Livernois, Québec.



L'ARRIVÉE DU CORTÈGE A L'ÉGLISE.

Photo Livernois, Québec.

PAS SI EFFRAYANT QUE ÇA



I
Le petit Freddie. — Mon pauvre Louison, ça doit être effrayant d'être orphelin, comme tu l'es ?



II
Louison (après l'intervention bruyante du papa de Freddie). — Effrayant ! je ne vois pas trop.

L'AMOUR ET LA MORT

— Quel est ce Dieu charmant qui fait la nuit plus belle ?
Ce Dieu qui fait plus beau le jour ?
Sa bouche me sourit et son geste m'appelle...
— Fuis, c'est l'Amour.

— Quelle est cette Déesse à la figure sombre
Qui veille seule, quand tout dort ?
Du doigt elle m'invite à la suivre dans l'ombre...
— Va, c'est la Mort !

SYLVIO.

AMOUR ET CUISINE

Vous connaissez, sans doute, la légende du beau gars qui, voulant se marier, s'en fut trouver un fermier, qui avait quatre filles.

— Maître, — dit-il, — je viens te prier de m'accorder en mariage une de tes filles.

— Laquelle ? — répondit le fermier, — j'en ai quatre à choisir. Je vais les faire venir ; alors, je te dirai ce qu'elles savent faire, et tu choisiras toi-même.

Et, parées de leurs atours, s'alignèrent sur un rang, les quatre filles du fermier : Irma, Philomène, Jenne et Kate, — toutes les quatre souriant au beau gars qui les contemplait, ainsi d'ailleurs qu'il sied à des filles peu envieuses de coiffer sainte Catherine.

— Voici d'abord Irma, — dit le fermier enflant sa voix, avec grand orgueil paternel.

C'est la savante de la maison, elle a tous ses brevets, et quand elle a passé ses examens, au chef-lieu, le préfet lui a fait des compliments.

Le gars hocha la tête et dit :

— Tant de science m'est inutile !

— Voici, maintenant Philomène, — continua le fermier — elle joue du clavecin ; le dimanche elle chante à l'orgue, et le magister, qui l'accompagne, trouve que sa voix est vraiment belle. Elle sait aussi dessiner, et sur une feuille de gros papier, elle représente aisément un mouton couché au pied d'un arbre, ou un bœuf traînant une charrue...

— Cela est parfait, — répondit le gars, — mais j'aime mieux le chant des oiseaux que les notes du clavecin ; et le dessin immobile et morne me donne des aspects de mort, alors que chaque jour, j'ai sous mes yeux la nature vivante.

— Est-ce Jeanne que tu veux alors ? Jeanne, habile entre toutes en l'art de tresser la dentelle...

Et Jeanne s'avança, modeste, émue, rougissante, faisant tressauter, de ses doigts agiles, les fuselets chargés de fils, qui s'entremêlaient en dessins capricieux.

Le gars la considéra. Elle avait les joues douces et rebondies, de beaux yeux bleus ; et ses boucles blondes lui faisaient le visage d'une Sainte Vierge, comme on en voit, peintes, au missel du lutrin.

Il soupira et reprit :

— Jeanne est charmante, et ses dentelles sont finies et souples comme des toiles d'araignée ; mais, mon père, je vous le dis, ces choses ne sont pas utiles à la vie...

Le fermier haussa les épaules, en signe de découragement, et presqu'avec timidité, fit avancer Kate, la plus jeune de ses quatre filles, Kate,

courtaude et robuste, yeux noirs, au teint chauffé de soleil.

— Voici Kate, — dit-il. Je n'ai plus qu'elle à faire voir. — Vas-tu laisser ma famille en front ? — Kate est une belle fille, mais elle n'a pas l'éducation de ses sœurs ; fallait bien quelqu'un pour tenir la maison et soigner le ménage. Par exemple, c'est une cuisinière parfaite, elle sait l'art de confectionner les ragoûts, de cuire les viandes à point, et personne ne possède, comme elle, le secret du pot-au-feu, d'où elle extrait ensuite le bouillon succulent, qu'elle sert, couché, bien ferme, sur son lit de racines, de poireaux et de choux.

Le gars se purlécha les lèvres, tout souriant, puis, fixant attentivement Kate, qui baissait les yeux :

— Patron, — dit-il, — il ne faut pas vivre pour manger, et faire un dieu de son ventre, ainsi que font les compagnons de Saint Antoine, mais il faut bien manger pour vivre, et la

cuisine est nécessaire à notre existence. Donc, mieux vaut avoir nourriture saine et bien préparée, qu'entendre des airs de clavecin, regarder des images, ou se faire coudre des jabots de dentelle aux chemises de fête ; donc, si vous le voulez bien, c'est Kate, la jolie Kate, qui sera ma femme, Kate la bonne ménagère, la cuisinière parfaite !

CALCHAS

VIEUX SOUVENIRS

Victor Cochinat était un nègre, un superbe nègre qui, de 1870 à 1875, écrivait dans les journaux parisiens.

Jules Noriac, une autre célébrité disparue, l'auteur du *101^e Régiment* et du *13^e Hussard*, disait de lui : Hier, j'ai aperçu Victor Cochinat au café de la Porte-Montmartre, assis dans un coin. Je croyais qu'il déjeunait avec du boudin noir. Pas du tout. Il se suçait le pouce.

C'était du même Cochinat qu'Alexandre Dumas, le père, disait : Cet animal-là, il porte toujours une cravate blanche afin de savoir où commence sa tête.

PARISIEN.

DÉMONSTRATION PAR LE FAIT

Le notaire (à un intrus qui vient de pénétrer dans son cabinet). — Que désirez-vous, monsieur, en entrant ainsi dans mon cabinet sans frapper et en laissant la porte grande ouverte ?

Le visiteur (exhibant une feuille de carton). — Tout simplement savoir si vous n'achèteriez pas une de mes pancartes : " Fermez la porte S. V. P. "

UNE VRAIE CANAILLE



Louis. — Alors, votre oncle vous a laissé à sa mort tout ce qu'il avait ?

Arthur (furieux). — Non, pas tout, hélas ! Cette vieille canaille n'a-t-il pas exigé, par testament, qu'une somme de 3250 soit mise de côté pour lui bâtir un monument !

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

PREMIÈRE PARTIE

LA MÈRE SANS ENFANTS

VIII

(Suite)

Elle se leva en soupirant et se dirigea vers la passerelle jetée du pont du bateau sur le quai où se pressaient des portefaix et des commissionnaires devant une longue file de voitures qui stationnaient.

Auprès de la passerelle, tout à coup, elle s'arrêta.

Bernard et Magdeleine étaient là qui l'attendaient. Bernard pour la voir une dernière fois, Magdeleine pour la remercier de sa générosité.

Elle sourit à Magdeleine.

Elle contempla Bernard, les yeux humides de larmes.

Elle murmura :

—Il aurait le même âge!...

Puis, brusquement, elle se pencha jusqu'au petit, écarta les cheveux qui s'ébouriffaient sur son front, sur ses yeux.

Et là, sur le front, sur les grands yeux bleus, elle mit des baisers brusques, passionnés, affolés...

Et Bernard, dans les bras de Magdeleine, répétait avec ivresse :

—Oh! Magdeleine, elle m'a embrassé! elle m'a embrassé!...

Sur le quai, Gaston fit signe à une voiture qui se détacha de la file.

Mme de Pervençère y monta. Et Gaston allait l'y rejoindre et monter à son tour lorsque tout à coup il s'arrêta. Sur le trottoir, en face de lui, un homme, à cheveux roux, à barbe rousse, un violon sous le bras, le regardait et, en se voyant reconnu, lui faisait un signe mystérieux. Gaston était pâle.

Il jeta un coup d'œil sur Blanche. Celle-ci n'avait rien remarqué.

Alors, il se pencha vers elle et lui dit quelques mots. Blanche baissa la tête en signe d'assentiment. Gaston descendit de voiture et dit au cocher qui attendait :

—A la gare!

La voiture partit à fond de train. Gaston resta seul. L'homme à barbe rousse n'avait pas bougé. Gaston le rejoignit.

Et Magdeleine et Bernard le reconnurent avec épouvante.

C'était Anspach. Il fit quelques pas vers le jeune homme. Il boitait, semblait souffrir encore. Le coup de fusil du bandit Giuseppe lui avait brisé la cuisse.

Bernard devint si tremblant qu'à peine il pouvait marcher. La jeune fille fut obligée de le soutenir.

—N'aie pas peur. Il ne nous voit pas!...

Ils filèrent en se courbant le long des voitures et bientôt furent assez loin pour respirer à l'aise. Ils s'arrêtèrent. Magdeleine essuya le front du petit où perlait une sueur d'angoisse.

—Magdeleine! je ne veux pas rester à Genève une heure de plus.

—Oui, nous partirons... mais tranquillise-toi... je t'assure que nous n'avons rien à craindre...

Ils prirent une ruelle qui remontait vers la ville. La ruelle n'était pas éclairée. La nuit était très obscure. Ils gagnèrent le centre sans mauvaise rencontre et couchèrent dans une auberge.

Bernard avait raison, si Thomas Anspach était à Genève avec sa troupe, impossible pour les enfants d'y rester.

D'une part et de l'autre, les musiciens chercheraient les endroits fréquentés où ils gagneraient leur vie et, s'ils ne se rencontraient point dans quelque coin de la ville, ils se rencontreraient peut-être sur un des bateaux qui font la traversée du lac.

—Nous partirons demain, dit Magdeleine...

Et après réflexion, caressant le petit de ses longs doigts maigres :

—Ecoute, Bernard... je ne sais pas quel intérêt a Thomas Anspach pour te poursuivre ainsi... tu es un enfant trouvé... tu ne tiens à lui par aucun lien de famille... Pour moi, Anspach sait qui tu es, d'où tu viens... j'ai tenté bien des fois de l'apprendre de lui, mais, lorsque j'amenais la question sur le sujet, il me répondait par des brutalités... L'acharnement qu'il met à te poursuivre, car c'est à toi qu'il en veut, pauvre petit, est une preuve de ce que je dis là. Alors, mon Bernard, il faut que nous prenions des précautions...

Sur le quai, désert à cette heure, il n'y avait plus maintenant que deux hommes, Gaston de Pervençère et le colosse.

Ils s'étaient arrêtés comme en contemplation devant le lac, et ils causaient, rapidement, à voix basse.

Anspach disait, rude et farouche :

—Il y a cinq ans, quand je vous ai revu après l'enlèvement du petit, je vous ai raconté que vos ordres étaient exécutés et que l'enfant était mort... Eh bien, je mentais... je n'ai pas tué l'enfant.

Gaston eut un geste de rage, sa main étreignit la gorge du colosse.

Celui-ci se dégagea avec aisance.

—Du calme, donc, on pourrait vous voir... non, je ne l'ai pas tué parce qu'il y avait auprès de moi une jeune fille dont j'étais fou et, qui a pris le gosse sous sa protection... Magdeleine... Pendant cinq ans nous avons vagabondé partout... Tous les ans, j'ai reçu avec régularité la rente que vous m'avez promise... mais il y a trois mois en Corse, le petit nous a faussé compagnie avec Magdeleine... un démon les protégeait et m'a cassé la jambe d'un coup de fusil... à peine rétabli, je suis revenu en France... Je me suis informé... Un moment j'ai cru, pendant

quelques jours, retrouver leur piste... Puis, plus rien... Ah! je vous jure bien que si l'enfant retombe en mon pouvoir, le lendemain vous pourrez faire dire une messe pour lui...

Georget vivant!... Voilà ce que Gaston se répétait, blême de fureur.

Et Thomas Anspach murmurait entre ses dents :

—Et l'autre... la joueuse de mandoline... si jamais elle tombe sous ma patte... ah! malheur! malheur!

Et ses yeux s'injectèrent de sang sous la pensée d'un terrible désir de vengeance; ses poings se fermèrent; son cou de taureau se gonfla.

Mais Gaston venait de faire un brusque mouvement.

Haletant, tremblant, la voix saccadée, il disait :

—Répète!... répète!... que viens-tu de dire?... ne viens-tu pas de parler d'une joueuse de mandoline?

—Oui... c'est Magdeleine... celle qui a fui avec le petit...

—Comment est-elle, cette fille?... Et lui l'enfant, comment est-il?... Voyons, parle, parle!... Parleras-tu, brute?

—Vous n'êtes pas poli, fit le colosse avec flegme... Magdeleine



Anspach et la vieille, chacun une jambe brisée, roulèrent sur le sol en hurlant, les doigts accrochés aux roches. (P. 20, col. 1, No 47)

est une grande fille maigre, avec des yeux superbes, des cheveux très noirs qu'elle porte toujours en bandeaux... Lorsqu'elle chante, en s'accompagnant de sa mandoline, ce qui est assez rare, sa voix n'a pas beaucoup d'étendue mais elle est très douce, très musicale...

—Et l'autre ? disait Gaston en frémissant.

—Le petit... ah ! dame il ressemble un peu à tous les petits garçons... Il est brun aussi, plutôt châtain, avec des yeux bleus... maigre aussi, gentil, l'air craintif... dame, il n'a pas toujours vécu dans la ouate depuis sa naissance...

Gaston, dans une colère inexprimable, tendit les poings vers le lac, en proférant d'effroyables menaces...

—La, tout à l'heure, oui, j'en suis certain, c'était eux, tu entends, Anspach !... Eux... la jeune fille, le petit garçon... elle avec sa mandoline et lui, qui ne la quittait pas... comme attaché à son ombre, s'abritant sous son bras...

—Eh bien, quoi ?... Vous les avez vus ? Vous savez où ils sont ?

—Tout à l'heure, là, près de moi, sur le bateau *La Ville-de-Genève*... La fille a joué, a chanté... je les ai vus... j'ai touché la main de la fille en lui faisant l'aumône... et l'enfant, oui, l'enfant, m'a dit merci... Et je l'ai laissé partir ?... Ah ! misère ! misère !!!... Où sont-ils ? Où sont-ils ?

Anspach avait enfin compris.

Il répliqua avec calme :

—Il ne s'est rien passé de plus ?

—A bord de la passerelle... la mère a été touchée par la grâce de l'enfant... et elle l'a embrassé... comme une folle...

Le misérable avait baissé la voix.

On eût dit qu'il avait horreur de son crime... Cela dura peu.

—En ce cas, dit Anspach, voulez-vous un bon conseil ?

—Parle !

—Ne cherchez pas Magdeleine et le petit à Genève... pas plus que je ne les y chercherai moi-même... Magdeleine et lui ont dû suivre des yeux la belle dame qui venait, envers deux mendiants comme eux, de montrer tant de tendresse... Ils vous ont vus, tous deux, monter en voiture. Ils ont dû vous en voir descendre et comme, moi, j'étais sur le trottoir de face, me proposant d'aller le soir même au Palais des Roses et n'espérant guère vous rencontrer ici, ils m'ont aperçu à mon tour... Voilà pourquoi je vous ai dit : ne cherchez pas, vous perdrez votre temps... ils ont déjà déguerpi !

—Et je suis obligé de partir...

—Pour longtemps ?

—Quelques jours seulement, à Paris, où j'accompagne ma belle-sœur.

—Je tâcherai de retomber sur leur piste...

—Je serai au Palais des Roses lundi. Donne-moi rendez-vous aux environs... Il faut retrouver l'enfant à tout prix... tu comprends ? Anspach eut un sourire silencieux.

Il secoua la tête :

—Non, je ne saisis pas ce que vous entendez par : à tout prix...

—Mort ou vivant... brute ! et plutôt mort...

Anspach, pour la seconde fois, secoua la tête.

—Vous avez dit : à tout prix... c'est un terme trop vague...

—Il y a cinq ans, je t'ai donné vingt mille francs comptant pour une mission que tu n'as pas remplie...

Anspach se rapprocha et glissa à l'oreille de Gaston :

—Promettez-m'en le double aujourd'hui... et je la remplirai...

—Soit. Je promets... mais j'exigerai une preuve...

—La preuve, vous l'aurez...

—Laquelle ?

Un mot tragique tomba, très bas murmuré, des lèvres du colosse :

—Le cadavre !...

Dix minutes après, à la gare, Gaston rejoignait Mme de Pervençère. Le train allait partir. Il prit son billet et ils montèrent dans un compartiment.

C'est alors seulement que Blanche s'aperçut que le jeune homme était d'une pâleur mortelle.

—Vous souffrez ?

Il balbutia quelques mots. Il détourna les yeux, n'osant point regarder cette malheureuse mère dont il causait les tortures morales.

Et s'accotant dans son coin, il fit semblant de dormir.

Mais il ne dormait pas. Et, chose étrange ! ce fut presque le rêve de Blanche qu'il refusait ainsi, lui-même éveillé... Il y avait trois fantômes qui flottaient au-dessus de sa tête... trois âmes animant trois corps qu'il avait cru pousser dans le sépulchre, à jamais : Renaud, son frère, qui criait vengeance !... Georget, qui l'accusait ! Et la mystérieuse fillette sauvée d'un crime, au fond des gorges du torrent ! ! !...

Il avait cru tuer tout cela !... Et tout cela vivait ! !

Dès le lendemain, à la pointe du jour, Georget — car c'était lui — et Magdeleine quittaient Genève à pied. Le premier bateau partait à cette heure-là, mais ils n'eurent garde de le prendre. Ils pouvaient, en effet, s'y rencontrer avec la bande de Thomas Anspach. Le temps était très beau ; le ciel clair. Ils ne craignaient pas la marche. Magdeleine, pourtant, se fatiguait vite, mais, courageuse, elle cachait sa souffrance à Georget et ne s'arrêtait pas.

Parfois, quand la torture de sa pauvre poitrine était trop forte, elle admirait quelque coin de paysage :

—Regarde, Bernard, comme c'est beau...

Et elle s'asseyait sous prétexte de jouir un peu de ce spectacle. Puis quand les brûlures de la poitrine avaient disparu, elle reprenait sa marche énergique en cachant sa détresse. Car elle se sentait tous les jours plus faible.

—Aux premières neiges, se disait-elle, je m'en irai.

Elle ne redoutait point la mort, mais le sort de son petit Bernard, abandonné sans défense, l'épouvantait.

Ils sortirent donc de Genève sans encombre. Et pendant les jours qui suivirent, ils visitèrent successivement Evian, Villeneuve, Aigle, Bex, Saint-Maurice. Là, ils s'arrêtèrent pendant quelques jours afin de se reposer. Puis, la saison s'avancait. Dans une quinzaine de jours brusquement, presque sans transition, ce serait l'hiver. Ils résolurent de ne point pousser plus loin dans les stations de la Suisse et de ne pas donner suite à leur projet de revenir en Savoie par Chamonix. Les premières rigueurs de la saison mauvaise devaient avoir chassé les grimpeurs des Alpes, du joli village si peuplé, si animé trois mois d'été.

Leur séjour à Saint-Maurice fut plus long qu'ils ne pensaient, car Magdeleine se sentit tout à coup incapable du moindre effort, elle si vaillante.

Cette faiblesse surmontée, ils partirent, craignant d'être bloqués par les neiges dans ce coin où ils n'auraient trouvé nulle ressource pour vivre.

En ce temps-là, il n'y avait point de routes encore en cette région que desservait seulement, de village en village, des sentiers étroits au travers des roches et des chemins de mulets.

On était à la fin de septembre ; le froid était très vif déjà, et depuis plusieurs jours de gros nuages couleur de cuivre roulaient dans le ciel. Les montagnes, jusqu'à mi-côte, étaient déjà couvertes de neige et bientôt la neige allait descendre encore et ensevelir, pour sept ou huit mois de l'année, les villages dispersés dans les vallées.

—Il faut partir, Bernard, il faut partir, avait dit Magdeleine.

Et ils s'engagèrent dans la montagne, sur le sentier qui devait les conduire à la route par laquelle ensuite, aisément, ils gagneraient Martigny : de Martigny, ils suivraient la vallée du Rhône.

Mais il n'avaient pas quitté Saint-Maurice depuis trois heures que le ciel, de plus en plus sombre, se fondit tout à coup en une tourmente de neige. De la neige sous leurs pieds, sur leur tête, autour d'eux, pénétrant leurs vêtements et dont ils furent glacés, aveuglés ; en quelques minutes il y eut une couche de neige sous laquelle disparut le sentier muletier qui les guidait. Ils se perdirent, essayèrent de se retrouver et bientôt ce ne fut plus, autour des pauvres enfants, qu'un énorme chaos de rochers blancs de neige, mystérieusement redoutables. Magdeleine, à chaque pas, trébuchait, tombait. Elle se relevait à grand-peine...

Parfois, si fatiguée, si malade, elle refusait de se relever.

—Non, Bernard, j'aime autant mourir ici...

Elle ne reprenait courage que sous le reproche de l'enfant :

—Et moi, Magdeleine, qu'est-ce que je deviendrais sans toi ?...

Elle se redressait alors, le visage aussi blanc que cette neige qui tombait.

Et elle se remettait en marche. Ils crurent rencontrer un sentier qui dégringolait sur une pente assez douce. C'était bien un sentier, en effet, mais qui, au lieu de les rapprocher de Martigny, faisait un coude sur leur droite et les en éloignait. Ils marchèrent encore longtemps.

Pas un berger, pas un être humain, personne !

Magdeleine s'affaissa, le dos contre une roche, elle pleurait.

—Je me sens mourir, mon Bernard...

Il se précipita dans ses bras. Elle était si glacée qu'on l'eût crue morte, déjà. Et ses grands yeux se creusaient étrangement, perdaient leur lumière, devenaient fixes, vitreux...

L'enfant vit cela. Il eut peur, d'instinct, devant cette chose terrible qu'il ne connaissait pas, pourtant, et qui était la Mort !

Il éclata en sanglots... Et ces sanglots ranimèrent la jeune fille.

—Je te fais de la peine... balbutia-t-elle, les lèvres lourdes... Ce n'est pas ma faute... attends... je vais essayer de marcher encore...

Et elle se remit debout.

Ils avaient eu soin d'emporter quelques provisions. C'était Georget qui les avait sur l'épaule dans un havresac.

Il tira une gourde à demi-pleine de vin.

—Bois, bois, cela te réchauffera...

—Et toi, Bernard ?

—Moi, je n'ai ni faim ni soif.

Elle but, sentit dans ses os comme une chaleur. Une lueur revint à ses yeux. Elle marcha, péniblement, le souffle rauque.

Tout à coup Georget eut un cri de joie.

—Regarde ! regarde !

Et il étendait la main vers le fond de la vallée.

—Je ne vois rien... Mes yeux sont troublés, je puis à peine me conduire... Qu'aperçois-tu, mon Bernard ?

—Des maisons, des chalets, un village...

C'était l'espérance, c'était peut-être le salut pour Magdeleine.

Elle finit par distinguer, vaguement, dans le lointain de neige.

—J'aurais de la peine à arriver là, Bernard, dit-elle avec un triste sourire... et puis, quand je serai là, ce sera fini pour moi, mon pauvre petit... J'y mourrai...

Elle eut un lent regard autour d'elle, sur le paysage formidable de neige, sur la désolation de ces cimes gigantesques au milieu desquelles le petit village était perdu, inconnu, loin des routes fréquentées.

Et une joie passa dans ses yeux :

—Du moins, si je meurs ici, ce n'est pas ici que Thomas Anspach viendra chercher Bernard !...

Lorsqu'ils furent à la première maison, un chalet très simple, tous deux étaient à bout de forces.

Devant le chalet Magdeleine tomba évanouie.

Et Georget, terrifié, frappa contre la porte en criant :

—Au secours ! Au secours ! Pitié ! Pitié !

La porte s'ouvrit. Une jolie fillette, âgée de sept ans environ, apparut et, devant Georget qui pleurait, elle appela, joignant les mains :

—Maman ! viens vite !... Des malheureux qui ont froid...

La mère apparut : c'était Catherine Devoissoud.

L'enfant qui avait eu pitié, c'était Fanchon !

X

Il était temps que Georget lui-même fût secouru.

Il était à demi mort de fatigue ; et, pourtant, ce ne fut pas à lui qu'il pensa, mais à Magdeleine, à Magdeleine étendue, raidie, dans la neige et qui avait l'air d'un cadavre !

—Secourez-la !... sauvez-la !... Elle d'abord, moi après...

Et il perdit connaissance.

Catherine Devoissoud prit la jeune fille dans ses bras et réussit à la transporter dans le chalet. Puis, elle vint chercher Georget, et le déposa auprès de Magdeleine, pendant que Fanchon, très émue par ce spectacle, jetait une bourrée de sapin dans le feu.

Déjà, à la douce chaleur qui se répandait dans la pièce, l'enfant revenait à la vie. Ce que voyant, Catherine ne s'occupait plus que de Magdeleine qu'elle se mit à frictionner par tout le corps, pour rappeler la chaleur et faire circuler le sang.

Lorsque Georget rouvrit les yeux, il aperçut auprès de lui, debout, et qui le regardait avec de grands yeux curieux et timides, la jolie figure de Fanchon.

Et, sans savoir pourquoi, Georget, lui aussi, les souffrances passées, se mit à lui sourire.

Les mains des enfants s'étaient réunies, se serraient.

Pendant les deux ou trois ans qui avaient suivi leur naissance, ce frère et cette sœur qui s'ignoraient, s'étaient ressemblés, mais aujourd'hui, excepté les yeux qui chez tous deux avaient le même reflet bleu, profond, superbe, ils ne se ressemblaient plus. Cela tenait à ce que Fanchon avait été heureuse dans sa pauvreté, et à ce que Georget avait beaucoup souffert.

Et entre ce frère et cette sœur, il y eut une jolie conversation, pleine de naïvetés et de tendresse.

—D'où viens-tu ?

—De très loin, du bout de la France...

—Comment t'appelles-tu ?

—Je m'appelle Bernard... Petit-Bernard !...

—C'est ta maman ? dit Fanchon en désignant Magdeleine.

—Non, je n'ai jamais eu de papa et de maman...

—Moi, je n'ai jamais connu que maman que tu vois là-bas, qui est bien bonne et que j'aime de tout mon cœur...

Où alliez-vous quand vous êtes tombés devant notre porte ?...

—A Martigny. De là nous voulions rentrer en France... plus loin...

—Qu'est-ce que vous faites pour gagner votre vie ?

—Magdeleine joue de la mandoline et elle chante quand elle n'est pas trop fatiguée... Elle est malade, elle souffre beaucoup... Aujourd'hui nous nous sommes égarés dans la neige... Et si nous n'avions pas aperçu ce village, nous allions mourir, bien sûr...

—Ah ! vous ne mourrez pas... nous sommes pauvres, mais vous resterez près de nous...

Fanchon se leva, alla se jeter dans les bras de Catherine :

—N'est-ce pas, maman, que nous allons les guérir ?

—Oui, oui, mon enfant... nous ne les renverrons pas, en pareil état, par ce froid et par cette neige...

Magdeleine se ranimait. Elle leva sur Catherine son beau regard languissant, empreint d'une infinie tristesse. Il était évident qu'elle voulait parler. Mais, si grande était sa faiblesse, qu'elle ne put qu'entr'ouvrir les lèvres sans prononcer un seul mot. Son regard allait de Georget à Catherine, de Catherine à Georget.

—Tout à l'heure, tout à l'heure, dit Catherine qui comprit. En ce moment, reposez-vous... Avez-vous faim ? avez-vous soif ?...

Magdeleine fit signe que non.

—Alors, tâchez de dormir un peu, ça vous reposera...

Des larmes vinrent aux yeux de la jeune fille... Et soudain, de vagues paroles entrecoupées sortirent enfin, dans le suprême effort de sa vie qui s'en allait :

—Dormir... oui, bientôt, pour toujours... c'est fini...

Georget se précipita vers elle... la couvrit de baisers... Elle souleva sa main amaigrie jusqu'à la tête de l'enfant, lui caressa les cheveux... un sourire illumina ses lèvres pâlies...

—Je mourrai... très contente... parce que je suis sûre de t'avoir sauvé... Anspach ne viendra pas te chercher ici... ne t'en va plus... travaille, rends-toi utile... gagne ta vie...

Les misères supportées, la dure existence menée par Georget depuis cinq ans, avaient singulièrement développé son esprit. En cet enfant, il y avait déjà presque l'intelligence d'un homme... Et cet enfant devinait ce que c'était que la mort.

Il eut une crise de nerfs et des sanglots bruyants, convulsifs.

—Tu ne mourras pas... tu ne t'en iras pas... si tu t'en vas, c'est que tu ne m'aimes plus... Qu'est-ce que je deviendrai... tout seul ?... Ma bonne Magdeleine... Ne t'en va pas... ne t'en va pas...

—Oui, je voudrais bien ne pas mourir, pour te protéger, pour être toujours auprès de toi... pauvre petit, pauvre petit... Ce n'est pas ma faute, va... Maintenant, rien ne pourrait plus me sauver... C'est fini...

Elle se tut, ferma les yeux. Son visage se décomposa au point que Catherine crut vraiment qu'elle venait de rendre le dernier soupir. Mais la jeune fille fit un mouvement. Puis, on entendit le râle de sa poitrine. Elle y porta la main.

—C'est cela, dit-elle, c'est cela qui me tue...

Elle laissa retomber sa main, resta immobile...

Fanchon était ébahie, devant ce spectacle qu'elle ne connaissait pas. Elle n'avait jamais vu la mort... Ignorait ces déchirements... Mais elle regardait Catherine triste et grave, devant cette mendicante ramassée sur la route et dont la dernière heure était venue ; elle regardait Petit-Bernard qui pleurait et se tordait dans ses sanglots, et devant la tristesse de sa mère, devant les larmes de l'enfant, Fanchon, elle aussi, sans savoir, pleurait.

La jeune fille entraînait en agonie.

—Je ne souffre pas... bégaya-t-elle... non, pas du tout...

Elle tourna vers Catherine Devoissoud son regard déjà tout enveloppé des ombres de la mort.

—Ayez pitié de lui... ne l'a... ne l'abandonnez pas...

Ses mains s'agitèrent sur le drap du lit. Ses yeux s'agrandirent, devinrent énormes. Georget l'embrassait, éperdu, terrifié.

A genoux dans un coin, Fanchon récitait sa prière, en pleurant toujours, et les mains jointes vers une image de la Vierge.

Magdeleine répondit, de ses lèvres de glace, au baisers de Georget.

Puis, tout à coup, raille, convulsive :

—Écoute... le jour où Anspach t'amenait... dans notre bande... ce jour-là, c'était... il y a cinq ans passés... un vendredi... le soir, très chaud... écoute, écoute... à la fin de juillet... n'oublie pas !... adieu... adieu...

Elle se tut. Elle ne bougea plus. Elle était morte.

XI

Elle était morte et Catherine ne s'en apercevait pas... Catherine restait devant ce cadavre, très pâle elle-même, le cœur bondissant, essayant de se rappeler les dernières paroles prononcées par l'agonisante, ces paroles qui résonnaient encore à ses oreilles et faisaient brusquement surgir à son esprit un lointain souvenir...

—Il y a cinq ans passés... un vendredi... le soir... à la fin de juillet... il y a cinq ans passés !

C'était, il y avait cinq ans et demi environ ; une femme, belle, jeune, désolée, était entrée chez Catherine, dans sa pauvre cabane, et, en un mouvement de folie, avait prit Fanchon qui ressemblait

à l'enfant qu'on lui avait enlevé " un vendredi, le soir, à la fin de juillet... "

Le petit garçon qui était là... est-ce que ce serait celui que recherchait la malheureuse mère ?

De là le trouble de Catherine en entendant la moribonde.

Mais cette mère, qui était-elle ? Qu'était-elle devenue ? D'où venait-elle ? Catherine ignorait jusqu'à son nom !... Blanche était tombée brusquement dans la vie de la pauvre femme, mais avait disparu et depuis cinq ans jamais plus Catherine n'avait entendu parler d'elle !

Elle la reconnaîtrait, oui, mais où la retrouver ?

À l'heure présente, en cette saison, alors que les neiges avaient pris possession, pour six ou huit mois, de toutes les routes et de tous les sentiers, il ne fallait pas songer à s'informer ni à faire des recherches.

Mais le printemps venu, elle le tenterait.

Alors, elle se pencha sur Magdeleine et lui ferma les yeux :

—Dormez en paix, ma pauvre fille... je vous ai écoutée et je vous ai comprise, et ce doit être le bon Dieu qui vous a conduite dans ma maison... Personne ne trouvera l'enfant chez la pauvre Catherine... Personne ne viendra le chercher auprès de moi...

Non, personne ! Du moins, elle le croyait... Elle comptait sans l'infamale intelligence et la ruse en éveil de ceux qui avaient juré la perte de Georget...

Elle comptait aussi, sans le hasard.

Le lendemain, Magdeleine était enterrée. Catherine, Fanchon et Georget suivirent le cortège. Lorsqu'on descendit dans la fosse le cercueil sur lequel tombaient, incessants, les flocons de neige ; lorsque disparut, dans les entrailles de la terre, la jeune fille dont la pitié maternelle l'avait entouré de tant de tendresse, au milieu de ses misères et parfois des tortures endurées, Georget fut pris pour la seconde fois de convulsions. On l'emporta.

Il fut malade pendant quelques jours et Fanchon ne voulut pas le quitter, même une minute.

Ponchée, anxieuse, sur la tête de l'enfant agité de délire et de fièvre, elle semblait vouloir lui insuffler un peu de la vie qui était en elle.

Lorsque Georget fut debout, qu'il put marcher, qu'il se sentit aussi fort qu'autrefois, il réunit ses hardes et prit la mandoline de Magdeleine ; il fit un paquet de ces hardes et passa la mandoline à son cou.

Puis, en pleurant, il embrassa Catherine et Fanchon.

Celles-ci, un instant surprises, se remirent bientôt.

Et avec bonté, l'attirant sur ses genoux, Catherine lui disait :

—A quoi penses-tu, mon enfant ? Est-ce que tu voudrais nous quitter ?

—Je ne veux pas être une charge pour vous... Je ne sais aucun métier... Je serais une bouche inutile... Je veux partir...

—Et où iras-tu ? Tu ne marcherais pas depuis une heure dans la montagne que tu te perdrais... et que tu tomberais dans quelque précipice... Et puisque tu n'as pas de métier, comment feras-tu, ailleurs, pour gagner ta vie ? Reste chez nous, mon enfant... nous sommes pauvres... qu'importe ! Le bon Dieu nous viendra en aide...

Fanchon, avec une grâce infinie, —cette grâce naturelle que possèdent seuls les enfants, —avait fait une chaîne de ses petits bras autour du cou de Georget.

—Reste... ne t'en va pas... Je serais très malheureuse...

Alors, il resta. Le paquet de hardes lui tomba des mains et la mandoline fut accrochée à un clou au-dessus de la cheminée.

Dans un des ourlets du jupon de Magdeleine, Catherine découvrit, sur l'indication de Georget, les économies de la joueuse de mandoline ; il y avait douze pièces d'or de vingt francs.

Georget voulut qu'elle les prit. Cela payerait son séjour chez elle. Mais Catherine refusa, les mit de côté en disant :

—Plus tard, cela nous servira peut-être... Pour le moment, nous n'en avons pas besoin...

Les enfants oublièrent vite, ainsi le veut la grande loi naturelle. Leur vie n'est pas dans ce qui fut. C'est plus tard seulement qu'elle se chargera de souvenirs. Leur vie est dans ce qui sera.

Georget n'était plus un enfant. Il garda le souvenir de Magdeleine, mais, sans cesser d'y penser, sa tristesse disparut bientôt dans ces deux affections qui l'entouraient et réchauffaient son petit cœur.

Deux mois s'écoulèrent.

Georget était devenu, comme Fanchon, l'enfant de Catherine... et Fanchon n'appelait plus Petit-Bernard que " son frère " !!!...

XII

Au Palais des Roses, Gaston n'avait pas oublié les paroles échappées à Blanche, à bord de la *Ville-de-Genève*, sur le lac bleu.

" Lorsque je recherchais Georget, je rencontrai une fillette de son âge, dont les traits étaient ceux de mon fils... On eût dit vraiment

sa sœur... Hélas ! c'était la fille d'une pauvre veuve... Ce n'était pas Georget."

Mais Blanche ne s'était souvenue ni du nom de la veuve, ni du nom du village où elle avait fait cette étrange rencontre.

Et lorsque, après leur voyage à Paris, ils étaient rentrés au Palais des Roses, Gaston s'était dit :

—Ces deux noms, il faut à tout prix que je les connaisse.

Et habilement, profitant de tous les prétextes, il remettait, le plus souvent qu'il le pouvait, la conversation sur cette fillette, à la ressemblance si singulière.

Des semaines s'écoulèrent, puis des mois de cet hiver.

Blanche passait l'année au Palais des Roses. Elle ne voulait pas quitter cette retraite, qui encadrait si bien ses souvenirs et ses regrets, pour les plaisirs enfiévrés et la vie bruyante de Paris qui eussent adouci peut-être l'amertume de sa douleur.

C'était là, au Palais des Roses, que son enfant lui avait été enlevé ; elle avait le pressentiment superstitieux que c'était là peut-être qu'un jour elle apprendrait ce qu'il était devenu.

Un soir de cet hiver, Blanche était seule avec Gaston dans le petit salon du Palais, au rez-de-chaussée.

Au dehors, le vent soufflait avec une violence inouïe, ramassant la neige en tourbillons. Le lac, si doux et si paisible pendant les calmes journées d'été, se soulevait sous l'effort de la tempête, remué jusqu'en ses profondeurs.

Au salon, un grand feu brûlait. Deux lampes étaient allumées, Gaston lisait et parfois interrompait sa lecture pour regarder Blanche à la dérobée. Alors, il soupirait.

Blanche, rêveuse, laissait vaguer son imagination au milieu de ses espérances tant de fois caressées, tant de fois déçues.

Tout à coup, Gaston ferma son livre et se leva.

Il joignait les mains et il allait parler, quand, soudain, sans se retourner, le croyant toujours loin d'elle, au fond du salon, elle dit :

—Je me suis rappelé le nom du village où j'ai rencontré la fillette qui avait avec mon Georget tant de ressemblance... et le nom de la veuve, que je croyais ne point savoir, je m'en souviens également.

Brusquement, sa passion tomba.

La haine se réveillait en lui, pour tout ce qui venait de son frère ; il avait été vaincu, la première fois, par le hasard ; sa rage de vaincu voulait une revanche que rendaient nécessaire son ambition et l'espoir de bientôt posséder l'immense fortune de Renaud de Pervençère.

Il n'eut pas besoin d'interroger Blanche.

Lentement, avec un regret, la mère murmurait :

—C'est un petit hameau perdu, du nom de Bovernier... La veuve s'appelle Catherine... Catherine Devoissoud... Et la fillette qui ressemblait à Georget porte le joli nom de Fanchon...

Gaston ne répondit rien.

Il alla reprendre place auprès de son livre.

Mais dans sa mémoire venaient de se graver pour jamais, avec une menace de sang, ces deux noms d'innocentes que Blanche avait retrouvés dans ses rêves...

Ce village de Bovernier, il le connaissait. C'était là que s'était accompli le premier de ses forfaits, là, dans les gorges du Trient, qu'il avait enseveli ses premières victimes, là, enfin, qu'il avait éprouvé l'effroyable épouvante en fouillant dans la neige, de ne rencontrer que le petit corps d'une enfant de paysanne, aux langes misérables, à la place de la fille de Blanche qu'il croyait étouffée sous l'avalanche, écrasée sous les roches.

La fille de Blanche ? Est-ce que ce n'était pas cette Fanchon vers laquelle la main du hasard avait miraculeusement conduit la mère, autrefois ?

Et il avait un sourire de cruauté inouïe.

Cette fois le hasard semblait se mettre de son côté... Il avait frôlé Georget, sur le bateau la *Ville de Genève* ; il allait peut-être découvrir Fanchon ; les chances se multipliaient autour de lui ; il fallait en profiter sans perdre son sang-froid.

Déjà il avait fait, par la neige, ce rude voyage de Bovernier.

Il le referait bien, de nouveau, pour accomplir son sinistre projet. Il chercherait un prétexte pour s'éloigner et, d'un point quelconque de la France ou de la Suisse, il s'en reviendrait vers le col de Balme et le col de la Forclaz.

Lors de sa rencontre avec Anspach, au débarcadère du bateau, il avait convenu avec son complice que celui-ci le mettrait au courant de ses faits et gestes.

Tout en parcourant avec sa bande villes et villages, Anspach cherchait pourtant à retomber sur la piste de Georget ; mais il écrivait régulièrement à Gaston de Pervençère afin de se tenir à sa disposition et Gaston savait où le retrouver.

Il lui enjoignit, à Lyon, où Anspach comptait passer le reste de l'hiver, de le rejoindre à l'hôtel de Paris, à Genève.

Cinq jours après, Anspach était au rendez-vous.

Pendant la mauvaise saison, Gaston allait, à différentes reprises passer une semaine ou deux à Paris.

Ce fut sous le prétexte d'un de ces voyages qu'il quitta le Palais des Roses. C'était une dure montée que celle de Bovernier, en plein hiver. Ces villages des Alpes restent, pendant des mois, privés de toute communication avec le reste de la terre.

Ils trouvèrent des guides pour les conduire et, au prix de mille efforts, à travers mille dangers, après avoir cent fois risqué leur vie, les guides leur montrèrent, tout à coup, à leurs pieds, ensevelis dans la blancheur uniforme de leur suaire de neige, les pauvres chalets de Bovernier, semés dans une étroite vallée.

—Voilà Bovernier... Notre tâche est accomplie... Lorsque vous songerez au retour, vous nous préviendrez...

Les deux complices trouvèrent asile dans une misérable auberge où on leur fit deux lits. Ils s'étaient donnés comme touristes. Gaston avait parlé d'une prétendue mission dont il était chargé et d'observations qu'il voulait faire sur l'hivernage dans les Alpes. Anspach était son domestique.

Pendant tout le trajet, le colosse n'avait pas prononcé deux paroles; quant à Gaston, il payait royalement; les guides eux-mêmes n'étaient ni curieux, ni causeurs.

À Bovernier, les guides avaient des amis, des parents; ce fut chez eux qu'ils demandèrent l'hospitalité.

Anspach et Gaston consacrèrent au repos le premier jour de leur arrivée et ce fut le lendemain seulement que Pervençère voulut commencer son enquête.

Il le fit avec prudence, par questions indirectes.

Pour le crime qu'il méditait, il ne voulait pas attirer sur lui, plus tard, les soupçons.

L'aubergiste était un vieillard de soixante ans nommé Léonard, malade et impotent, qui ne se levait guère de son lit et qu'on entendait geindre nuit et jour, sans une minute de répit. Mais l'auberge était tenue par une de ses filles, Anne-Marie, qui ne demandait pas mieux que de délier sa langue. Dans un village comme celui-là, c'est une bonne fortune qu'un voyageur en plein hiver. On n'en voit pas un tous les dix ans.

Tout en mangeant un morceau le matin du lendemain, devant un feu où il avait fait jeter des bûches, pendant qu'Anne-Marie s'excusait de la dureté du pain, de la dureté du fromage, et de l'âpreté du vin qu'elle lui offrait, Gaston se mit à dire :

—C'est la seconde fois que je passe dans votre pays, à peu près à pareille époque... la première fois, c'était il y a sept ans passés... et alors il m'a été conté qu'un accident épouvantable était arrivé dans la montagne, à quelques lieues d'ici...

—Monsieur veut sans doute parler de la voiture renversée dans le Trient, avec les chevaux, une femme et un enfant?...

—C'est cela. Les journaux de Genève ont raconté l'accident tout au long... On n'a jamais retrouvé la petite fille, à ce qu'il paraît?

—Jamais... Quant à la femme c'était une nourrice de ce pays-ci...

—Ces accidents sont nombreux dans vos dangereuses montagnes.

—Hélas! monsieur, il ne se passe guère d'années où l'on n'ait des morts... et lorsque les morts n'arrivent pas chez nous, ce sont des guides de chez nous qui vont mourir chez les autres, comme ce pauvre Jean Devoissoud, le mari de Catherine, qui est allé il y a huit ans se faire tuer, sur le mont Cervin, à Zermatt.

Gaston frissonna, resta quelque temps sans reprendre la parole.

Catherine Devoissoud! la veuve! c'était elle qu'il venait chercher.

Lorsqu'il eut repris du sang-froid, il dit, avec une compassion profonde :

—Et l'homme mort, que de misère pour celle qui reste!

—C'est vrai. Pourtant, Catherine est travailleuse... dure à la peine... et elle y a d'autant plus de mérite que sa santé est mauvaise et ne s'est jamais complètement rétablie depuis la mort de son homme... Elle a une maladie de cœur... et j'ai un jour entendu dire par M. le médecin d'Orsières que ça pourrait lui jouer un méchant tour et qu'il ne faudrait qu'une grosse émotion pour la tuer; aussi, tout le monde est bon pour elle...

Ce détail ainsi donné par Anne-Marie presque avec indifférence, Gaston le nota avec une joie diabolique.

Une question lui brûlait les lèvres :

—Fanchon!

Mais son cœur battait si fort qu'il n'osait; à la fin, pourtant :

—Tant mieux si cette pauvre femme n'a pas d'enfants!

—Pas d'enfants, monsieur, dit Anne-Marie en haussant les épaules et comme en colère... Non seulement Catherine a une fille de son homme, la petite Fanchon, mais ne voilà-t-il pas qu'elle adopte maintenant les vagabonds qui traînent dans le pays!...

Le mot ne frappa point autrement Gaston, mais Anne-Marie, heureuse de parler, continuait :

—Oui, c'est à ne pas croire... Figurez-vous qu'au commencement de l'hiver, elle a recueilli deux espèces de mendiants, une jeune fille et un jeune garçon... La jeune fille ne lui a pas coûté bien cher à nourrir car elle est morte le même jour, mais à présent elle considère le garçon comme son enfant... Ils étaient deux à ne

point savoir comment gagner leur pain... A présent ils sont trois...

Aucun détail particulier, dans ce qu'il venait d'entendre, ne pouvait mettre Gaston sur la piste et éveiller ses soupçons. Il ne lui vint pas à l'esprit que le petit adopté était celui qu'il cherchait. Ce fut plus tard seulement qu'il y pensa.

Il se contenta de répondre :

—Ce que vous me dites de cette brave femme a piqué ma curiosité et excité mon intérêt... Je veux la voir... Et puisqu'elle n'est pas riche, elle acceptera bien de moi quelque argent...

—Pour elle, Catherine le refuserait, car elle est fière, mais pour Fanchon et Petit-Bernard, elle acceptera, j'en suis sûre.

Gaston acheva paisiblement son frugal repas.

Puis, lorsqu'il eut fini, il demanda à Anne-Marie :

—Où demeure cette Catherine Devoissoud?

—Au dernier chalet du village, monsieur. Pas moyen de se tromper.

Gaston sortit. La neige avait cessé de tomber. Le ciel était tout chargé de nuages de plomb qui roulaient très bas, et la lumière lourde, presque sans transparence, répandue sur ce coin désolé, était jaune.

Devant le chalet, Gaston s'arrêta.

En chemin, il avait eu le temps de penser à ce qu'il allait faire. Tout d'abord, sur Fanchon, il lui fallait une certitude... Était-elle bien la fille de Blanche? Alors, comment se trouvait-elle chez Catherine et comment Catherine la faisait-elle passer pour son enfant?...

La porte du chalet était hermétiquement close; des liens de paille tressés, tordus, empêchaient à l'intérieur toute pénétration du froid et des rafales de neige, par les disjointures des planches.

Il frappa et ce fut Fanchon qui vint ouvrir.

Elle regarda, avec de grands yeux étonnés, cet homme qu'elle ne connaissait pas. Et tout à coup, naïvement :

—Monsieur, c'est bien chez maman que vous venez? Vous ne vous trompez pas?

—Non, mon enfant, dit Gaston en souriant avec bonté... Je ne me trompe pas si vous vous appelez Fanchon et si votre mère s'appelle bien Catherine Devoissoud.

—C'est bien notre nom, monsieur...

Elle alla chercher un escabeau, le mit devant la cheminée et gentiment.

—Asseyez-vous, monsieur, et chauffez-vous... Maman est dans le village avec Petit-Bernard... Elle ne sera pas longtemps sans rentrer...

Il s'assit et, pendant que la fillette allait et venait autour de lui, rangeant, essuyant, faisant l'ouvrage de tous les matins, il ne la quittait pas du regard.

Parfois son regard devenait si intense que Fanchon s'arrêtait, craintive.

Mais alors, il se hâtait de lui sourire et elle reprenait confiance.

Il essayait de découvrir en elle quelque ressemblance avec Blanche de Pervençère ou avec Renaud. Elle avait les yeux très grands, très-bleus, très doux de Blanche. Et dans l'ovale du visage, dans le front qui annonçait l'énergie et la volonté, Gaston croyait reconnaître son frère Renaud. Les lèvres, mignonnes, admirablement dessinées, étaient les lèvres de la mère, mais aux lèvres maternelles les deuils et les désespoirs avaient donné quelque chose de douloureux tandis que la bouche de l'enfant s'épanouissait comme une fleur à la vie.

Tout cela suffirait-il? Pour lui donner une présomption, peut-être! Mais pour lui donner la certitude, non assurément.

Était-ce donc l'enfant du Palais des Roses?... Était-ce l'enfant, qu'il avait condamné à mort le jour même de sa naissance, alors que la servante en le lui montrant, disait :

—Taillé pour vivre cent ans!

Était-ce ce petit être sans défense qu'il avait vu rouler vers les abîmes du Trient, rejeté de roche en roche, bousculé dans une trombe de neige... enseveli... et finalement sauvé?

Non, non, cela n'était pas possible.

Il s'était levé et fiévreusement se promenait dans la chambre du chalet, lorsque, tout à coup, en relevant la tête, il aperçoit, pendue à un clou au-dessus de la cheminée, une mandoline.

Et aussitôt surgit à son esprit la scène du bateau, sur le lac de Genève... ces deux mendiants dont la chanson avait si fort troublé Mme de Pervençère... et ce baiser donné par Blanche à l'un des deux, à Georget, enfin, à Georget?...

Et par une association d'idées naturelle, voilà qu'il se rappelle maintenant l'histoire racontée par Anne-Marie, la fille de l'aubergiste!... Le petit vagabond, adopté par la bonne Catherine!... La mendiante, morte de misère!... Est-ce que ces deux-là seraient ceux de la *Ville-de-Genève*!...

Son saisissement est tel qu'il est prêt à se trouver mal. Il étouffe. Il ouvre la porte, respire à grands traits l'air glacé... attend que

sur son front se sèche la sueur d'angoisse... reprend enfin un peu de calme...

Fanchon s'imagina qu'il s'impatientait :

—Encore une minute, monsieur... Voulez-vous que j'aille chercher maman, si vous ne pouvez pas attendre davantage?...

—Non, non, inutile...

Il rentre, referme la porte au bas de laquelle il repousse du pied les tresses de paille contre les disjointures.

Il se rassied sur l'escaiveau et prenant, au passage, la main de Fanchon, il l'attire à lui, la met à cheval sur son genou.

—Ce n'est pas toi qui joues de cet instrument pendu là-haut ?

—Oh ! non, moi je ne fais que chanter les chansons que mère m'apprend... Elle dit pourtant que j'ai une jolie voix...

—Alors, c'est à ta maman cette mandoline ?

—Non plus... Elle appartenait à Magdeleine... et depuis que Magdeleine est morte, c'est à Petit-Bernard...

—Ton frère, sans doute ? fit-il, rêvant au passé.

—Non... il n'est ici que depuis deux mois... avec Magdeleine il est venu nous demander secours... Tous les deux ils mouraient de froid et de faim... Magdeleine jouait de la mandoline dans les villes et ils vivaient comme ça...

—D'où venaient-ils ? Tu n'en sais rien ?

—J'ai entendu raconter à Petit-Bernard qu'ils avaient visité les pays chauds de la France et qu'ensuite, après avoir seulement traversé Genève, ils étaient venus dans la montagne...

—Et quel âge avait cette Magdeleine ? Le sais-tu ?

—Non. Je sais seulement qu'elle était bien belle et que j'ai pleuré en la voyant mourir...

—Et Petit-Bernard ?

—Il doit avoir mon âge...

—Et toi, quel âge as-tu ?

—Sept ans et demi, monsieur... J'aurai huit ans vers septembre.

Il ne l'interrogea plus.

Pour lui plus de doute... Les petits vagabonds aperçus à la fin de l'été sur la *Ville-de-Tiende* étaient venus échouer à Bovernier après mille aventures : Petit-Bernard, c'était Georget...

Du moins, cette fois, il ne lui échapperait pas. Et s'il voyait se confirmer ses soupçons, si Fanchon était l'autre enfant de Blanche, il en finirait d'un coup avec ces deux êtres qui représentaient pour lui les seules menaces de l'avenir.

Fanchon s'échappa tout à coup des mains du misérable.

—Voici maman, monsieur, avec Petit-Bernard...

Et, en effet, au même instant la porte s'ouvrait, donnant passage à Catherine et à Georget que Catherine tenait par la main.

À la vue d'un étranger dans son chalet, Catherine resta interdite.

Gaston la rassura :

—Madame, dit-il, j'ai entendu parler de votre charité... Je sais que malgré votre pauvreté vous n'avez pas voulu laisser à la misère, à l'abandon, ce pauvre abandonné... J'ai, moi, le bonheur d'être riche et de ne pas compter l'argent... Je n'ignore pas que s'il s'agissait de vous, assurément vous refuseriez toutes mes offres... mais il s'agit de cet orphelin... Votre charité m'a inspiré de la pitié... Je suis prêt à faire pour Petit-Bernard tout ce que vous désirez...

Catherine restait effrayée.

L'enfant se pressait contre elle, regardant l'inconnu avec effarement.

Et il dit, à demi-voix :

—Défends-moi... J'ai peur...

Catherine l'entoura de ses bras dans un geste de tendresse maternelle.

—C'est à lui de choisir, monsieur, car je ne suis pas sa mère... je n'ai sur lui d'autre influence que celle qui me vient des preuves d'affection que je lui ai données depuis qu'il est ici... Veuillez lui expliquer ce que vous comptez faire de lui... Il a été si malheureux qu'il possède une intelligence au-dessus de son âge... Il vous comprendra et vous répondra...

Gaston allait parler lorsque Georget l'interrompit.

Il avait quitté le bras de Catherine et s'était jeté entre elle et l'inconnu comme pour la défendre.

—Monsieur, dit-il, je ne demande qu'à rester pendant toute ma vie auprès de celle qui m'a recueilli...

—Même si je vous offrais l'aïssance, la fortune ?

—Je ne veux pas quitter celle qui, depuis deux mois, m'a tant aimé... Je ne veux pas non plus quitter Fanchon...

Gaston dit en souriant, avec douceur :

—Restez donc, mon enfant. Je ne veux pas vous faire de la peine.

Et à Catherine :

—Je n'ai pas voulu vous froisser... Je n'ai voulu que vous venir en aide... J'espère que vous n'avez aucune prévention contre moi ?

—Non, monsieur... Je vous suis gré de votre pitié et vous remercie de vos offres généreuses...

Gaston lui tendit la main. Catherine avança timidement la sienne.

Cet homme, d'instinct, l'épouvantait...

Devant cet inconnu et malgré son air doux, elle se souvenait de Magdeleine qui, en mourant, lui avait dit :

—Prenez pitié de l'enfant ! Gardez-le auprès de vous !

Et elle se souvenait aussi de la promesse faite à la morte : "Dormez en paix... Je vous ai comprise... Personne ne retrouvera l'enfant chez moi... Personne ne viendra le chercher auprès de moi."

Gaston s'aperçut-il de l'impression qu'il produisait sur la veuve ?

Peut-être, car il cessa d'insister. Il évita même de demander à Catherine des renseignements sur le petit abandonné. A quoi bon, du reste ? Est-ce qu'Anspach, au premier mot, n'allait pas reconnaître Georget ? Au besoin, le colosse chercherait à apercevoir le fugitif et alors, pour lui comme pour Gaston, il n'y aurait plus de doute.

Il prit congé de Catherine.

—Je reviendrai vous voir demain, dit-il ; je voudrais vous rassurer sur mes intentions, car il me semble que vous avez de moi une vague défiance... Je m'en remettra à vous du soin de me dire ce que je peux faire pour votre enfant adoptif... Votre bon cœur et votre charité m'ont touché jusqu'au fond du cœur... Je voudrais que votre charité ne fût point pour vous une cause de gêne pour l'avenir... Et toutes les préventions que vous pouvez avoir contre moi n'expliqueraient pas votre refus des offres que je vous fais de vous venir en aide.

La veuve crut avoir fâché l'inconnu.

Elle était pauvre, presque misérable : un enfant de plus, c'était une grosse charge. Elle n'avait pas le droit de refuser. Puis, jusqu'à présent, avait-elle quelque motif de redouter cet homme ?

—Ces enfants vous remercieront, monsieur, et vous béniront toute leur vie pour le bien que vous leur ferez...

—A demain donc, nous causerons plus longuement.

Il se leva, embrassa Fanchon, embrassa Georget, et se retira.

A peine était-il parti que Georget se jetait dans les bras de Fanchon, avec une grande terreur :

—Fanchon ! Fanchon ! j'ai peur de cet homme !

Catherine intervint, essaya de le calmer :

—Le connais-tu ?

—Il me semble l'avoir rencontré déjà... Je suis sûr qu'il nous veut du mal... Ne me laissez pas seul avec lui...

Fanchon releva la tête avec un geste de fierté et de défi :

—N'aie peur de rien, Petit-Bernard... nous te défendrons...

Thomas Anspach attendait à l'auberge. Gaston courut l'y rejoindre...

Et entre les deux complices, s'échangèrent des paroles pressées, pleines de trouble, pleines d'une infâme espérance.

—Anspach, Georget est ici...

Le colosse eut un terrible mouvement de colère.

—Impossible !... Et comment l'auriez-vous reconnu ?...

—Il est arrivé au village, à demi-mort, avec Magdeleine, il y a deux mois.

—Et Magdeleine ?

—Morte le jour même de leur arrivée.

—Etes-vous sûr ?

—Je ferai en sorte de te montrer Georget... Quand tu l'auras vu...

—Plus de doute, assurément...

Ils causaient à voix basse, dans la salle de l'auberge, près de la fenêtre.

Tout à coup, Gaston appuya la main sur le bras d'Anspach.

Une femme passait dans la rue, avec un enfant auprès d'elle.

—Regarde !

Anspach se pencha, écarta les rideaux de serge rouge sur la fenêtre, et colla son visage contre les vitres où la chaleur du foyer avait peu à peu dégelé le frimas.

Puis, il se recula vivement et laissa retomber les rideaux.

—Eh bien, me suis-je trompé ?

—Non... c'est bien lui !...

En même temps, dans la neige de la rue, une courte scène se passait.

Devant l'auberge, Georget avait vu tout à coup se soulever les rideaux et se coller contre les vitres la hideuse figure de l'homme qui avait été son bourreau... C'était bien la tête énorme du colosse avec ses cheveux ébouriffés qui semblaient prendre naissance sur les sourcils, avec sa dure barbe rousse...

La main de l'enfant se pressa, convulsive, dans les doigts de Catherine.

Mais, par un effort prodigieux de sa volonté, il se raffermi, détourna la tête, fit semblant de n'avoir rien vu.

Un froid mortel, pourtant, se répandait en lui.

—Je voudrais rentrer, madame, dit-il très bas.

Elle vit qu'il était pâle et chancelait. Elle eut peur.

—Rentrons chez nous, madame, rentrons, je vous en supplie... Elle se hâta de revenir sur ses pas. Et à peine était-elle dans le chalet, que Petit-Bernard s'effondrait sur le sol, sans connaissance. Quand il revint à lui, il glissa la tête contre le sein de Catherine.

—Oh ! Madame, je suis perdu, c'est fini... il me tuera... Je l'ai vu, derrière les rideaux de l'auberge de Léonard... c'est lui... je suis perdu...

—Qui donc, mon pauvre petit ? De qui voulez-vous parler ?...

—De Thomas Anspach... de celui qui me battait... je suis sûr qu'il me tuera... Oh ! madame, défendez-moi... ne le laissez pas venir ici !...

La veuve le prit dans ses bras, le couvrit de baisers.

—Tant que je vivrai, tu resteras auprès de nous ! Je te le jure... Et tant que je vivrai, personne ne portera la main sur toi !

Alors, un peu rassuré, ses tremblements convulsifs cessèrent, mais son regard, éperdu, grandi par l'horreur, exprimait quand même une épouvante inouïe, la peur du supplice inconnu, mais prochain...

A la même heure, à l'auberge, Anspach disait :

—Pour être maître de Georget, il faudrait se débarrasser de cette femme... Elle refusera l'argent... elle ne cédera qu'à la force...

—C'est un obstacle qu'il faut écarter.

—Je ne connais qu'un moyen : la mort...

—Oui, la mort... mais la mort sans crime, la mort sans justice, la mort sans même un soupçon...

—L'enfant est à nous si elle meurt...

Gaston répliqua, très calme, sûr de lui :

—Demain, elle sera morte !

XII

Dans la journée, Gaston prit à part Anne-Marie.

—Vous connaissez bien cette Catherine Devoissoud ?

—Oh ! oui, nous sommes à peu près du même âge et amis d'enfance.

—Est-ce qu'elle a toujours été malheureuse ?

—Non, du temps de son mari, le ménage allait bien. Devoissoud était un des meilleurs guides de la contrée, et souvent les Anglais le gardaient avec eux pendant tout leur séjour en Suisse et en Savoie, et l'emmenaient très loin. Vous comptez que ça lui rapportait gros...

—Et la petite Fanchon ne lui a jamais donné d'inquiétudes ?

—Pas depuis longtemps, mais quelques jours après la mort du guide, l'enfant a bien failli rejoindre le père...

—Il y a longtemps ?

—Sept ou huit ans... vers le mois d'octobre 1851.

Aucun tressaillement ne trahit l'émotion de Pervenchère. Il reprit :

—L'enfant a été longtemps malade ?

—Je ne me rappelle plus. Catherine vous le dira. Elle était comme folle, la pauvre Catherine. Pensez donc : son mari mort, sa fille en perdition !

—Oui, oui, disait Gaston avec une profonde pitié... C'est une situation terrible qu'elle a traversée là... Enfin, sa fille a survécu...

—Oui... je me souviendrai toujours... tout le monde, un matin, s'attendait à apprendre la mort de Fanchon... et j'allai la première, en tremblant, frapper à la porte du chalet...

—Alors ? interrogea Gaston, les yeux brillants, le cœur battant.

—Alors Catherine est venue... très pâle, très fatiguée, et pourtant l'air heureux et souriant ; elle ne m'a pas laissé entrer, mais elle m'a dit, je me rappelle ses paroles : " Fanchon est sauvée... elle dort..." Et, en effet, monsieur, Fanchon était sauvée...

—Avez-vous vu l'enfant longtemps après ?

—Ah ! monsieur, dit Anne-Marie en levant les mains au ciel avec commisération, c'est là où j'ai vu que cette pauvre Catherine avait été presque folle...

—Comment cela ?

—Figurez-vous que pendant des semaines et des semaines, elle a empêché tout le monde de pénétrer auprès de sa fille, même le médecin, même M. le curé.

—Sous quel prétexte ?

—On frappait à la porte ; elle apparaissait à la fenêtre, vous disait simplement : " Elle dort " et disparaissait. Voilà tout. Tout de même nous autres, ses amis, nous étions bien certaines que Fanchon vivait, car on l'entendait pleurer, quelquefois, et on entendait aussi Catherine qui chantait pour l'endormir.

Gaston réfléchit. Anne-Marie, qu'on n'interrogeait plus, jeta du bois dans le feu et prépara le repas du soir.

Tout à coup, il lui demanda :

—Combien faudrait-il d'heures pour aller de Bovernier à Orsières, en comprenant le retour ?

—Si nous étions on été, je vous dirais : C'est une promenade ravissante. Mais en cette saison et même avec votre guide, vous n'aurez pas trop du reste de la journée...

—C'est bien. Je vais à Orsières.

Il envoya prévenir son guide et fit immédiatement ses préparatifs.

Une demi-heure après, il était en route et, vers quatre heures, il montait l'escalier de bois extérieur qui grimpait le long du chalet habité par le médecin d'Orsières.

Le médecin venait de rentrer.

Il lui conta combien il s'intéressait à Catherine ; il dit qu'il était prêt à lui venir en aide, mais qu'il désirait s'assurer, auparavant, que ses bienfaits s'adresseraient à une femme qui les avait mérités. Le docteur ne put que l'y encourager. Alors, d'allusion en allusion, avec une habileté d'autant plus dangereuse que Gaston savait la dissimuler sous le masque d'une extrême douceur, le misérable questionna sur le passé, sur la naissance et la maladie de Fanchon.

Ce qu'avait dit Anne-Marie, le docteur le confirmait ; il avait quitté Fanchon, certain soir, n'ayant plus qu'un souffle, sûr que dans une heure elle serait morte ; et Catherine, à demi-folle, au chevet de son enfant.

Il était resté assez longtemps sans revenir à Bovernier.

Et quand il y était revenu, on lui avait dit que Fanchon était vivante, bien portante et Catherine heureuse.

Tous ses efforts pour voir l'enfant, pour voir la mère, avaient été inutiles. Elle semblait garder rigueur au médecin d'avoir désespéré.

—La fillette n'a jamais été malade depuis, dit le docteur... Je la crois taillée pour vivre cent ans !

Gaston tressaillit violemment. C'était le mot de la sage-femme.

Le médecin ne s'aperçut de rien et continua :

—Il n'en est pas de même de Catherine... Elle a été bien atteinte par la mort de son mari... Je l'ai déjà sauvée deux fois de crises d'étouffement... Elle a une maladie de cœur extrêmement grave qui la met à la merci d'une émotion, d'une surprise un peu forte... Ce serait la paralysie ou la mort !...

Gaston se leva pour prendre congé.

—Je vous remercie, docteur. Tout ce que vous venez de me dire n'a fait que confirmer mes précédents renseignements... et a augmenté encore la vive sympathie que cette femme m'inspirait...

Les deux hommes se serrèrent la main.

Assez tard dans la soirée, Gaston rentra à Bovernier.

Thomas Anspach l'attendait. Le colosse l'interrogea d'un regard.

Gaston se contenta de répondre, pensif :

—La journée de demain sera décisive...

Dans la nuit, Gaston résuma tout ce qu'il savait, tout ce qu'il avait entendu, et il en conclut qu'avec un peu d'audace, il tenait Catherine Devoissoud à sa disposition.

Ce ne fut pas toutefois sans une profonde émotion qu'il se présenta le lendemain, dès la première heure du jour, au chalet de la pauvre veuve. Bien qu'elle s'attendit à cette visite, elle avait espéré jusqu'au dernier moment que les terreurs de Georget ne seraient point justifiées. Anspach, le bourreau de Petit-Bernard, était à Bovernier. De cela, elle n'avait aucun doute, puisque Bernard l'avait reconnu. Mais qu'avait de commun avec Anspach l'étranger à la physionomie si douce, à l'allure distinguée, d'une générosité si spontanée et si franche, Gaston de Pervenchère enfin ?... Pourtant, quand il entra, cet inconnu aux yeux si doux et si souriants, elle trembla bien fort... Elle avait eu soin de faire monter les enfants dans la seule chambre du chalet, qui était leur chambre à coucher. Elle avait fermé la porte, laissant du reste la clef dans la serrure. Et devant l'escalier en forme d'échelle qui y conduisait, elle traîna le grand fauteuil de bois qui était son siège de prédilection. Tout le temps que l'étranger serait là, elle ne bougerait point de cette place. Elle défendrait ses petits.

Mais lorsqu'elle alla ouvrir à Gaston, son cœur était si serré qu'elle put à peine répondre au salut qu'il lui adressait.

Il abaissa sur elle un regard singulier.

On eût dit qu'il prenait possession de cette âme, qu'il en découvrait, du premier coup, le côté faible.

Dans son regard, qui n'était plus le regard doux de l'homme affable et bienveillant qu'elle avait vu la veille, il y avait une lueur d'ironie insultante, une flamme de cruauté implacable dont elle frissonna, avec un brusque recul de tout son corps, comme si elle en avait été brûlée.

Il semblait jouer avec elle, dans cette seconde qui précédait une lutte infâme et suprême, comme le bourreau avec sa victime, comme un épervier qui, avant de porter le coup de la mort à une fauvette renversée sous sa serre puissante, la considérerait pour jouir de son agonie !

—Qu'avez-vous donc, madame ? fit-il en souriant... On dirait que je vous inspire je ne sais quelle crainte... Je vous jure que je ne suis ici que pour vous aider et faire votre bonheur...

Elle balbutia :

—Oui, oui, je le crois... Je suis une pauvre femme sans défense,

une pauvre femme dont tout le monde a pitié... Pourquoi, vous qui ne me connaissez pas, voudriez-vous me faire de la peine ?

—Rassurez-vous donc, je vous prie....

Et avec un regard circulaire, comme s'il venait seulement de s'apercevoir que Catherine était seule.

—Où sont donc vos enfants ?...

—Encore au lit... il fait si froid... et le jour vient à peine de se lever.

—Vous aimerez bientôt Petit-Bernard comme vous aimez Fanchon.

—Il le mérite. C'est un enfant plein de douceur et de tendresse.

—Vous n'avez pas remarqué qu'il y a comme une sorte de ressemblance entre Fanchon et Petit-Bernard ?...

—Non....

—Et, chose curieuse, j'essayais, hier, en vous regardant et en regardant Fanchon, de surprendre en vous et en elle des points de ressemblance, je n'ai pu rien remarquer... Vous êtes très brune, vous avez les traits forts et accentués, les yeux noirs, vous êtes grande, de taille solide et massive... Tandis que Fanchon est presque blonde... avec des yeux bleus... le visage d'une finesse extrême, allongé, ovale, et promet d'être élégante et fine... A la voir, vraiment, on dirait qu'elle est d'une autre race que vous....

La gorge de Catherine était brûlante ; ses lèvres étaient sèches.

Elle essaya d'articuler quelques mots.

—J'ignore ce que vous prétendez dire et à quoi vous faites allusion, monsieur... Fanchon est ma fille... tant mieux si elle est jolie... Cela ne l'empêchera pas d'être plus tard, je vous le promets, une vaillante et courageuse fille....

—Elevée par vous, par celle que l'on appelle la bonne Catherine, comment pourrait-il en être autrement ?

Il avait dit cela pour calmer sa défiance naissante.

Mais, brusquement, quand il la vit calmée, il demanda :

—Quel âge a-t-elle donc, votre Fanchon ?

—Sept ans et demi.

Il parut réfléchir, compter mentalement.

—Alors, elle serait née vers septembre ou octobre de l'année 1851 ?

—Oui....

Et elle se hâta d'ajouter :

—Dans le milieu de septembre....

—Six semaines avant l'affreuse catastrophe des gorges du Trient....

Elle eut un long frisson de tout son corps.

Elle releva sur M. de Pervençère un pauvre regard de bête blessée, épouvantée, implorant pitié....

Et soudain, Gaston se rapproche de Catherine, lui prend de force les deux mains, la brûle de son regard....

Puis, très bas, sourdement, il lui jette au visage :

—Malheureuse !... Infâme voleuse d'enfants !... Aviez-vous donc cru que votre crime resterait à jamais impuni ?

Catherine devient horriblement pâle. Elle se voit devinée.

Pourtant, dans l'atroce angoisse qui lui étire le cœur, cette angoisse que le docteur d'Orsières a prédite mortelle, la veuve essaye de se défendre, elle essaye de nier :

—Moi, j'ai commis un crime ? moi j'ai volé un enfant ?....

Et avec un grand sourire nerveux, qui est plutôt un rire de folle :

—Vous voulez vous jouer de moi, monsieur... et ce n'est pas bien... je ne suis qu'une pauvre femme sans défense... Vous, je ne vous connais pas... vous vous êtes présenté chez moi comme un homme qui me voulait du bien, qui voulait venir en aide à mes enfants, vous oubliez que je n'ai rien accepté... que je ne veux pas avoir affaire avec vous... Laissez-moi, monsieur, ou j'appelle....

—Vous pouvez appeler... Je vous laisse....

Il lui lâcha les mains.

Elle se traîna, toute chancelante, jusqu'à la porte.

Il l'arrêta d'un mot :

—Je vous prévient que si vous faites venir ici les gens du village, je répéterai devant eux ce que je ne désirais ne dire qu'à vous-même... ils apprendront dès lors ce que vous êtes....

Catherine, sur le seuil de la porte, s'arrêta.

Elle n'osait franchir ce seuil : la crainte la retenait.

Elle ne se sentait pas coupable, pourtant. L'action qu'elle avait commise autrefois, que de mères, à sa place, se fussent empressées de la commettre !!!

Est-ce qu'elle n'avait pas arraché à la mort — et à quelle terrible mort ! — cette enfant qu'elle avait adoptée ?

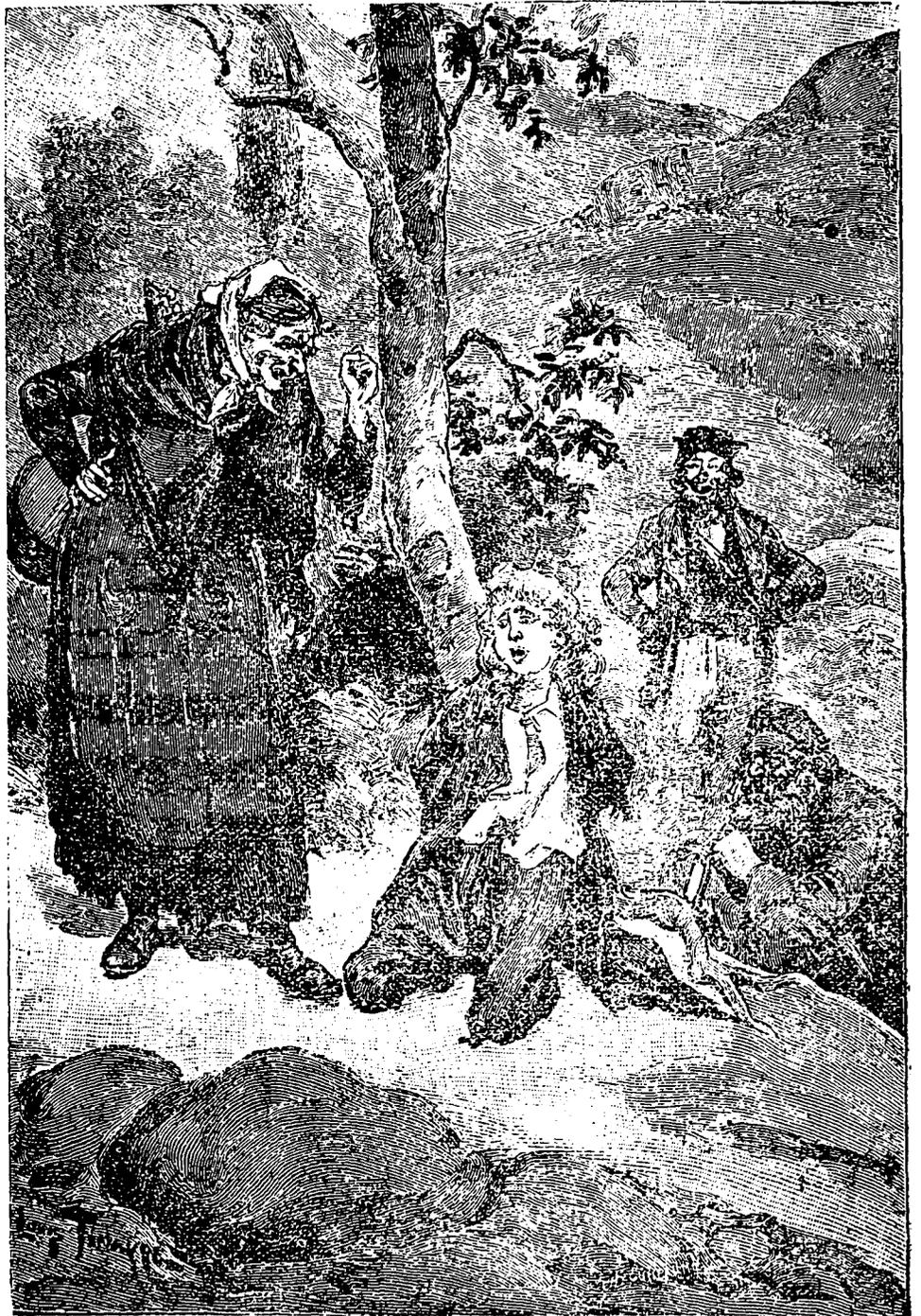
La conscience d'avoir fait son devoir, en somme, lui rendit un peu de courage.

Elle se redressa.

—Je vous répète que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

—Et moi je vous dis que je sais tout... Ecoutez... écoutez, misérable femme....

Et reconstruisant la scène avec une imagination diabolique, se servant des détails donnés par Anne-Marie, par le médecin d'Orsières, inventant ceux qui lui manquaient, certain, s'il ne tom-



—Tu dormiras là, mon beau. Ça t'apprendra à être poli... P. 17, col. 2, No 47.)

bait juste, de ne pas trop s'éloigner de la vérité, il refit l'histoire de la nuit d'octobre.

—Ecoutez... Une nuit, une femme fut témoin d'un accident terrible dans la montagne... une voiture renversée... précipitée dans l'abîme avec les chevaux... avec une femme et un enfant... Au lieu de porter secours à ceux qui étaient en danger de mort, cette femme se contenta de s'emparer de l'enfant, abandonnant la nourrice... la nourrice qui sans doute s'accrochait à elle et lui réclamait du secours... et avec l'enfant, la misérable s'enfuit... Mais elle n'avait commis que la moitié de son forfait... Cette mère avait une petite fille qui venait de mourir... ou qui peut-être n'était pas morte encore, mais que le médecin avait condamnée; elle prit sa petite fille et s'en fut l'abandonner dans l'abîme à la place de celle qui était vivante... Et pendant les deux mois qui suivirent, enfermée dans son chalet, n'y laissant pénétrer personne, disant à tous

que sa fille n'était pas morte, elle attendit prudemment ; et le jour où elle reparut avec l'enfant dans ses bras, l'enfant âgée de quelques semaines pendue à son sein, personne ne se douta de la substitution... et depuis cette nuit-là elle put jouir en paix de son crime... et peut-être même qu'elle ne pensa plus une seule fois au pauvre petit être dont les os blanchis roulaient sans doute dans l'écume du torrent... Ah ! misérable ! misérable ! qui plongeait ainsi une mère dans un désespoir affreux... misérable qui ne réfléchissait pas qu'en volant cette enfant elle pouvait tuer la mère....

Il parlait très bas, car, ne voyant pas Georget et Fanchon, sachant qu'ils étaient dans la seconde chambre en haut de l'escalier, il ne voulait pas être entendu par eux.

Catherine était effarée, éperdue.

Comment cet homme avait-il appris tout cela ? Qui avait pu le lui dire ? Lui-même avait donc été témoin de cette catastrophe ? Alors, pourquoi ne s'était-il pas présenté plus tôt, depuis plus de sept ans que Fanchon était devenue sa fille !... Et s'il avait été témoin de cette catastrophe, pourquoi lui-même n'avait-il pas porté secours à ceux qui allaient périr ?

Elle avait écouté ce récit en se sentant devenir folle....

Peu à peu, devant tous ces détails qui lui rappelaient si bien la terrible nuit, elle avait compris qu'il savait tout et que nier était impossible... alors, elle s'était laissée glisser à genoux, elle avait joint les mains... mais c'est à peine si elle avait la force de le supplier, de parler, de dépeindre sa détresse affreuse... Sa gorge était serrée... une étrange faiblesse, qu'elle n'avait jamais ressentie, s'emparait de ses membres... la couchait presque sur le sol... ses lèvres devenaient lourdes, s'épaississaient... disaient des choses presque incompréhensibles :

—Monsieur... ne croyez pas... je ne suis pas ce que vous pensez... pardonnez-moi... pitié... grâce... je ne suis pas une mauvaise femme... je suis une mère... ma fille était morte... je voulais mourir, moi aussi... et le bon Dieu m'a conduite à l'abîme pour que j'y sauve cette enfant... Monsieur....

Et ici ses lèvres s'épaissirent encore, ses mains s'abattirent immobiles, comme appesanties, écrasées par un fardeau énorme.

—Monsieur... grâ... grâce... par... pardon....

Puis, ce furent des halètements, ce furent des cris qui n'avaient plus aucun sens, rauques, lamentables — et des efforts impuissants pour se relever — et des regards — seule vie de ce corps — des regards empreints d'une effroyable épouvante....

Il considérait cela, son œuvre, avec un sourire de triomphe.

En haut, dans la chambre, Fanchon et Georget avaient entendu des voix. Ils n'étaient pas curieux. Cependant leur curiosité fut réveillée lorsque, voulant sortir et descendre, ils s'aperçurent tout à coup que la porte était fermée au dehors... Cela n'arrivait jamais... que se passait-il donc ?

Et ils collèrent leurs oreilles contre la porte.

Ils entendaient seulement le bruit confus des voix, et ces voix, ils les distinguaient sans comprendre ce qu'elles disaient :

—C'est maman qui parle, faisait Fanchon.

Et Georget, se rassurant peu à peu :

—Ce n'est pas la voix de Thomas Anspach....

Cependant ils restaient là, l'esprit tendu... Parfois, la voix se haussait, en dépit de toute prudence, et les menaces arrivaient jusqu'aux enfants... Puis, ce fut Catherine qui parla... Elle implorait... elle demandait pardon, elle criait grâce... c'est donc que cet homme lui voulait du mal ?

—On va tuer maman ! dit Fanchon.

Et elle se mit à pleurer.

Georget était brave, aventureux, téméraire.

—Moi, je ne la laisserai pas tuer.

Catherine sanglotait. On l'entendait distinctement. Puis ses sanglots devinrent plus rares... Ce n'était plus qu'une sorte de râle... on eût dit qu'on l'étranglait et qu'elle se débattait, étouffée.

—Oui, oui, il va la tuer !... dit Georget.

Essayer d'ébranler la porte, point très solide pourtant, il n'y fallait pas songer. Il se glissa jusqu'à la lucarne qu'il escalada avec l'agilité d'un petit saltimbanque ; puis, se suspendant au dehors, il s'accrocha heureusement à l'une des poutrelles qui ressortaient en dehors du chalet et se laissa glisser jusque sur la neige qui recouvrait le sol.

De là, d'un bond, il fut à la porte, l'ouvrit brusquement et se jeta dans le chalet.

Penché sur sa victime, Gaston semblait guetter son agonie, son souffle suprême.

Etendue par terre, Catherine gardait une immobilité de morte. Ses yeux seuls vivaient.

Georget crut que l'homme l'avait tuée, celle qui s'était, pour le petit abandonné, montrée si compatissante et si tendre....

Il se précipita sur M. de Pervençère et lui saisit le bras de toutes ses forces dans ses mains convulsées :

—Vous l'avez tuée... Vous l'avez tuée... Vous êtes un assassin, entendez-vous ! Vous êtes un assassin....

Interdit de cette apparition, surpris par cette brusque attaque, Gaston ne songeait même pas à se défendre... mais sa surprise fut courte... Il détacha rudement les doigts de Georget dont les ongles s'incrustaient dans sa chair, le repoussa brutalement, et le petit alla rouler au pied de l'escalier.

Il se releva avec la souplesse d'un chat, s'élança vers une table, y saisit un couteau.

Et le voilà devant Gaston, le bras levé, les yeux étincelants, presque redoutable dans sa résolution, cet enfant !

Et il lui jette au visage :

—Je vous reconnais... Vous êtes un méchant homme... je vous ai vu, à Genève, au sortir du bateau, causer avec Thomas Anspach !... Qu'est-ce que vous avez fait à la maman de Fanchon, elle ne peut plus parler... elle ne bouge plus... elle est morte !...

Et tout à coup, dans un élan de jeune bête, il s'est précipité contre Gaston, et son couteau levé s'abat sur la poitrine du misérable. L'homme ne se sauve que par un retrait du corps, mais le couteau laboure profondément son bras....

Il a un cri de rage... ses yeux s'ensanglantent de la folie du meurtre et ses lèvres découvrent, dans un rictus nerveux, ses dents fortes et blanches, comme font les chiens prêts à mordre....

Et il s'avance vers l'enfant qui, après son coup, a reculé vers l'escalier, a monté quelques marches....

S'il le tuait ?....

Personne ne connaissait son nom, dans le village, ni le nom d'Anspach, pas même les guides qui l'avaient amené.

Il s'enfuirait, regagnerait la France, saurait bien vite faire perdre ses traces....

L'instinct fait comprendre à Georget le danger qu'il court.

Gaston s'avance lentement jusqu'au pied de l'escalier, et ses yeux ne quittent plus les yeux de l'enfant.

Celui-ci n'a pas lâché son couteau.

Il le serre de toutes ses forces dans sa main, prêt à se défendre, prêt à frapper....

Pourtant son cœur tremble ! Et comme il est pâle, le pauvre petit !

Lorsque Gaston met le pied sur la première marche, Georget monte à son tour... si personne ne vient à son secours, c'est sur cet escalier que le forfait va s'accomplir....

Gaston a monté encore... et Georget recule toujours....

Soudain, le misérable tressaille....

Une main vient de s'appuyer sur son épaule, près du cou, et il a senti sur la chair des doigts glacés....

Il se retourne et se trouve en face d'un fantôme, blême, terrible, aux yeux énormes, à la bouche entr'ouverte pour parler, pour l'accuser....

Le fantôme de la veuve....

Elle a compris le crime qui va se commettre... Tout à coup son corps s'est galvanisé... ses mains, en s'appuyant sur le sol, ont recouvré quelque force, bien peu de force ; aussi, ses jambes, et elle s'est avancée vers l'escalier, derrière ce bourreau d'enfants.

Lugubrement, d'une voix qu'on dirait sortie du fond de ses entrailles, d'une voix d'outre-tombe, elle dit :

—Assassin ! assassin !

C'est tout ce qu'elle peut dire ; c'est tout ce qu'elle peut faire.

Elle s'affaisse, les jambes fauchées. Et, désormais, c'est fini. La paralysie — la mort vivante — a pris éternellement possession de ce corps ; elle ne bougera plus, ne marchera plus, ne parlera plus, elle ne se fera plus entendre ; ses yeux seuls vivront, pour faire comprendre — supplice atroce — à son intelligence restée lucide, tout ce qui se passera, se dira, se tramera autour d'elle....

Du moins, son dernier acte a sauvé Georget.

Celui-ci a tourné dans la serrure la clef qui enferme Fanchon, celle-ci, rendue à la liberté, apparaît.

Et, devant ces deux enfants, Gaston est impuissant....

Il redescend l'escalier.

Il a été fou, vraiment, pendant quelques secondes. Il a commis, en se laissant deviner, une lourde faute.

Il faut qu'il la répare au plus vite, car s'il veut exécuter aisément son sinistre projet, il faut aussi qu'il inspire confiance à Fanchon et à Georget.

Alors, son visage redevient doux, inquiet.

—Mon pauvre petit, dit-il d'une voix douloureusement émue, que vous ai-je fait ?... Comment ! vous avez voulu me frapper ? me tuer ?... Vous m'avez même blessé ?... Regardez, le sang coule et je souffre, car la blessure est profonde ! Et pourquoi ?... Est-ce pour me punir de n'avoir voulu faire que du bien à vous-même et à celle qui vous a recueilli ?

Georget montra Catherine étendue :

—Vous l'avez fait mourir....

Gaston se pencha sur la veuve dont les yeux ardents, illuminés

de toute la vie qui avait fui son corps, ne le quittaient pas, pleins d'horreur, d'épouvante, d'impuissante rage.

— Cette pauvre femme n'est pas morte... pourquoi m'accusez-vous de l'avoir tuée?...

Il s'adresse, cynique, à Catherine elle-même :

— Répondez, Catherine !... Que vous ai-je dit ? que vous ai-je fait ? Je vous ai dit combien j'adorais votre tendresse et votre dévouement, et j'ai mis à votre disposition ma fortune pour vous aider à élever et à faire instruire vos deux enfants... Est-ce la conduite d'un homme qui mérite qu'on l'outrage et qu'on le tue ?

Les yeux seuls de Catherine répondaient.

Mais ces yeux, Georget et Fanchon ne pouvaient les comprendre.

Gaston, lui, avait deviné qu'il n'avait plus rien à craindre.

La prédiction du médecin d'Orsières s'était accomplie : la paralysie ou la mort.

C'était la paralysie qui était venue.

Gaston eût préféré la mort.

Il prit Catherine dans ses bras et la mit sur le lit avec toutes sortes de précautions. Les deux enfants, en haut de l'escalier, regardaient faire ; ils n'étaient pas rassurés ; au fond du cœur, l'épouvante persistait...

Gaston disait :

— Ma pauvre femme, vous me voyez... je le devine à vos yeux... pourquoi vous taisez-vous ?... Dites à ces enfants qu'ils n'ont rien à craindre de moi... au contraire... ; dites qu'au besoin je leur servirai de père... qu'il ne manqueront de rien... dites-leur tout cela...

Le regard de Catherine devint terrible.

Et Gaston répétait, avec une insistance affectueuse :

— Voyons, parlez, Catherine, parlez !!!

Mais la paralytique, après un effort surhumain, ne bougea plus. L'homme se tourna vers les enfants :

— Votre mère est plus souffrante que je ne le croyais, mes pauvres petits... je vais vous prouver toute ma sollicitude pour elle et pour vous, en allant chercher moi-même le médecin d'Orsières... Mais, en attendant, comme vous ne pourriez la soigner si elle avait besoin de quelque chose, et qu'il serait imprudent de vous laisser seuls avec elle, je vais vous envoyer une personne qui veillera sur elle...

Il se rapprocha d'eux :

— Avez-vous toujours peur de moi ?

Ils se turent, les yeux baissés, farouches.

Il sut donner à sa voix une émotion qui la fit tremblante :

— Mes enfants, comme vous êtes injustes...

Il porta son mouchoir à ses yeux, pour essuyer des larmes.

— Je voudrais vous adresser une prière... je voudrais ne point partir d'ici sans vous embrasser... sous le regard de votre mère...

En haut de l'escalier, ils ne détournèrent pas la tête.

Alors, devant cette inflexible volonté, il n'insista plus.

Il se retira.

— A tout à l'heure, mes enfants, je reviendrai avec le médecin...

A tout à l'heure, mauvaise tête, dit-il à Georget.

A peine était-il sorti, que Fanchon et Georget dégringolaient l'escalier et se précipitaient vers le lit de Catherine.

Ils enveloppaient la paralytique dans leurs petits bras.

Et tous deux, terrifiés, disaient :

— Mère, mère, parle-nous, dis-nous quelque chose !

Le regard qu'elle laissa tomber sur eux était rempli de larmes.

Ah ! comme il était éloquent, ce regard ! que de choses il disait !...

Il disait :

— Oh ! mes pauvres petits, qu'allez-vous devenir ?... Je ne puis plus rien pour vous... je ne pourrai plus vous défendre... Que de dangers vous menacent ! Et des dangers de mort !... Et je ne suis plus auprès de vous qu'un cadavre !... Oh ! mes enfants, mes enfants, je souffre mille tortures... je souffre le martyr... je vois la mort qui plane au-dessus de vous et je ne puis l'empêcher de vous atteindre... On me dirait : Etends seulement le bras, soulève seulement l'une de tes mains pour sauver tes petits, je ne le pourrais !!!...

Rien ne saurait dépeindre ce regard navré, ce regard de désespoir et d'épouvante... Qu'on se figure une ensevelie vivante dans un tombeau et qui, tout à coup, se réveillant de son état léthargique, entend les pelletées de terre que jettent sur elle les fossoyeurs !... Elle voudrait crier, appeler, frapper contre les parois du sépulcre, et rien ne fait !...

— Mère ! mère ! disaient-ils, parle-nous, parle-nous !

Il le fallait pourtant ! Il fallait leur parler, les prévenir, les mettre en garde !... Au prix de la mort même, il le fallait !...

Son regard reflétait cette volonté suprême !!!

Mais où trouverait-elle la force d'accomplir sa volonté ?

— Mère ! mère ! parle-nous !

Pourquoi les regardait-elle ainsi, sans un mot ? Ils ne comprenaient pas, ils ne pouvaient deviner...

Elle essaya d'articuler quelques mots ; ses doigts s'agitèrent sur la couverture du lit...

Ce fut d'abord quelques soupirs rauques, comme un cri étouffé dans la gorge et qui n'avait aucune signification.

Elle le répéta à plusieurs reprises... avec persistance... car elle se rendait compte que prononcé ainsi, le mot qu'elle voulait dire n'avait aucune signification et n'arriverait pas à l'esprit des enfants.

Fanchon se pencha sur la veuve :

— Maman, dis-nous où tu souffres... dis-nous ce qu'il faut faire... nous essayerons de te soulager...

Elle se remit à faire les mêmes tentatives... Parfois, elle s'arrêtait et de grosses larmes coulaient de ses yeux...

Enfin, un mot, un seul, sortit de ses lèvres, le dernier qu'elle devait prononcer, celui qui résumait toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses terreurs ; un mot qui prouvait que, dans l'agonie de son corps et de son âme, ce n'était pas à elle-même qu'elle songeait, mais aux petits.

Et ce mot :

— F... f... fuir !!

Elle l'avait prononcé, enfin ! Et sur son pauvre visage de demi-morte apparut une joie divine...

Ils avaient bien entendu ! Ils avaient bien compris...

Georget murmura :

— Elle nous dit de fuir... Fanchon... c'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mais ce n'est pas pour toi qu'elle parle, bien sûr, c'est pour moi seulement, parce qu'elle sait que Thomas Anspach a retrouvé mes traces et qu'il me cherche dans le village... mais toi, Fanchon, Anspach ne te connaît pas... L'homme qui était chez nous tout à l'heure et qui voulait du mal à notre bonne mère, cet homme-là ne te connaît pas non plus... Il ne s'agit donc pas de toi, mais de moi seulement... N'est-ce pas, mère, que Fanchon n'a rien à craindre ? Mais la veuve avait parlé pour la dernière fois.

Son regard, seul, maintenant, disait la vie...

Ce regard gardait toute son intelligence et, en ce moment, il exprimait un effroi si grand que les enfants se turent.

Ils réfléchissaient.

Fanchon murmura, avec tristesse :

— Nous n'avons pas compris toute la pensée de maman.

— Non... car si nous l'avions comprise, elle nous regarderait avec plus de joie...

— Attends, dit Fanchon, je crois que j'ai deviné...

Et à Catherine, dont les yeux étaient pleins d'angoisses :

— Maman, tu nous a conseillé de fuir...

Le regard de la veuve dit *oui*, avec les paupières baissées à plusieurs reprises.

— Mais je n'ai rien à craindre, moi, puisque je suis ta fille... C'est Petit-Bernard que l'on recherche ?

Le regard de Catherine resta fixe et plein de détresse.

Fanchon se rendait compte, avec sa vive intelligence.

— Est-ce qu'à moi aussi on me veut du mal ?

Le regard de la paralytique dit *oui* à plusieurs reprises.

— Alors, il faut que je fuie avec Petit-Bernard ?

Même supplications dans le regard de la veuve.

— Tu as compris, dit-elle à Georget... maman veut que nous nous en allions ensemble... très loin de cet homme... n'est-ce pas, mère ?

— Oui ! faisait le regard de la veuve.

— Mais où aller ? Où nous réfugier ? Qui prendra notre défense ? Par cet hiver, il est impossible de sortir de nos montagnes... Et on nous aura vite retrouvés... Ah ! si maman pouvait parler, nous conseiller... maman, tu ne peux donc rien, dis...

Des lèvres de Catherine sortit un sanglot, pareil à un râle.

Non, elle ne pouvait rien. Elle eût assisté au supplice des deux enfants qu'elle ne se serait pas senti la force d'intervenir, chose inerte désormais.

Fanchon pleurait. Petit-Bernard avait les yeux rouges.

— Maman nous dit de partir... Est-ce que tu en aurais le courage, toi ?... Est-ce que maman n'a pas besoin de nous, maintenant, surtout qu'elle est malade ?... Est-ce que ce ne serait pas une mauvaise action que de l'abandonner ?

— Non, non dit Georget, nous ne l'abandonnerons pas ? Et si on nous menace, si on nous veut du mal, nous saurons bien nous défendre... Je te défendrai, Fanchon... regarde...

Il reprit le couteau qui tout à l'heure lui avait servi contre Gaston de Pervençère.

Il le cacha dans sa poche, résolument.

— A l'occasion, je saurais bien l'utiliser !...

La malade les écoutait et les comprenait. Et elle était reprise d'angoisse. Les enfants refusaient de la quitter. Alors, ils étaient perdus. Son regard se leva, invoquant une puissance divine qui les protégerait puisqu'elle-même était impuissante, et sa prière muette ne la tranquillisa point et ne diminua pas sa détresse.

Dans la même journée, arriva le médecin d'Orsières. Il était venu à Bovernier sans que M. de Pervençère le lui demandât, ayant d'autres malades à visiter dans le village.

Il avait été rencontré par Gaston et prévenu de l'attaque de paralysie qui clouait Catherine dans son lit.

—Que s'est-il donc passé ? fit le docteur... Il faut que cette pauvre femme ait reçu une commotion morale très violente... Elle le savait... Depuis longtemps je l'avais mise en garde.

—J'ignore ce qui s'est passé, dit Gaston. En entrant chez elle ce matin, je l'ai trouvée râlant, étendue sur le sol de son chalet, dans l'impossibilité absolue de se mouvoir...

—Quelle misère ! murmura le médecin, apitoyé.

Et il se dirigea vers la demeure de Catherine. Par les soins de Gaston, des femmes de Bovernier étaient là qui s'occupaient de la veuve, sans trop savoir, du reste, ce qu'elles avaient à faire. Le docteur examina Catherine. Il ne put que constater la paralysie sans remède, la paralysie absolue.

—Que va devenir cette pauvre femme ? Que vont devenir les enfants ?

M. de Pervençère l'écoutait. Et son visage exprimait la plus profonde pitié. Et il dit, comme le docteur :

—Pauvre femme ! Pauvre enfants ! !

Il sembla réfléchir et demanda :

—Docteur, quel est votre avis ?

—Il n'y a pas deux moyens de procéder... Si personne ne veut se charger de cette malade, il faut l'envoyer dans un hospice... On ne peut la laisser mourir ainsi. Mais l'envoyer dans un hospice, ce n'est pas aussi facile que cela en a l'air. La place manque souvent... Nous avons beaucoup de malades dans nos contrées... Et je ne sais pas si nous serons bien accueillis au chef-lieu...

—Je m'en charge, docteur... et si nous éprouvons quelque difficulté, dussé-je faire une dotation à l'hospice, pour l'entretien de cette malheureuse, je n'hésiterai pas...

—Vous avez le cœur noble et grand, monsieur...

Fanchon et Georget, accroupis l'un contre l'autre dans un coin du chalet, écoutaient sans perdre une parole.

L'hospice ? Il ne savaient pas trop ce que c'était. Mais ce qu'ils comprenaient bien, par exemple, c'est qu'on voulait les séparer de leur mère !

Et, instinctivement, ils se serraient les mains comme s'ils avaient voulu réunir tout ce qu'ils avaient de forces pour briser le réseau d'intrigues dont ils sentaient instinctivement les mailles se joindre autour d'eux... Mais ce qui les étonnait, c'était d'entendre le médecin féliciter cet homme dont ils avaient si grand peur !

—Oui, dit le médecin en hochant la tête... cela s'arrangerait peut-être ainsi pour Catherine... Mais reste les enfants...

—Quel va être leur sort ?

Le médecin haussa brusquement les épaules et détourna la tête, pour dissimuler son émotion... Et son regard tomba sur Catherine dont les grands yeux troublés le suppliaient...

Gaston s'approcha du lit et, avec douceur :

—Vous voudriez dire quelque chose au docteur ? demanda-t-il. Et c'est des enfants qu'il s'agit n'est-ce pas ?... Pauvre femme, ne craignez rien pour eux... je ne les abandonnerai pas...

—Leur sort, disait le médecin, c'est bien simple... Les gens de nos pays sont trop pauvres pour se charger d'eux... Il fallait le cœur de Catherine pour adopter aussi gaiement un abandonné comme ce petit garçon... Je ne connais de parents ni à Catherine ni à son mari... c'est donc l'isolement absolu, non seulement pour ce petit vagabond, mais pour Fanchon elle-même... Je doute fort qu'un ménage quelconque de Bovernier, ou d'autre part consente à se charger d'elle !... Je ne vois donc pas d'autre alternative que celle des enfants-assistés ; nous les remettrons entre les mains de l'Administration, qui fera d'eux ce qu'elle jugera bon. En dehors de l'Administration, il y a les sociétés privées, reconnues d'utilité publique, de protection des petits abandonnés. Elles sont peu nombreuses, elles disposent de peu de ressources. Il est donc préférable de s'adresser ailleurs...

—Et qu'advient-il ?

—Ils seront mis en apprentissage... on leur fera donner un état... Oh ! ils ne seront pas malheureux...

—Pauvres enfants ! pauvres enfants ! redisait Gaston.

Il parut tout à coup prendre un grand parti.

—Je ne veux pas que ma charité reste incomplète, dit-il enfin... Si, au village, personne n'a pitié d'eux... eh bien, moi, je les emmènerai... je les ferai instruire... je veillerai sur leur vie... j'achèverai la tâche que cette bonne Catherine s'était imposée...

—Ah ! monsieur ! monsieur ! disait le médecin avec émotion.

Et Gaston, penché sur le cadavre vivant de Catherine :

—Vous avez entendu, pauvre femme... n'avez aucune inquiétude. Tâchez de vous guérir... On prendra soin de vous... et votre fille, ainsi que votre adopté seront à l'abri du besoin... vous recevrez d'eux régulièrement des nouvelles, par mon intermédiaire...

Catherine le poursuivait d'un regard farouche...

Dans la journée, le docteur rédigea un rapport sur l'état de santé de Catherine. Il remit ce rapport à Gaston, qui devait s'en servir auprès de l'Administration suisse.

—Je suis Français, dit Gaston. Il est préférable que ce soit vous, docteur, qui vous chargiez des démarches à faire. Ne négligez rien, et n'oubliez pas que je suis très riche... J'attendrai à Bovernier le résultat de votre intervention... Et en attendant, comme je crois qu'il est utile d'enlever ces enfants au spectacle de cette pauvre mère sans mouvement et sans paroles... je les prendrai auprès de moi à l'auberge, et, lorsque la mère sera partie, je les emmènerai...

Fanchon et Georget tressaillèrent.

Le mot, l'unique mot prononcé par la mère leur revint à l'esprit en même temps que renaissaient toutes leurs épouvantes.

—Fuyez !! avait dit la paralytique.

Gaston s'adressa aux enfants :

—Vous ne suivrez, mes petits ! vous n'aurez pas peur de moi ? Le bon docteur, que vous connaissez, vous dira que je ne vous veux que du bien...

Ils tremblaient bien fort.

Georget peut-être allait répondre, en le bravant, mais il sentit que Fanchon lui serrait la main vivement.

Alors, surpris, il garda le silence, pendant que Fanchon disait :

—Nous vous suivrons, monsieur, partout où vous voudrez... mais nous resterons auprès de maman tant qu'elle ne sera pas partie... Maman serait trop triste de ne pas nous voir...

Gaston et le docteur se consultèrent à voix basse.

—C'est l'affaire de deux ou trois jours, pas plus, je le crois, disait le médecin, pour l'admission à l'hôpital...

Alors, Pervençère, alla embrasser les petits :

—Restez, mes enfants, je ne veux vous attrister en rien...

Et, tout bas, Fanchon murmurait à l'oreille de Georget :

—Si nous voulons fuir... il faut ne faire semblant de rien... pour qu'il ne nous soupçonne pas...

Lorsqu'ils furent seuls, ils s'entretenaient longuement de leur projet.

Abandonner Catherine, ils ne le voulaient pas. Ils ne prendraient la fuite que lorsque la malade serait partie. Voilà ce qu'ils résolurent.

Et cependant, le regard de la veuve les suppliait :

—Fuyez ! disait ce regard, fuyez bien vite... moi, je suis morte, ne vous occupez plus de moi et sauvez-vous !

Trois jours se passèrent ainsi.

Puis, malgré les difficultés du chemin, une voiture vint prendre la malade pour la conduire à Martigny où elle devait rester provisoirement en traitement jusqu'à son admission dans un hôpital d'incurables.

La séparation fut déchirante.

Fanchon s'était jetée sur Catherine, l'avait enveloppée dans ses petits bras et ne voulait pas qu'on la séparât de sa mère.

—Maman, je ne veux pas qu'on t'emmène... je veux aller avec toi !...

Elle eut une attaque de nerfs. On en profita pour l'arracher à ce spectacle et Gaston la fit porter à l'auberge.

Quand à Georget, il ne pleurait pas, mais sa douleur n'en était que plus navrante. Cet enfant avait tant souffert, nous l'avons dit, qu'il était bien au-dessus de son âge. Son silence, sa pâleur, l'angoisse secrète que l'on devinait dans cette âme qui ne se livrait pas, tout cela était profondément douloureux.

Lui, resta jusqu'au départ.

Ce fut lui que, jusqu'à la fin, Catherine regarda.

Et jusqu'à la fin, le regard exprimait :

—Fuyez ! fuyez bien vite... Vous êtes perdus !...

Lorsqu'on fut sur le point de partir, lorsque Gaston fit comprendre à Georget que lui aussi, comme Fanchon, devait se retirer, le petit vagabond se pencha sur le visage de celle qui avait voulu lui servir de mère.

Et il put lui dire, sans que personne entendit :

—N'aie pas peur, mère, je veillerai sur Fanchon.

La voiture partit. Il resta debout au milieu de la rue, dans la neige, la regardant aussi longtemps qu'il put la voir ; et quand elle fut invisible, disparue, comme évanouie dans la montagne, alors seulement son cœur se gonfla, les larmes lui vinrent aux yeux et il se mit à pleurer abondamment, en un ruisseau intarissable de larmes silencieuses.

Puis, sans dire un mot, il suivit Gaston de Pervençère et rejoignit Fanchon à l'auberge.

Gaston, maintenant, était maître de sa proie !

Lorsque Georget mit les pieds dans l'auberge, il ne put retenir un mouvement d'effroi. C'était là, derrière cette fenêtre aux rideaux soulevés, qu'il avait aperçu Thomas Anspach ! Oh ! il ne s'était pas trompé, cette vision était bien réelle...

Et cependant, durant cette journée, il eut beau surveiller, être sur ses gardes, il ne vit rien de suspect.

Comme il disait ses craintes à Fanchon :

— Il faut n'avoir l'air de rien, je te le répète... Moi, je vais faire tout mon possible pour apprendre quelque chose... Toi, tiens-toi tranquille, Georget... On se défie surtout de toi...

Ils touchèrent à peine au repas qu'on leur servit. Leur cœur était trop gros. Ils n'avaient envie que de pleurer.

On les avait conduits tous les deux dans une petite chambre située au premier étage ; à cet étage, deux chambres seulement ; c'était Gaston qui occupait l'autre. De cette façon, il pouvait surveiller les enfants.

Au bout d'une heure qu'ils étaient là, silencieux, se serrant seulement les mains pour se communiquer leurs espérances et leurs terreurs, ils entendirent tout à coup un bruit singulier qui venait d'au-dessus de leur tête.

On aurait dit une sorte grondement de colère d'un chien que l'on excite au combat.

Ils prêtèrent plus attentivement l'oreille, le bruit se précisa.

C'était un homme qui ronflait, au grenier, avec vigueur.

— C'est Thomas Anspach, dit Georget, j'en suis sûr... Et il doit être ivre... Quand il est ivre, il n'y a personne au monde pour ronfler aussi fort que lui...

La journée se passa ainsi.

À plusieurs reprises, Gaston était venu leur demander :

— Vous ne désirez rien ? Vous ne voulez pas descendre dans la salle de l'auberge ?... Il y fait plus chaud qu'ici.

La première fois, ils refusèrent.

La seconde fois, Fanchon dit qu'elle avait froid et qu'elle descendrait bien se réchauffer les pieds.

Et elle suivit Gaston. Georget ne bougea pas.

Lorsque vint l'heure du dîner, Pervençère remonta en disant à la petite fille :

— Petit-Bernard n'a rien rien mangé de la journée... Je vais tâcher de le décider à prendre quelque chose... Il se rendra malade...

Et il monta l'étroit escalier, au milieu de l'obscurité. L'oreille tendue, Fanchon crut distinguer que le bruit de pas dépassait le premier étage. Alors, sans réfléchir, poussé seulement par son instinct, par l'immensité du danger qu'elle pressentait, elle grimpa l'escalier lestement, sans que même le frôlement de sa courte jupe décelât sa curiosité.

En effet, Pervençère était monté au grenier.

Là, on n'entendait plus de ronflement. Anspach était réveillé sans doute. Mais, hébété par l'ivresse, il ne bougeait pas.

Pervençère s'était arrêté sur la dernière marche et ne voyait rien, tant l'obscurité était profonde, il se contentait de dire à voix basse :

— Anspach !... misérable ivrogne... où es-tu ?

Un grognement lui répondit. Gaston reprenait :

— As-tu oublié que c'est pour ce soir ?

— Non, je n'ai rien oublié...

— Auras-tu le courage de ne pas t'enivrer, bête brute ?

— Je tâcherai... Quand je n'ai rien à faire, je bois... ça ne fait de mal à personne... Mais quand on me donne de la besogne, j'aime à ce que ma tête soit solide... D'ici à demain, je ne boirai plus que de l'eau.

— Ne bouge pas de ton trou et attends-moi dans une heure. Nous causerons... Surtout, ne te montre pas... ne donne pas signe de vie... Si le petit te voyait, où s'il soupçonnait seulement ta présence, l'affaire pourrait manquer...

— Je ferai le mort...

Gaston redescendit. Fanchon l'avait prévenu. Il la retrouva assise sur un tabouret, auprès du feu.

— Allez donc décider Petit-Bernard, mon enfant, dit-il avec douceur. Je ne comprends rien à son entêtement...

— Oh ! il ne m'obéira pas plus qu'à vous, dit la petite, mais je sais ce qu'il me reste à faire.

Elle prit une grosse miche de pain et un morceau de fromage. Il y avait là de quoi vivre pendant trois jours.

— Je vais lui tenir compagnie... En me voyant manger avec appétit, il mangera...

Un moment, Pervençère regarda l'enfant ; il lui voyait l'esprit si libre et si vif, qu'un soupçon traversait son esprit.

Mais Fanchon disait ingénument :

— Et puis, je me coucherai, monsieur, car je suis très lasse...

Elle grimpa l'escalier, son pain sous le bras.

Quand elle eut rejoint Georget :

— Ecoute, dit-elle, il faut prendre un parti !... Tu ne t'étais pas trompé, c'est bien Thomas Anspach qui est là-haut... Ils doivent

s'entendre tous les deux ce soir et décider de notre sort... Je m'arrangerai pour savoir ce qu'ils veulent faire de nous... Et cette nuit, nous fuirons... Puisqu'ils se concerteront, ce sera sans doute au grenier, où est Anspach... ou dans la chambre voisine de celle-ci... pendant qu'ils nous croiront endormis... Tu resteras ici et tâcheras d'entendre ; moi, je vais au grenier... Je me cacherai sous de la paille, derrière des bourrées... J'attendrai... Aussitôt qu'ils se sépareront, nous tâcherons de nous rejoindre et puis, mon Petit-Bernard, ce sera à la grâce de Dieu, dis ?...

— Oui, à la grâce de Dieu, ma Fanchon...

Et ces deux enfants, nés du même père, nés de la même mère, ces deux enfants qui étaient frère et sœur et qui l'ignoraient, mais qui éprouvaient l'un pour l'autre une tendresse infinie, se tendirent les bras.

Et sans pleurer, silencieux, ils s'embrassèrent longuement.

— Ce soir, dit-elle, on voudra savoir ce que nous faisons et si nous dormons... Tu répondras... Et si l'on s'étonne que je ne réponde pas... tu diras que je suis tombée de fatigue et que je me suis endormie....



Elle préluda, puis elle joua... (P. 20, col. 2, No 47.)

— Fanchon, je ne veux pas que tu t'en ailles... S'ils te découvrent au grenier, qui sait ce qui arrivera ?...

— C'est au grenier qu'ils auront leur entretien et voilà pourquoi je veux y aller... Cela me regarde... Je comprends le français aussi bien que l'allemand... tandis que toi, élevé au milieu de ces Allemands, tu ne sais que quelques mots de français... Et si leur conversation a lieu en français, quel service nous rendras-tu ?

La fillette était logique. Georget ne répondit point.

Elle partit et, derrière elle, Georget tourna la clef dans la serrure.

Fanchon monta au grenier sans faire de bruit. Elle écouta. Pas même le bruit d'une respiration. Anspach devait avoir rejoint son complice dans la salle commune de l'auberge.

Elle se glissa sous un tas de paille et, là, attendit.

Cela dura longtemps. Elle commençait à craindre de s'être trompée dans ses calculs, lorsqu'elle perçut un bruit de pas dans l'escalier. Les pas étaient ceux de Gaston. Il pénétra dans sa chambre, la traversa, alla cogner avec précaution à la porte de la chambre des enfants.

— Qui est-là ? dit une voix douce... celle de Georget....

— Vous n'avez pas faim ? Vous n'avez pas froid ?

—Nous n'avons besoin de rien....

—Et Fanchon ?

—Fanchon dort depuis longtemps.

Gaston n'insista point. Les pas s'éloignèrent. Mais, au lieu de monter, ils descendirent. Il était évident que la conversation des deux hommes n'aurait pas lieu ni dans la chambre de Pervençère ni dans le grenier d'Anspach. Où donc, alors ?

Fanchon sortit de sa cachette. Elle descendit l'escalier. Tout le monde était couché dans l'auberge. Les deux complices, seuls, restaient éveillés. Mais ils ne se sentaient pas en sûreté dans l'auberge, à cause du voisinage de tant d'oreilles indiscretes. Ils sortirent, refermant la porte du chalet derrière eux.

Alors le dernier mot de la veuve revint à l'esprit de la fillette :

—Fuir !!

Elle remonte, s'en va pour ouvrir la porte de la chambre où l'attend Georget. Cette porte, celui-ci l'a fermée en dedans. Mais, en outre, Gaston, en s'éloignant tout à l'heure, a introduit dans la serrure la lame d'un couteau et a brisé cette lame à l'intérieur. A l'intérieur et à l'extérieur, la porte ne peut plus être ouverte que d'un coup d'épaule qui la démantibulerait. Les deux enfants sont trop faibles. Georget est prisonnier.

Elle lui crie :

—Ouvre la lucarne. Je vais tâcher de dégringoler par le toit...

Elle remonte. Le long du grenier, un balcon fait le tour du chalet. Elle s'y aventure. La nuit est profonde, rendue plus impénétrable encore par les flocons de neige qui tombent si drus, si serrés, qu'on dirait un voile sans fin, étendu sur le pays tout entier. Elle ne voit rien, elle n'entend rien. Cette neige semble assourdir tout ce qui se dit, tout ce qui se fait. Elle longe le balcon en s'appuyant à la balustrade. Et soudain, elle s'arrête.

Elle a cru distinguer deux points rouges au-dessous d'elle, deux points rouges mouvants qui se rapprochent et qui disparaissent, à sa gauche, puis qui reparassent bientôt, filant lentement vers la droite, dans un mouvement régulier de promenade sous la neige.

Et deux voix montent jusqu'au balcon, la voix gutturale de Thomas Anspach ; la voix, sèche, cassante de Pervençère.

Un des points rouges mouvants est la pipe d'Anspach ; l'autre est le cigare de Gaston.

Fanchon, craignant d'être aperçue malgré les ténèbres, se couche sur le balcon afin de donner moins de prise au hasard.

Et elle écoute ainsi, insensible au froid intense contre lequel il lui est impossible de réagir, se laissant couvrir peu à peu par les flocons qui s'attachent à ses vêtements, à sa chevelure, formant bientôt sur elle un suaire de glace....

Les deux hommes conversaient en français. Lorsqu'ils s'éloignaient, dans la marche régulière de leur promenade, elle ne comprenait plus, mais comme ils n'allaient pas loin, revenant presque aussitôt, elle ressaisissait vite la liaison des idées.

Et c'était leur mort que l'on débattait ainsi et les deux misérables discutaient quelle devait être la meilleure façon de se débarrasser des enfants, pour ne point éveiller l'attention de la justice et les soupçons des gens de Bovernier.

La voix de Gaston disait :

—Je veux que demain, au plus tard, il ne soit plus question d'eux... Depuis trois jours que nous sommes au village, au lieu de t'enivrer du matin au soir, tu aurais pu préparer un plan et en assurer l'exécution.

La voix bourrue d'Anspach répliquait :

—Il ne m'a pas fallu trois jours pour ce plan, et quant à l'exécution, elle ne me prendra pas une demi-heure....

—Quel est ton projet ?

—Peu vous importe !....

—Il m'importe beaucoup. Tu m'as trompé la première fois....

—Je vous ai dit que je ne vous tromperais pas une seconde....

Seulement, maître, ces choses-là se payent d'avance....

—N'as-tu donc pas confiance en moi ?

—D'avance, maître... et le double... ou il n'y a rien de promis....

—Soit... Je ne marchanderai pas avec toi, grodin....

—Vous auriez tort, car c'est un prix fait... Donnez !

Gaston lui tendit un portefeuille. Fanchon ne put le voir, mais elle entendit, juste au-dessous d'elle, le bruissement des papiers que Thomas Anspach comptait, en secouant les flocons de neige.

—Le compte y est, dit-il au bout d'un instant. Les bons comptes font les bons amis, comme vous dites, vous autres, de France....

—Et maintenant, ton projet ?

—Il est simple... Je m'empare des deux enfants pendant leur sommeil... Je leur colle un bâillon pour les empêcher de crier... je les ficelle pour les empêcher de gigoter... je les charge sur mes épaules... Et je m'en vais....

—Où vas-tu ?

Fanchon, au milieu de son épouvante, entendit le rire sinistre du colosse roux qui, en même temps, répondait :

—Tenez, maître... regardez là-haut... de l'autre côté du village, à mi-chemin de la montagne....

—Je regarde....

—Et vous ne distinguez rien ?

—Je distingue une lueur rougeâtre dans les flocons de neige, mais je ne puis deviner ce qui la produit et de quelle nature elle est... Quand le vent disperse les flocons, la lueur devient plus vive, plus ardente... On dirait un feu allumé....

—C'est un four à chaux en activité... et les chauffourniers n'y restent pas la nuit... Comprenez-vous ?

Fanchon n'entendit point la réponse de Gaston. Peut-être n'eût-il pas la force de parler, dans l'horreur qu'il avait du crime abominable que l'autre préparait ainsi.

Mais le colosse tenait sans doute à préciser :

—Je les mène jusque-là... j'ouvre le fourneau... à l'intérieur c'est un foyer d'enfer dans lequel tout va se dissoudre en quelques secondes....

—Tais-toi, tais-toi !! dit Gaston, terrifié....

L'homme roux ricana :

—Des remords ? Il n'est pas trop tard... Ce sera comme vous voudrez...

Un long silence, un reste de pitié combattait dans le cœur de Gaston en faveur des petits, inoffensifs et doux.

Et le colosse reprenait :

—C'est votre affaire, après tout. Vous ordonnez, vous payez, je tue !

Pervençère murmurait :

—Horrible ! Horrible !!

—Oui, si vous voulez... Mais après cela, toutes les morts se ressemblent, et je vous en réponds... de celle-là vous n'en entendrez plus parler....

Fanchon n'entendit plus rien... Les deux hommes s'étaient éloignés... sans y prendre garde... Alors, à demi évanouie, presque morte de froid, elle essaye de se relever... ses membres étaient glacés, autant par l'horreur de ce qu'elle venait de surprendre que par cette neige incessante qui l'avait peu à peu recouverte, ses dents claquaient. Deux fois elle se mit debout et deux fois elle retomba. Une pensée, seule, l'empêchait de se laisser aller au danger mortel de cette neige, la retenait à la vie : la pensée de Georget qu'elle voulait sauver... de Georget qu'il fallait avertir... de Georget avec lequel tout de suite, sans une minute de retard, il fallait prendre la fuite....

Enfin, elle est debout et, et, s'appuyant des deux mains contre la balustrade, elle fait quelques pas....

Elle réussit à rentrer dans le grenier... le sang redevient un peu plus actif dans ses veines... à tâtons elle gagne la chambre de Georget....

—Petit Bernard... Petit Bernard !!....

Elle l'entend qui, de l'intérieur, accourt auprès de la porte.

—Fanchon ! qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ?

—Il faut que nous partions, tout de suite, ou c'est la mort... Sais-tu, Bernard, sais-tu ce qu'ils veulent faire de nous ?....

—Non, je n'ai rien entendu... Ils ne dépassaient pas le coin du chalet, de mon côté.

—Ils veulent nous conduire au four à chaux et nous y brûler...

Elle perçut au travers de la porte un cri d'horreur.

—Ne crains rien, Bernard, nous allons fuir...

—Mais la porte est fermée de l'extérieur...

—Jette-toi par la fenêtre... La neige est profonde... Tu ne te feras pas de mal... Je vais t'attendre en bas.

Quelques secondes encore se passent. Fanchon sort furtivement de l'auberge. Et lorsqu'elle lève les yeux, elle aperçoit une ombre qui s'éroule dans la neige, se relève et vient à elle.

C'est Georget. Il ne s'est fait aucun mal.

Ils se prennent par la main et d'abord lentement, dans la crainte d'être surpris, ils marchent le dos baissé, l'œil au guet, l'oreille aux écoutes.

Puis, au bout du village, de l'autre côté des dernières maisons, ils essayent de courir, les jambes à demi enfoncées dans la neige, leur vigueur centuplée par l'épouvante du supplice atroce qui les attendait....

La neige ne tombe plus, heureusement, et Fanchon, familière avec les environs immédiats du village dirige leur fuite.

Et soudain, devant eux, comme si vraiment il venait de surgir hors de la couche de neige, se dresse un homme....

Il se baisse jusqu'à leur visage, les reconnaît.

—Tiens ! tiens ! les petits qui veulent se donner de l'air....

—C'est Thomas Anspach !....

Et éperdus, demi-morts d'effroi, les petits se laissent prendre sans même pousser un cri....

Il les a pris chacun par un bras, et ses mains sont deux étaux qui se sont refermés, et qui ne les lâcheront plus.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

SEPTIÈME PARTIE

(Suite)

XXIII

Le lendemain matin, les membres de la famille de Coulange et Gabrielle étaient réunis dans le boudoir de la marquise. Maximilienne était assise sur un canapé, entre son père et sa mère. La marquise était encore faible et pâle, mais elle avait le front irradié. A chaque instant elle embrassait sa fille bien-aimée ou la serrait contre son cœur avec une tendresse indicible. Le marquis tenait une des mains de Maximilienne dans les siennes.

Eugène venait de leur apprendre ce qui s'était passé dans le clos de la Belle-Bonnette ; la lutte qui avait eu lieu dans l'escalier de la cave entre Morlot et Des Grolles ; comment, après avoir poignardé Elisabeth, Sosthène de Perny était tombé foudroyé, frappé d'un coup de sang.

Il avait fait avec enthousiasme l'éloge de Lucien de Reille, à qui Maximilienne devait de n'avoir pas été frappée par l'assassin.

Emue et rougissante, Maximilienne confirma les paroles de son frère.

—Oui, dit-elle, je dois la vie à M. de Reille ; son apparition soudaine a paralysé la main qui tenait le poignard prêt à s'enfoncer dans ma poitrine.

Neuf heures sonnèrent. Un domestique annonça Morlot.

—Qu'il vienne vite ! dit le marquis.

Morlot parut. Aussitôt toutes les mains se tendirent vers lui.

—Madame la marquise, dit-il en lui remettant le coffret de cuivre, ceci vous appartient.

—Merci, mon ami, dit la marquise. Maintenant, nul autre que vous tous ne saura ce que le secret enfermé là m'a coûté de larmes.

—Ma chère Gabrielle, reprit la marquise en se levant pour mettre le coffret sur les genoux de la mère d'Eugène, après en avoir ôté le manuscrit qu'elle tendit au marquis, reconnaissez-vous les objets marqués G. L. ?

Gabrielle regarda son fils, les yeux voilés de larmes.

—Chère mère, dit Eugène avec une vive émotion, ces langes préparés avant ma naissance, sont le témoignage de ton amour maternel ; nous les conserverons toujours.

—Oui, répondit-elle, souriant à travers ses larmes, c'est un souvenir.

—Et le faux comte de Rogas ? demanda le marquis, s'adressant à Morlot.

—Le faux comte de Rogas est mort.

—Mort ! répétèrent toutes les voix.

—Est-ce qu'il y a eu chez la baronne de Waldreck une lutte contre les agents ? demanda le comte de Coulange. Est-ce que le Portugais s'est fait tuer en se défendant.

—Le faux comte de Rogas n'était pas chez sa complice. Celle-ci, une jeune fille appelée Charlotte et cinq autres jeunes femmes ont été arrêtés et conduits au dépôt de la préfecture de police.

—C'était prévu ; maintenant, mon cher Morlot, apprenez-nous comment est mort le complice de Sosthène de Perny.

L'intendant éprouvait un malaise visible.

—C'est que... balbutia-t-il.

—Ce que vous avez à nous dire est donc bien effrayant ?

—Après l'horrible récit que vient de nous faire Eugène, dit la marquise, nous pouvons vous entendre sans être effrayés ; parlez, mon ami.

—Pardon, madame la marquise, mais il s'agit aussi de M. de Montgarin, et devant Mlle de Coulange, je n'ose...

—M. Morlot, dit celle-ci d'une voix ferme, vous pouvez parler sans crainte devant moi ; je n'aime plus le comte de Montgarin !

—Eh bien, reprit Morlot, voici ce que j'ai appris par Mouillon un instant avant de venir.

Hier soir, François, le valet de chambre du comte de Montgarin, sa femme et les deux autres domestiques sont allés à l'Opéra dans la loge de leur maître. Ils avaient laissé M. de Montgarin et le comte de Rogas causant dans la salle à manger. Ils rentrèrent à minuit et se couchèrent immédiatement. Ce matin ils se levèrent à l'heure habituelle. Un instant après, en passant dans la pièce qui précède la chambre de son maître, François glissa sur le parquet humide. Il se baissa et regarda. C'était du sang. En même temps

il remarqua que cette flaque de sang coagulé avait coulé de la chambre de M. de Montgarin en passant sous la porte. Saisi d'épouvante, il ouvrit la porte. Aussitôt il poussa un grand cri. Le comte de Montgarin et le comte de Rogas étaient étendus au milieu de la chambre dans une mare de sang.

Le valet de chambre se précipita sur son maître et le prit dans ses bras. Le comte de Montgarin était raide, glacé.

Maximilienne avait voilé son visage de ses mains.

—C'est affreux, dit le marquis.

—François se mit à jeter des cris de douleur et de désespoir, continua Morlot, les autres domestiques accoururent et leurs cris se mêlèrent à ceux du valet de chambre. On alla prévenir le commissaire de police qui se rendit immédiatement à l'hôtel de Montgarin.

Le faux comte de Rogas tenait une épée sur laquelle ses doigts s'étaient roidis. Dans la chambre on ramassa son chapeau, son pardessus, des gants déchirés, une seconde épée ; près du cadavre du comte de Montgarin, un pistolet qui avait été chargé de deux balles. Voici ce qui s'est passé hier soir, poursuivit Morlot :

Après s'être habillé pour se rendre, sans doute, chez la baronne de Waldreck, le faux comte de Rogas est entré dans la chambre de M. de Montgarin. Celui-ci l'a évidemment provoqué et forcé à se battre. Le pardessus et le chapeau jetés dans un coin, et les gants déchirés indiquent que le Portugais ne se doutait nullement des intentions de M. de Montgarin avant d'entrer dans la chambre.

La lutte dut être terrible. Enfin, le Portugais tomba frappé au cœur. La mort a été instantanée, car on a remarqué qu'il n'avait pas fait un mouvement.

Après avoir tué son adversaire, le comte de Montgarin jeta son épée, prit le pistolet qu'il avait probablement chargé d'avance, mit le canon dans sa bouche et se fit sauter la cervelle.

Morlot se tut. Ses auditeurs étaient sous le coup d'une émotion poignante.

—Quelle triste fin ! dit le marquis. Le comte de Montgarin avait un grand cœur : sa mort fait oublier ses fautes.

Dans l'après-midi, Lucien de Reille vint faire une visite à l'hôtel de Coulange.

—Mon cher Lucien, lui dit le comte de Coulange, tu dois savoir la mort de M. de Montgarin ?

—Oui, je sais qu'il s'est suicidé après avoir tué le comte de Rogas. Ce drame épouvantable est le pendant de celui qui s'est passé sous nos yeux à peu près à la même heure dans la maison de la Belle-Bonnette.

—Mon cher Lucien, dit la marquise, nous savons, M. de Coulange et moi, que Maximilienne vous doit la vie ; vous pouvez compter sur la reconnaissance de la famille de Coulange.

—Avant de se donner la mort, reprit Lucien, M. de Montgarin m'a écrit une lettre, que j'ai reçue ce matin à onze heures. Dans l'enveloppe de cette lettre j'ai trouvé une photographie, celle de Mlle de Coulange.

Il tira la photographie de sa poche, et la présentant à la jeune fille :

—Mademoiselle, dit-il d'une voix tremblante, je n'ai pas le droit de garder votre portrait, je vous le rends.

—Monsieur de Reille, je crois deviner votre pensée et j'apprécie la délicatesse du sentiment auquel vous obéissez en ce moment. Un jour, sur sa demande, j'ai fait don de cette photographie à M. de Montgarin ; conservez-la, M. de Reille.

—Ah ! merci, mademoiselle, merci ! s'écria le jeune homme avec transport.

Quelques jours plus tard, Mme de Valcourt et sa fille rentrèrent à Paris ; Emmeline était complètement rétablie.

Dès le lendemain, on fixa le jour du mariage... Les bans furent publiés, et six semaines après les drames sanglants du clos de la Belle-Bonnette et de la rue d'Astorg, Emmeline de Valcourt était comtesse de Coulange.

Dans la deuxième quinzaine d'avril, Des Grolles parut devant la cour d'assises de Seine-et-Oise.

L'acte d'accusation était muet sur les faits antérieurs à l'enlèvement de Mlle de Coulange. Il couvrait d'un voile le nom de Sosthène de Perny et ne parlait que de Jacques Bailléul. Le comte de Montgarin et l'aventurier portugais n'étaient même pas nommés. L'accusé et son complice avaient enlevé Mlle de Coulange à sa famille afin d'imposer au marquis de Coulange les conditions d'une forte rançon.

Des Grolles fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Quelques jours auparavant, la directrice du tripot de la rue du Roi de Rome, l'entremetteuse qui se faisait appeler baronne de Waldreck, avait été condamnée, en cour correctionnelle, à trois ans de prison, et Charlotte, à un an de la même peine.

(A suivre.)

Valse des Blondes — (Suite et fin.)

First system of musical notation, measures 1-4. It features a grand staff with treble and bass clefs. The music is in 3/4 time and includes various rhythmic patterns and dynamics.

Second system of musical notation, measures 5-8. The notation continues with similar rhythmic and melodic motifs.

Third system of musical notation, measures 9-12. The music shows a continuation of the Trio's melodic lines.

Fourth system of musical notation, measures 13-16. The notation includes some rests and dynamic markings.

Fifth system of musical notation, measures 17-20. The music is marked with a dynamic of *mf*.

Sixth system of musical notation, measures 21-24. The music concludes the Trio section with a final cadence.

First system of musical notation for the Grandioso section, measures 1-4. It is marked with a dynamic of *mf cantando*.

Second system of musical notation for the Grandioso section, measures 5-8. The music is marked with a dynamic of *crusc.*

Third system of musical notation for the Grandioso section, measures 9-12. The notation includes various rhythmic patterns.

Fourth system of musical notation for the Grandioso section, measures 13-16. The music is marked with a dynamic of *mf*.

Fifth system of musical notation for the Grandioso section, measures 17-20. The music is marked with a dynamic of *crusc.*

Sixth system of musical notation for the Grandioso section, measures 21-24. It includes first and second endings, marked with *1^a* and *2^a*, and a dynamic of *mf*.

TRIO

Grandioso

1^a

2^a

reprenez au
signe X

À Mesdemoiselles Marthe et Suzanne Claude

MARCHE DES PETITS POLICHINELLES

TWO STEP-DANCE

Pour le piano

Par LUCIEN BÉRY

Mouv' de Marche

Allegretto

PIANO

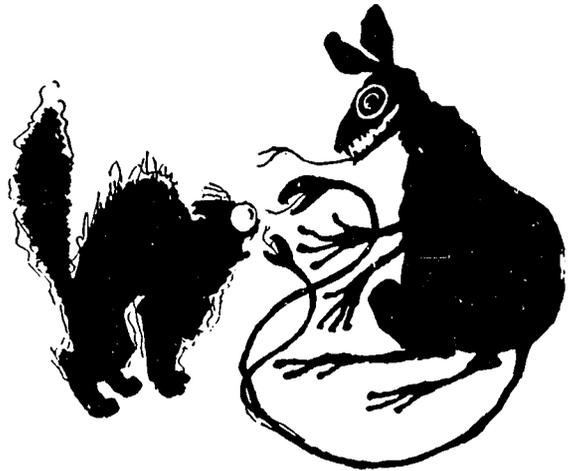
CAUSE ET EFFETS



I
Tommy le chat. — Pas mauvais du tout, ça ; je n'en avais jamais bu, mais ma toi j'y reviendrai.



II
—Hallo !... c'est y... un... tremble...ment de ter...re... ou...



III
—Miaou... Miaououou... P'shutt...

FUGITIVES AMOURS

Dans l'éclat très doux de l'aube automnale
J'ai vu ses yeux noirs et ses cheveux blonds.
Je souffre d'amour, mes jours sont bien longs,
Pour avoir toujours la même finale :

Et les pieds meurtris aux creux des sillons,
Je vais épiant, parmi les vallons,
L'enfant matinale.

Déjà l'on entend chanter la cigale,
Le soleil est haut sur l'horizon clair ;
Courir où l'épi tomba sous le fer
Est une douleur qu'aucune n'égale,

Et pourtant je vais, prompt comme l'éclair,
Revoyant partout, fugace dans l'air,
L'enfant matinale.

Mais bientôt confus, honteux, je dévale.
La belle se moque, un rire ingénu
Longtemps me poursuit, ainsi qu'un bras nu
Que jamais l'éclat du soleil ne hâle.

Quand je reverrai ton profil ténu,
J'espère en l'oubli qui sera venu,
Enfant matinale !

JEAN SCHULLER.

s'étonna pas. Dans la salle d'attente, on lui vola sa valise. Il ne s'étonna pas. Dans le wagon, un Anglais — seul — occupa les quatre coins, un de sa personne, un de son parapluie, un de sa lorgnette, un du Badeker. Ferréol ne s'étonna pas.

Le train dérailla. Enfentillage. Ferréol eut le nez à demi écrasé. Billevesée. Il y eut un retard d'heures multiples. Fadaïse.

Le surlendemain, à l'heure dite — mais à vingt-quatre heures près — Ferréol débarquait à Brest, et, rapide comme un zèbre marseillais, enfilait la rue de Siam.

— Les ateliers du radoub ?

— Sur la Penfeld, troisième bâtiment à gauche.

Ferréol ignorait absolument l'identité géographique de la Penfeld. Mais un homme comme lui ne demandait pas d'explications.

Il alla droit devant lui, comme celui qui sait très bien, tourna vers Saint-Sauveur, se heurta à la porte Gabon, rebondit sur la Madeleine, carambola sur le Château, finalement vit sur un écriteau : Quai de la Penfeld — et intelligent, puisque Marseillais, devina qu'il était en bon chemin.

Il s'engagea sur le quai, faillit se rompre les jambes aux cordes gondronnées, se prendre aux pièges des anneaux, reçut force horions des porteurs de ballot et tomba en arrêt devant un bâtiment sur lequel, en lettres noires sur fond chique de tabac, s'écrasait ce mot unique :

— Radoub.

LE ROMAN DU SCAPHANDRIER

Jeune, brave, intelligent — il était né à Marseille — Ferréol avait pour principe de ne jamais s'étonner. Il laissait aux âmes faibles le vulgaire émoi de la surprise et ne craignait pas, comme les anciens Gaulois, que le ciel lui tombât sur la tête. Cet incident lui eût paru fâcheux, mais n'eût pas ébranlé son sang-froid.

Il ne manquait de rien — étant bien de chez lui — menait joyeusement ses cinq lustres, tout éclairés de bien-être, faisait la nique au passé et riait à l'avenir.

* * *

A Paris, il rencontra Angèle.

Elle était adorablement jolie. Il l'aima. Il le lui dit. Elle écouta. Il la pressa. Elle résista. Il insista. Elle demanda le mariage. Logique avec lui-même, il ne s'étonna pas. Elle était vertueuse. Pourquoi ne pas l'épouser ?

Ferréol lui dit :

— Vous avez une famille ?

— Un père.

— Où est-il ?

— A Brest.

— Que fait-il ?

— Il radoube des vaisseaux.

Avoir un beau-père radoubeur rentre dans les contingences admissibles.

— Je pars, dit Ferréol.

— Pourquoi ?

— Pour demander votre main à monsieur votre père. Voilà comme je suis, moi ! Rien au lendemain. Pesé, vendu. Je vous aime, vous m'aimez... Hein ? vous m'aimez ?

— Oui.

— Donc... le train part à huit heures du soir : à onze heures du matin, je suis à Brest. Je cours au radoub. Je vois votre père. Je lui pose la question. Il répond. Je suis ravi. Je reprends le train à trois heures, et après demain, sept heures du soir, je vous dis : " Tu es à moi ! "

Elle rougit, eut un délicieux sourire et, murmurante, dit :

— Va !

* * *

Ferréol prit une voiture dont le cocher était ivre. Il ne s'étonna pas. A la gare, le préposé aux billets lui glissa deux pièces roumaines. Il ne

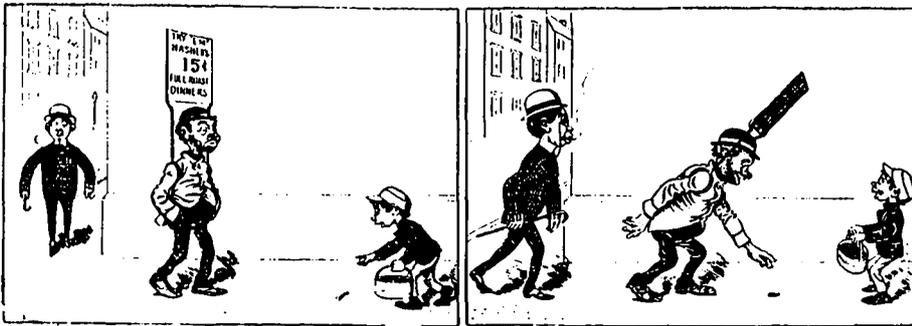
COMMENT CELA EST ARRIVÉ



Mr Dude. — Bonsoir, mademoiselle Lamode. Je me félicite de vous trouver enfin ce soir. Comment cela se fait-il donc ?

Mlle Lamode. — C'est que je ne vous attendais pas du tout, monsieur Dude !

HISTOIRE AUTHENTIQUE



I
Avant hier, me promenant en ville, j'aperçus un homme-afliche qui déambulait. Un peu plus loin venait un dèdè et, immédiatement devant, un petit gamin qui portait un seau de goudron.

II
Il y avait aussi un cigare entre l'homme-afliche et le gamin, ce qui fait que le premier se baissa pour ramasser le négô pendant que le mauvais polisson esquissait un sourire machiavélique.

Cette chance ne l'étonna pas plus que le reste. Il vit une porte, devina qu'elle devait servir à entrer, tourna le bouton, pénétra et aperçut dans une salle noire un lit de camp et, sur ce lit de camp, un matelot qui fumait sa pipe.
Hirsute, embriqué, type du loup de mer.

* * *

—Monsieur Kénézek ? demanda Ferréol ?
C'était le nom de famille de la bien-aimée... Angèle Kénézek.
—Il n'est pas là.
—Où est-il ?
—Au travail, donc...
—Où ça !
—Là... dans le fond.
Et la main du matelot dessina du pouce une vague topographie.
—Eh bien ! j'irai le trouver au travail.
—Toi ? mon petit !
—Pourquoi pas ?
—Ça serait drôle...
—Ah ça ! pas de phrases ! j'ai à parler à M. Kénézek, affaire urgente et qui n'admet pas une minute de retard. Je veux le voir, je le verrai et tout de suite, dussé-je pour cela plonger au fond des enfers.

Le matelot sursauta, passa sa pipe de la canine de droite à la molaire de gauche, puis s'écria :

—Alors tu est de la partie ?
Ferréol ne comprit pas. Mais ses principes lui dictaient sa réponse :
—Parbleu ! fit-il en se cambrant avec désinvolture.
—Alors ça va... je te conduirai. C'est à deux pas. Tu peux t'habiller ici...

* * *

S'habiller ! Tout autre que Ferréol eût esquissé un geste de surprise plus ou moins contenue. Mais lui, jamais ! Après tout, pour se présenter devant un beau-père, peut-être était-il convenable d'endosser l'habit noir.

—Allons ! reprit-il.
Le matelot fit deux pas vers une porte, puis s'arrêtant dit :
—Ah ça ! ne blaguons pas !
Il leva les bras et détacha un tableau graisseux pendu au mur ; et, lisant, il interrogea Ferréol comme suit :
—Tu n'es pas en état d'ivresse ?
—Moi ? Ah mais ! (se contenant) je n'ai pas un verre d'eau dans l'estomac.

—Y a-t-il une heure que tu as mangé ?
—Trois heures.
Ferréol eut une furieuse envie de demander si on se moquait de lui : un autre aurait succombé à la tentation ; lui, non !
—Tu n'es pas en transpiration ?
—Je suis sec comme une ardoise.

—Ardoise... tout à l'heure.
Ce tout à l'heure n'éclairait pas la situation.
—Tu es en bonne santé ?
—Je suis de bronze.
—Tu as l'esprit calme ?
—Un grand moral.
—Bien.

L'homme remit l'écrêteau en place et ouvrit la porte.

* * *



III
Pendant que l'homme-afliche ramassait le cigare, voilà-t-il pas, à la grande joie du dèdè, que le malfaisant gamin s'avise de placer son goudron sur l'affiche du pauvre homme.

IV
...lequel, naturellement, avec ce poids en équilibre, ne pouvait plus se relever. Mais le gamin s'est enfui, le dèdè se tord, quand...

V
...d'un vigoureux effort, la victime de cette mauvaise plaisanterie, se détendant comme un ressort, envoie ce poids malencontreux sur la tête de l'élegant. Tout le monde a ri, y compris votre serviteur.

—Déshabilte-toi !

Jusqu'ici Ferréol n'avait demandé personne en mariage. Mais bien qu'il eût l'esprit vif, il n'avait pas supposé que cet acte — important, il est vrai — dût être accompagné de pareilles formalités. Mais comme il était de ceux que rien n'étonne, il ne broncha pas et obéit.

Il faisait presque nuit dans la pièce et Ferréol en était réduit aux conjectures.

Le matelot ouvrit un coffre et en tira un bonnet, un gilet, un caleçon et des chaussettes.

—Avec ça, fit-il, nique pour la transpiration !

—En effet, dit Ferréol en se couvrant de ces objets qui exhalaient une singulière odeur, extrait de goudron et d'algue marine — panaché.

Puis le matelot exhiba un vêtement verdâtre, pantalon à pied et à gilet, d'une étoffe solide et souple. Il fit asseoir Ferréol, l'aida avec la dextérité d'un valet de chambre émérite, lui passa le pantalon, lui laça de gros souliers, très lourds, introduisit les bras l'un après l'autre dans le gilet et remonta une collerette de cuir qui s'adaptait exactement aux épaules.

Sur le dos, il plaça un coussin, et, pardessus, une pèlerine de métal qui ressemblait à une cuirasse.

Ferréol se prêtait de grâce excellente à ce travestissement.

Une idée lui traversait le cerveau qui n'était pas sans flatter sa vanité.

Il songea aux chevaliers de l'ancienne Bretagne et se dit qu'Angèle, la douce Armoricaïne, lui avait sans doute caché par modestie qu'elle descendait de quelque antique famille, des ducs de la Mer.

Pendant ce temps, l'autre continuait à l'ajuster, murmurant des phrases, récitées par cœur, comme la théorie du caporal :

—Faire pénétrer chaque bouton de la pèlerine de métal dans la boutonnière correspondante de la collerette de cuir. Par-dessus la collerette ajuster les brides ou segments de cuivre, ainsi que les écrous à oreilles. — Visser ces derniers jusqu'à ce que la jonction du vêtement et de la pèlerine... etc.

C'était long. Mais Ferréol était patient. Il dit seulement :

—Vous êtes sûr que je verrai M. Kénézek ?

—Oh ! il ne s'envolera pas ? répliqua le matelot avec un gros rire.

Puis il ajouta :

—Il n'y a plus que le casque. Nous le mettrons là-bas.

Puisqu'il n'y avait plus que le casque, le plus dur était fait. Cela ne serait plus qu'une affaire de patience.

* * *

Le matelot prit sous son bras une sorte de boule enveloppée dans un sac de cuir. Le costume de Ferréol lui rappelant vaguement la camisole de force, il se dit que jamais condamné n'avait vu le bourreau porter déjà sa tête sous son bras, en le menant à l'échafaud.

D'ailleurs il ne s'agissait pas d'échafaud, mais d'amour.

Le matelot fit sortir Ferréol, le conduisit sur le quai, tourna à droite, puis à gauche, et arriva sur une jetée qui s'avancait dans un bassin de quelque dix mètres. A une courte distance, la coque noire d'un bâtiment dont Ferréol, par contenance, demanda le nom :

—C'est le *Duguay-Trouin* ! Un rude trou à aveugler !

En toute autre circonstance, Ferréol eût peut-être prononcé quelques paroles sympathiques à l'adresse du *Duguay-Trouin*, blessé dans ses œuvres vives. Mais il était gêné aux entournures et se tut.

Le matelot appela un de ses camarades qui, sans mot dire, vint se placer derrière Ferréol.

—Ça va bien ?

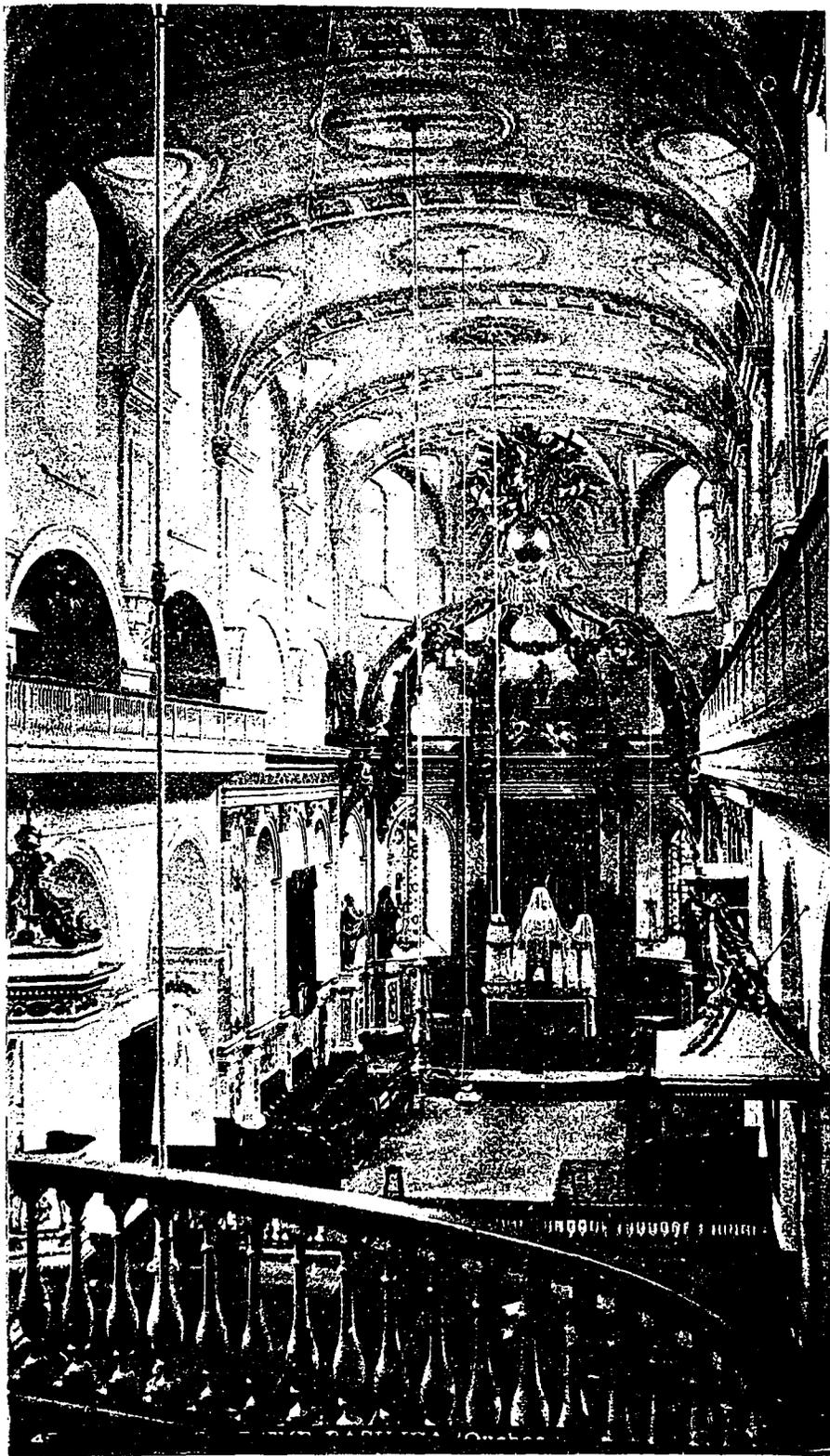
—Parbleu ! fit Ferréol.

—Alors attention ! Tu vois, l'ardoise est accrochée à la ceinture, avec le crayon.

Ce fut son dernier mot. A ce moment, d'un mouvement à la fois rapide et doux, les deux hommes saisirent le casque, dégagé du sac de cuir, le soulevèrent au-dessus de la tête de Ferréol, l'emboîtèrent jusqu'à ses épaules et serrèrent les écrous...

Ferréol, aveuglé, étouffé, eut un éblouissement. Un instant la nature

ÉCHO DES FUNÉRAILLES DE S. E. LE CARDINAL TASCHEREAU



L'INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE QUÉBEC.

Phot. Livernois, Québec.

faillit l'emporter sur la vigueur de son principe. Mais toute protestation lui parut inopportune.

* * *

Il se sentit enlevé de terre, puis suspendu dans le vide : puis une étrange sensation de froid lui monta des pieds à la ceinture, il y eut un remous au-dessus de sa tête. Il ouvrit les yeux tout grands, et à travers les hublots de son casque, il vit un poisson qui passait.

Certes, ces péripéties n'étaient pas banales. Mais pour avoir quelque mérite, c'est de l'étonnant seul qu'il convient de ne pas s'étonner.

Ferréol descendait avec une rapidité relative. Enfin il vit le fond de l'eau et, à quelques pas, un monstre à tête énorme et à yeux gigantesques, qui fit rapidement quelques pas vers lui, prit à sa ceinture une ardoise semblable à celle que portait Ferréol et, écrivant quelques mots, la lui montra.

Ferréol, qui avait des bourdonnements dans la tête, lut :

— Je suis Kénézek. Qu'est-ce que tu veux ?

L'instant était solennel. Ferréol eut une longue aspiration à laquelle se prêta complaisamment la pompe foulante, puis, le poumon satisfait et l'âme forte, il réfléchit.

De ce scaphandrier à grosse tête dépendait le bonheur de sa vie entière. Entre casques, on devait s'entendre. Comme beau-père, un plongeur était convenable. Ce n'était pas une situation commune.

Ferréol prit à son tour l'ardoise et, quoique considérablement gêné, écrivit :

— Je m'appelle Ferréol, j'habite Paris. J'ai dix mille livres de rente. J'aime votre fille Angèle et j'ai l'honneur de vous demander sa main.

Il y eut un grondement sous le casque de l'aïeul. Il passa une algue sur son ardoise, puis écrivit de nouveau :

— Épouse-la si tu veux, je m'en...

— Vous consentez ? ardoisa vivement Ferréol ravi et inquiet à la fois.

— Bon débarras ! crayonna Kénézek, je consens ! mais fiche-moi le camp, j'ai à faire.

Enthousiasmé, Ferréol voulut s'agenouiller devant le scaphandre paternel. Mais son vêtement gonflé tirait par en haut. Cet acte d'hommage respectueux lui fut interdit.

Cependant le père d'Angèle répétait sur l'ardoise sa parole suprême : " Fiche-moi le camp ! " Et comme Ferréol, ne sachant comment s'y prendre pour remonter, ne se hâtait pas assez à son gré, il frappa cinq fois — selon l'ordonnance — la corde d'appel, Ferréol se sentit enlevé et, se frayant passage à travers une compagnie de dorades, reparut à la lumière des cieux...

* * *

— Ça ne fait rien ! lui dit le matelot en humant le verre de rhum que Ferréol lui offrit bénévolement, à ta place, j'aurais attendu dix minutes. Kénézek va remonter à cinq heures.

Il était cinq heures moins dix. Ferréol répliqua :

— Un homme comme moi n'attend pas dix minutes.

De retour à Paris, Ferréol épousa la fille du scaphandrier. Et il vit heureux, ce qui n'est pas parvenu à l'étonner.

JULES LERMINA.

SA CONCLUSION

Le petit Louis. — Dis, papa, est-ce que les habitants de l'Asie ils ont des gros éléphants ?

Le papa. — Oui, mon ami.

Le petit Louis. — Est-ce qu'ils ont aussi des cirques, en Asie ?

Le papa (agacé). — Je n'en sais rien, mais je ne le crois pas.

Le petit Louis. — Alors, dis, papa, à quoi ça leur sert il en Asie d'avoir des éléphants s'ils n'ont pas de cirques ?

FIÈVRE AURIFÈRE

Le patient. — Docteur, est-ce la grippe que j'ai là ?... J'ai mal à la tête, mauvaise langue, je tousse à fendre l'âme et j'ai eu des rêves... je me croyais à l'Alaska...

Le docteur. — En effet... vous avez les pieds gelés... ça doit être la fièvre aurifère.

TERRIBLE

Premier promeneur. — On m'a dit, monsieur, que vous aviez un poste de confiance près de l'empereur Ménélick.

Second promeneur. — Oui. Comme je suis de Marseille, je suis chargé, rien qu'avec mon regard, de lui torréfier son café !

UN COMPROMIS

La mère. — Si tu n'es pas assez bien pour aller à l'école je vais te mener chez le docteur.

Le petit Joe. — Tiens, maman, faisons une chose, j'irai à l'école cet après-midi.

ATTENDEZ LA FIN S. V. P.

Lui. — Ce café-là, ma chère, me rappelle absolument celui que faisait ma pauvre mère.

Elle (avec un sourire angélique). — Que je suis donc contente, mon cher Edouard.

Lui. — Oui, ma pauvre mère, — ça n'est pas pour le lui reprocher, grand Dieu, — faisait bien le plus mauvais café que j'ai bu de ma vie.

JAMAIS

Bouleau. — Je vous assure, mon cher, qu'une vraie femme insiste toujours pour avoir le dernier mot et que rien ne l'arrête de parler.

Bouleau. — Très bien, mais comment cela s'arrange-t-il quand deux vraies femmes se parlent l'une à l'autre ?

Bouleau. — Bien simple. Elles n'arrêtent jamais.

QUELLE BELLE CHOSE

Madame. — Marie, vous n'avez pas bien épousseté dans la chambre du devant. Je viens de passer là et j'ai pu écrire mon nom sur la table de milieu.

Marie (dans l'admiration). — Oh, madame ! Quelle belle chose que d'avoir de l'éducation.

FACILE A SUIVRE

Le malade. — Docteur, pensez-vous que les stimulants peuvent me faire mal ?

Le docteur. — Non, si vous les laissez tranquilles.

MODES PARISIENNES



VÊTEMENT LYNA.—Ce gracieux vêtement se fait en moire, en taffetas et en mousseline de soie plissée. La forme en est des plus gracieuses : le volant qui entoure le vêtement forme la pointe devant, en suivant la forme du vêtement de moire, et se continue par deux pans resserrés à la taille par un nœud ; une petite mousseline noire est placée entre la moire et le taffetas doublure ; sur le milieu du devant, coquillé de mousseline de soie plissée dissimulant la fermeture. Col droit agrafé sous un nœud orné d'un plissé, et, derrière, d'un nœud de ruban de satin fixé par une boucle.

Le patron se compose de 2 pièces. 1^o Le vêtement coupé droit fil derrière, avec ou sans couture. 2^o Le col droit en biais. Matériaux : $\frac{3}{4}$ verge de moire, 2 $\frac{1}{2}$ verge de plissé pour le volant du tour, 1 $\frac{1}{2}$ verge de plissé pour le devant, 1 verge de ruban.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMÉDI)



No 221 Blouse pour dame.

No 112 Tablier pour petite fille.

No 221.—Ce riche vêtement, très nouveau, se fait également en deux tons : tan et vert. La garniture consiste en velours et soie, passementerie et dentelle. La blouse est simplement ajustée aux épaules avec coutures sous les bras ; elle est supportée par une doublure bien ajustée, se fermant sur le devant, tandis que la blouse se ferme de droite à gauche, à fermeture invisible. Le dos est large, le bas est froncé et retombe en pouf sur une large ceinture de velours. Le côté droit de la poitrine est garni de jolis boutons purement décoratifs, de passementeries et d'un

volant de dentelle le terminant très gentiment. Le col est en velours et surmonté d'un ruché de dentelle. Les manches, à deux coutures, sont de dimensions modérées, surmontées d'épaulettes et terminées au bas par un ruché de dentelle avec simple bande de passementerie.

La mode vous permet de faire ce vêtement en étoffe de serge, drap, mohair, popeline, soie ou laine.

Grandeurs de 32 à 40.

Quantité d'étoffe nécessaire en 44 pouces de largeur, pour grandeur moyenne, 2 verges $\frac{1}{2}$.

No 112.—Ce joli tablier est fait en étoffe blanche garnie de dentelles et de petits rubans "bébé." La jupe est froncée dans un empiècement carré, lequel est coupé en V au cou. La manche est formée par un haut volant très froncé afin de permettre aux manches de robe d'y pénétrer. Elle est garnie de petits rubans semblables à ceux ci-dessus. Le tablier se ferme derrière à l'aide de boutons et boutonnières. La ceinture est large, en étoffe semblable au tablier et forme un gros nœud avec les bouts garnis.

C'est un vêtement très simple à confectionner en toute étoffe se lavant : percale, nansouck, mousseline, batiste, etc.

Il faut, pour le confectionner, 3 verges en 36 pouces de largeur pour une petite fille de 8 ans.

Le No 112 est coupé dans les grandeurs 4, 6, 8, 10 et 12 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMÉDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

LE PLUS PRÈS DU BUT

Un petit garçon de six ans qui fréquentait un école primaire et cela sans grand succès, n'avait pu obtenir jusqu'alors aucun des prix qui y étaient distribués. Le jeudi, dans l'après-midi, il arrive tout joyeux à la maison et exhibe une récompense.

La maman.—Ah ! c'est gentil, Gustave. Comment as-tu gagné ce prix-là ?

Gustave.—J'ai été le premier en histoire naturelle.

La maman.—En histoire naturelle, je ne te savais pas si fort que ça. Sur quoi donc as-tu été interrogé ?

Gustave.—Oh ! ils ont demandé seulement combien un cheval il avait de pieds.

La maman.—Et tu as répondu ?

Gustave.—J'ai répondu qu'il en avait cinq.

La maman.—Et tu as eu un prix pour ça ? Mais un cheval n'a pas cinq pieds, mon enfant.

Gustave.—Je le sais, mais tous les autres avaient dit six.

IL N'EN AVAIT PAS D'AUTRES

Le curé (qui surprend deux de ses jeunes paroissiens en train de s'admirer une volée en règle.—Vous n'avez pas honte, polissons. Comment, toi Petit Pierre, qui va faire ta première communion et qui vient tous les jours au catéchisme. Ne m'as-tu pas compris hier quand je disais que celui qui est frappé sur une joue doit tendre l'autre ?

Petit Pierre (que cette objurgation a vivement ému, pleurent).—Hi... hi... hi... m'sieu l'curé. J'ai bien compris c'que vous disiez hier. Mais ça n'est pas sur la joue qu'il m'a tapé, c'est sur le nez. Je n'en avais pas d'autre à lui tendre.

DE CONFIANCE

Dardinel.—Quelle est donc cette femme si laide ?

Plumeau.—C'est la mienne.

Dardinel.—Mais vous n'avez pas seulement regardé de quelle personne j'entendais parler ?

Plumeau.—Cela n'est pas nécessaire.

LE PLUS DIGNE

Le père.—Et quel est le meilleur garçon à l'école ?

Le petit George.—Oh ! c'est Joseph Bouillon ; il peut même battre le professeur.

EN MORTE SAISON

Le juge.—Et vous n'avez aucun moyen d'existence ?

L'accusé.—Pardon, m'sieu l'président, il y a un mois... je vendais ma place au procès Zola.

NOTES DE VOYAGE



Monsieur (dont la femme doit rester en Europe au peu plus longtemps que lui).—Donnez-moi deux billets, un pour moi revenant et un autre pour ma femme qui ne revient pas.

DEVINETTE



Il me semblait pourtant que j'avais vu un jeune monsieur ici ! Où est-il passé ?

AU PIED LEVÉ

Un banquier, moins loyal qu'habile, Ayant gaspillé tout l'avoir De ses clients, partit un soir Pour l'étranger...

Tu l'as perdu, tel fils.

WILLY.

Une Recette par Semaine

Mr Ch... (Montréal) nous demande le procédé pour bronzer le cuivre. Il en existe deux extrêmement simples que nous allons décrire ci-dessous.

Premier procédé.—Formez une pâte avec les substances suivantes :

- Sanguine..... 5 parties en poids.
- Plombagine... 8 " "
- Alcool..... 5 " "

Étendez sur la surface à préserver. Après 24 heures de contact, frottez avec une brosse demi-dure.

Augmentez ou diminuez la quantité de sanguine selon la teinte de patine qu'on veut obtenir.

Deuxième procédé.—Faites une solution de 1 once de sel ammoniac, 1 once d'alun et 1/2 d'once d'acide arsénieux, dans 1/2 de gallon de fort vinaigre.

Appliquez cette composition en pinçant, à plusieurs reprises, sur l'objet à bronzer, que vous aurez préalablement bien nettoyé.

B. DE S.

VARIÉTÉS

LE PAPIER DES CIGARETTES

On a souvent dit que ce qu'il avait de plus mauvais pour le fumeur de cigarettes, ce n'était point le tabac, mais le papier dont il absorbe la fumée. Un statisticien, et sans doute aussi un fumeur convaincu qui voulait tranquilliser sa famille sur le danger que son habitude pouvait présenter, a cherché à calculer les substances qui entraient dans ses poumons, par suite de la combustion du papier qu'il fume en même temps que ses cigarettes. Voici les résultats qu'il a obtenus. Le fumeur qui grille vingt-cinq cigarettes par jour, brûle 612 centimètres carrés et demi de papier, qui pèsent au total 79 centigrammes et demi. Ce poids de papier aura donné en cendres un peu moins de 7 milligrammes, et ces cendres à leur tour, ne contiennent que 13 cent milligrammes d'oxydes de cuivre et de plomb. A coup sûr ces oxydes sont dangereux, mais à cette dose ils doivent être assez innocents, car il faudrait à notre fumeur quelque chose comme vingt-deux ans pour avoir aspiré un gramme de ces poisons.

×

L'ARGENT ET SES MÉTAMORPHOSES

On se figure que l'argent se rencontre toujours sous l'aspect que nous connaissons, blanc, très résistant, plus ou moins brillant : pas du tout. Parfois il se trouve à l'état d'argent allotropique : il peut alors être ou ne pas être soluble dans l'eau et présenter les couleurs les plus diverses, jaune, rouge, bleu, vert, ou même être presque incolore. Cet argent allotropique, si variable du reste dans ses détails, est plastique comme une pâte; mais il pourra encore, à l'état de forme intermédiaire, ne plus être plastique et posséder cependant une couleur jaune ou verte. En somme c'est un vrai Protée.

×

LA RÉSISTANCE D'UNE BOUTEILLE DE CHAMPAGNE

Le bruit seul que fait, en sautant en l'air, le bouchon d'une bouteille de champagne, vous dit combien l'acide carbonique est comprimé à l'intérieur de ce récipient de verre; mais on n'imagine pas d'ordinaire quelles précautions sont prises pour éviter tout accident, et quelle solidité présente cette bouteille où l'on enferme le vin pétillant.

M. Maumené estime qu'une bouteille à champagne, telle qu'elle arrive de la verrerie, est en état de soutenir une pression interne de trente atmosphères, autant qu'une chaudière métallique de grande résistance. Pour s'assurer qu'elle mérite toute confiance, chaque bouteille est essayée au moyen de l'appareil appelé *élasticimètre*, et on lui fait subir brusquement une pression de dix-sept atmosphères. Le vin qu'on y mettra ensuite sera loin de lui imposer pareil effort, et il ne faut pas s'étonner si l'on n'a pour ainsi dire point d'exemple de bouteille de champagne éclatant.

Entre chasseurs :

—Votre chien rapporte-t-il ?
—Oui... des puces plein la maison.

ON SAIT CELA

Un rhume qui commence est facile à guérir avec quelques doses de *Baum-Rhumal*.

Mme ROSA VAUTHIER, de Montréal

Certifie que les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont complètement guérie

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent les maladies du changement d'âge, elles font du sang riche et pur, elles donnent la santé, la force, la vigueur à toutes les femmes malades



MME ROSA VAUTHIER

Aucun remède au monde n'est aussi honnêtement recommandé que les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles sont recommandées aux femmes malades par toutes les femmes qui en ont fait usage. Les femmes ont bien tort de croire que leurs maladies sont incurables, parce que leurs médecins n'ont pu les guérir.

Mme Rosa Vauthier demeure au No 19 rue William, Montréal. Elle est contente de certifier que les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont complètement guérie.

Mme Rosa Vauthier dit :

"Je ne crois pas qu'il y ait une seule femme au monde qui ait souffert plus que moi durant deux ans et demi, j'ai horriblement souffert, trois des meilleurs médecins m'ont soignée sans effets. Mes douleurs étaient partout, mal de tête, d'estomac, cour toujours sensible, malade, mal de reins, dans tous les membres, pas d'appétit, presque toujours constipée, mal de foie, hémorragies nombreuses, j'ai perdu beaucoup de sang, les médecins me disaient en consommation, je perdais souvent connaissance, j'étais d'une pâleur affreuse, livide, mes parents et mon mari étaient dans la désolation, il n'y avait rien qu'ils ne fassent pour moi, tout était inutile. J'étais bien découragée, je pensais souvent à la mort. Les Pilules Rouges étaient tellement recommandées que j'en fis l'essai, elles m'ont complètement guérie, elles m'ont guérie en trois mois. Aux Pilules Rouges du Dr Coderre seules je dois d'être en vie, non seulement en vie, mais heureuse et en santé. J'espère que les dames et les demoiselles malades qui liront mon témoignage, suivront mon exemple. Mon témoignage est rendu par moi en toute vérité et connaissance." Mme Rosa Vauthier, 19 rue William, Montréal.

Si vous voulez devenir bien forte et en santé, prenez consciencieusement les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles guérissent les maladies des femmes, elles guérissent les maladies du changement d'âge, beau mal, pertes blanches, les irrégularités, les douleurs menstruelles, tiraillements dans les hanches, douleurs dans le bas ventre, constipation, le mal de côté, mal de reins, mal entre les épaules, palpitations du cœur suivie d'affaiblissement, palpitations d'estomac, tiraillements d'estomac, mauvaise digestion, étourdissement, nervosité.

elles font disparaître ces pâleurs perceptibles sur les genèves, les lèvres, les oreilles, elles font aussi disparaître cette pâleur livide, ces cercles noirs autour des yeux, elles guérissent les maux de tête, elles font descendre les pieds et les mains, elles ont guéri des milliers de jeunes filles et de vieilles femmes, elles guérissent lorsque tous les autres remèdes faillis sont, elles guérissent les femmes tout simplement parce qu'elles ont été faites pour les maladies des femmes seulement.

Consultez notre médecin spécialiste, vous pouvez consulter par lettre absolument pour rien, écrivez lui une description complète de votre maladie, ne lui cachez rien, adressez votre lettre au "Département Médical, boîte postale 2306, Montréal," toute lettre adressée ainsi, notre médecin seul l'avra et la tiendra confidentielle. Il

étudiera votre maladie et dans sa réponse il vous parlera si clairement que vous ne pourrez vous empêcher de comprendre ce qui vous fait souffrir.

Il vous donnera une toute de bons conseils qui aideront beaucoup votre guérison. Ne retardez pas, car tous les jours votre maladie s'aggrave et devient plus difficile à guérir, écrivez aujourd'hui.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois, contenant 50 Pilules Rouges, jamais autrement. N'acceptez jamais celles que l'on vous dit être aussi bonnes, celles-là ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre. Écrivez nous, nous envoyant 50 cents en estampilles pour une boîte ou \$2.50 en mandat poste, ou lettre enregistrée, pour 6 boîtes, vous recevrez par le retour de la maille les Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui guérissent. Nous les envoyons sur réception du montant, aux États-Unis et au Canada.

Ne vous laissez pas tromper par les imitateurs. Tous les pharmaciens de première classe les vendent à 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.

Adressez

Cie Chimique Franco-Américaine.

Department Medical.

Boîte Postale 2306. MONTREAL, Can.

TRIO DE PROVERBES

Le loup mourra dans sa peau.

Qui dit enfant dit tourment.

Tout le monde est brave quand l'ennemi fuit.

SANCHO PANÇA.

A une vente de tableaux :

—Prairie avec un mouton. Miso à prix : cinq mille francs.

—J'aurais beau réunir toutes mes économies, disait le bohème X..., je ne pourrais pas même acheter une côtelette de ce mouton.

Un huissier rentre chez lui après avoir "instrumenté" chez un débiteur faroucho.

—Eh bien, tout s'est-il passé sans horions, lui demande sa femme inquiète ?

—Je te crois, le débiteur a même voulu me faire manger.

—???

—Oui, mais... par ses chiens.

Consultation.

—Docteur, je ressens des douleurs rhumatismales, causées, je crois, par la fraîcheur de mon nouvel appartement...

Que me conseillez-vous de faire ?

—Déménagez.

Un jeune homme se présente pour un emploi dans le commerce.

—Parlez-vous l'anglais ? lui demande-t-on.

—Comme si j'y étais né ?

BUY



Chaque paquet est garanti.

Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle

POUR

Les **Premiers Mercredis** du mois.

Prix du billet, **25 cents.**

CHEVAUX PUR SANG Votre cheval aura certainement besoin, ce printemps, d'une médecine, et rien n'est si efficace que la Poudre de Condition du Dr Harvey (Dr. Harvey's Condition Powders). Elle rend l'appétit, fait croître un poil fin, purifie le sang, détruit les vers, et rend à un cheval toute sa vigueur et double sa valeur.

En vente partout, 25c., ou un paquet pleine grandeur envoyé comme échantillon sur réception du prix.

The Harvey Medicine Co., 424 rue St-Paul, Montréal.

Le Vert... est à la mode
faites de votre robe de l'année dernière une robe neuve et à la mode en la teintant avec les

TEINTURES 'MAGNETIQUES'

Vert Clair. Vert. Vert Foncé.

Comme toutes les autres des teintures 'MAGNETIQUES', ces nuances donnent un couleur permanente et laissent à l'étoffe toute sa souplesse.

Quand vous désirez le meilleur effet dans la teinture, servez-vous des teintures 'MAGNETIQUES'.

En vente partout. Paquet pleine grandeur, aucune couleur, envoyé comme échantillon sur réception du prix, 10c.

HARVEY MEDICINE CO., 424 rue St-Paul, Montréal.

Entre enfants :
Ils ont attrapé une grenouille et l'on enfermée dans un bocal pour en faire un baromètre vivant. Mais ils ne sont pas satisfaits de son immobilité, et s'efforcent d'exciter son zèle.

Tout à coup, l'aîné à sa petite sœur.
— Voyons, Yvonne, ne l'agace pas tant, sans cela elle ne voudra plus marquer le mauvais temps.

A LA CORRECTIONNELLE
Le Président au prévenu :
— Dans quel but avez vous emporté cette malle ?
— Butte Montmartre, m'sieu le Président.

UN VRAI TRÉSOR
La santé est un trésor précieux qu'un simple rhume peut compromettre si on ne le soigne pas avec du *Baume Rhumal*. 25c la bouteille.

AMOUR, QUAND TU NOUS TIENS!



Pat. — Dis, Jimmy, flanque-moi donc un bon coup de poing sur le nez !
Jimmy. — Pourquoi ça ?
Pat. — Maman m'avait envoyé chez l'épicier et j'ai dépensé l'argent pour acheter un valentin parfumé pour ma blonde. Alors, si j'ai reçu un coup de poing, je pleurerai naturellement, et je dirai à maman que j'ai perdu la monnaie.

En police correctionnelle :
— Ainsi, mon enfant, vous avouez être l'auteur de ce vol ?
— Oui. M'sieu le président.
— Savez-vous que vous commencez un peu tôt ? Vous avez dix ans à peine !
— J'avais vous dire, M'sieu le président, c'est que papa est malade, il faut que je l'remplace !

En cour d'assises :
Le président, bon enfant, voulant faciliter les aveux de l'accusé :
— Nous disions donc, mon ami, que nous avons saisi la vieille à la gorge, que nous lui avons mis un bâillon sur la bouche, que nous avons pris un couteau, que nous lui en avons porté un coup à la tête... Voyons, qu'avez vous à dire à cela ?
L'accusé, d'un ton repentant :
— Je dis que c'est bien mal ce que nous avons fait-là...

En police correctionnelle :
Nos sœurs, les "femmes nouvelles," n'ont pu encore faire que la vraie sphère de la vie de la femme ne reste le mariage et la maternité.

En cour d'assises :
Joseph est entré depuis peu au service de deux vieux garçons, les deux frères, qui se ressemblent beaucoup, mais dont l'un est affecté de surdité.

L'autre matin, croyant avoir affaire à ce dernier, il lui remet les lettres et journaux en lui disant :
— Voilà le courrier, vieux daim !
Mais quelle n'est pas sa confusion en entendant le bonhomme lui répondre avec mansuétude :
— Mon ami, c'est mon frère qui est sourd.

LA CONSOMPTION GUÉRIE
Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'As-thme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.
W. A. NOYES, 329 Powers' Block, Rochester N. Y.

Depechez-vous!
SI VOUS SOUFFREZ... DU MAL DE DENTS
GOMME DU Dr ADAM
En vente partout. 10c

Le docteur Y... qui possède une maison de santé où il traite les maladies nerveuses, a les jardins potagers les mieux cultivés des environs de Paris.
— Ça doit vous coûter cher d'entretien, lui disait un confrère.
— Ça ne me coûte rien, répondit-il eu souriant.
Or, voici le truc du malin docteur. Quand on lui amène un client, il dit gravement, après auscultation :
— Il vous faut de l'exercice, beaucoup d'exercice !
— Mais, docteur, je ne peux pourtant pas faire du trapèze ou de la barre fixe ! gémit le patient.
— Non, vous vous casseriez les jambes... Tenez, voici une bêche, un râteau et un arrosoir ; bêchez, sarcliez, arrosez ; Et le malade bêche, sarcle et arrose. Au bout d'un mois de cet exercice, il s'en va, les nerfs calmés, après avoir payé généreusement le bon docteur, qui trouve ainsi le moyen de faire cultiver son jardin par-dessus le marché.

Crétinot, de Paris, qui attend des nouvelles d'un ami, reçoit une dépêche et, tout en la décachetant, s'extasie sur la rapidité du télégraphe.
— Quelle admirable invention ! Et quelle célérité ! Voici un télégramme qui vient de Bordeaux et la gomme est encore humide !

"THE LIGHT OF THE WORLD OR OUR SAVIOUR IN ART"
Cost over \$100,000 to publish. Contains nearly 200 full-page engravings of our Saviour, by the Great Masters. It is not a life of Christ, but an exhibit of all the great Masters' ideals of the Christ. No other book like it ever published. Agents are taking from three to twenty orders daily. The book is so beautiful that when people see it they want it. Published less than a year and already in its twenty-fifth edition, some editions consisting of 18,500 books. The presses are running day and night to fill orders. A perusal of the pictures of this book is like taking a tour among the great art galleries of Europe. The Hermitage, Prado, Uffizi, Pitti, Louvre, Vatican, National of London, National of Berlin, Belvidere and other celebrated European art galleries, have all placed their rarest and greatest treasures at our disposal that they might be reproduced for this superb work. "FIRST GLANCE AT THE PICTURES BROUGHT TEARS TO MY EYES," says one. "I cleared \$150 first week's work with the book," says another. Many men and women buying and paying for homes from their success with this great work. Also men or women, of good church standing, can secure position of Manager here to do office work and corresponding with agents in this territory. Address for full particulars A. P. T. Elder, Publisher, 189 Michigan Ave., Chicago, Ill., First Floor.

Nouvelle édition du... JEU DE POKER
— PRIX, 10 CENTINS —
La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.
Adressez :
"Le Samedi",
516 Rue Craig, MONTREAL

FRANCŒUR & RACICOT
Fabricants et Importateurs de... Chapeliers et Manchonniers
CHAPEAUX ET FOURRURES
DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS
No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE
MONTREAL.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"
PATRON No
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)
Mesure du Buste..... Ags.....
Mesure de la Taille.....
Nom.....
Adresse.....
CI- INCLUS, 10 DENTINS
Prière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 23.

Dr A. SAUCIER
DENTISTE
Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec
Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 126



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mesdames A. Ammond, A. Réland, Brunette, T. Desrochers, M. Lord, A. Reeves, Mlle A. Aubertin, M. Bouchard, A. Champagne, L. Clough, H. Gendron, A. Labelle, Z. Lauriant, A. Lemieux, M. Remillard, M. L. Rivest, B. Thétraut, E. St. Michel, MM A. C. Gervais, A. Réland, E. Bellofante, E. J. Char- tiez, J. E. Cantellier, M. Delorme, J. Demers, N. Desloges, M. Dupré, J. E. Dussault, Eluzoga, N. Gagner, E. Haru- tise, A. Leliane, A. L. Euyer, J. Malo, A. F. Marchand, J. B. Paquette, H. Riendeau, J. Rousseau, P. Savary, A. Si- cennes, M. Turcotte, E. Voisard (Montreal), Mlle M. De- vor, J. Gagnon, fils de Maguire, H. E. Langis (Be. Q.), Delle M. Sanson, M. Beard (Blenville, Lewis, Q.), J. Beaudy (Bromton Falls, Q.), O. Chepau (Coaticook, Q.), Delle E. Blais (Danville, Q.), A. E. Rheaute (Danville, Q.), Mlle A. Viel, P. Bouffard (Fraserville, Q.), Mlle P. Mo- rissette, J. Saucier (Granby, Q.), Z. Belanger (Grande- Mère, Q.), Delle M. R. Corbeil (Haltby, Q.), A. Mallet (Ho- wick, Q.), Delle R. A. Paille, E. Savard (Hull, Q.), Dr. J. A. Lefebvre (Joliette, Q.), Delle G. Boudin (Lachine, Q.), J. L. E. Bernier, A. Bouchard, A. Marmot (Lévis, Q.), Mlle F. X. Gastonguay (Magog, Q.), E. Godin (Maisonville, Q.), Delle R. Davignon (Marieville, Q.), Delle F. Pariseau (Mil- ton East, Q.), W. Bouchard, L. L. Brouillet (Nicolet, Q.), Mlle B. Paquette, A. V. A. Gagnon (Ortigue, Ont.), A. Roy (Pontiac, Pic. Q.), Delle M. L. Taylor (Pointe-Gatineau, Q.), Mlle C. Kirouac, A. M. Lamontagne, E. Laper- rière, R. Laperre, W. Deschamps (Québec), table G. Du- gas (Ste. Anne des Plaines, Q.), J. Lapierre, J. B. Roy (St. Antoine, Vercheres, Q.), Delle R. A. Menard (St. Cle. Q.), Delle O. Marseille, H. Desrochers (St. Cuthbert, Q.), J. S. Martineau, J. J. Paradis (St. Ferdinand d'Halifax, Q.), A. Len (St. Henri, Q.), L. P. Martin (St. Hilare Station, Q.), Mlle E. Clavin, A. Lesche, A. Grenier (St. Hyacinthe, Q.), Mlle N. Lord, C. Tremblay (St. Jean, Q.), J. Boudas (St. Jean-Baptiste, Rivière), E. Dufresne, H. Valade (St. Laurent, Q.), J. Collin (St. Pierre, Montmagny, Q.), E. La- londe, O. Lalonde (St. Polycarpe, Q.), J. Dupré (St. Ro- bert, Q.), Mlle P. Dorval, C. Gélinais, M. M. Mathurin, J. A. St. Pierre (St. Basile de Québec), Mlle C. Pothier, A. Brousseau (St. Sulpice de Québec), Mlle C. E. Robil- lard (St. Thérèse de Blainville, Q.), Mlle E. Buis (St. Titre, Q.), E. Trudon (St. Vincent de Paul, Q.), A. Gagne, W. Sanson, J. O. Vallières (Theford, Minc. Q.), Mlle J. Parent (Trois-Rivières, Q.), S. Monzain (Valleyfield, Q.), T. L. Vaudeuil, Q.), Mlle O. Bellefleur (Victoriaville, Q.),

H. Dandelin (West. Farnham, Q.), A. Latrance (Adams, Mass.), J. Petit (Augusta, Me), Mlle S. Trotter, A. Le- gendre (Auburn, Me), Mlle E. Vaillancourt, J. Fournier, C. Guimond, A. Roulier (Berlin, N. H.), J. Noel (Berlin Mills, N. H.), P. Parenteau (Biddford, Me), E. Desrosiers, O. Thibierge (Brunswick, Me), Mme D. Pichette, B. Facer (Central Falls, R. I.), B. Cloutier (Chicago, Mass.), Mlle M. Pillion, Mlle A. Bonin, A. Fisher (Colosse, N. Y.), Mlle Z. Fortin (Danielson, Conn.), E. Boucher, J. V. Campbell, E. Cloutier, J. E. Fournier, P. Gagnon, N. Gauthier, F. La- bio, J. Buel, J. D. Thibault (Fall River, Mass.), A. Con- tino (Haverhill, Mass.), Mlle A. Roy, J. Goulet (Holyoke, Mass.), Mlle M. Perron, J. Crocan, E. Vanborne (Law- rence, Mass.), E. Bergeron (Leominster, Mass.), Mlle C. Lavoie, A. Paradis, M. St. Hilaire, W. Guinnet (Lewiston Me), J. Hamel (Lisbon, Me), Mmes J. S. Aubin, C. H. Bois- vert, J. Couture, A. Moreau, Delle M. Duceaux, P. Houle, C. Tremblay, J. Bois, A. Champagne, A. Dion, M. J. C. Fortier, T. Gervais, N. Lamzevin, H. Lozeau (Lowell, Mass.), E. Hamel, G. Paquin (Lynn, Mass.), Mlle A. Isabelle, C. H. Bird, R. Boucher, E. A. Bourival, D. Desnoyers, A. Florant, N. Gaudin, A. Paris, A. Sorey (Manchester, N. H.), Mlle A. Masson (Napton, N. H.), Mlle A. Dion (New Bedford, Mass.), F. A. Fyare, L. Laporte, G. P. et M. Sarant, M. A. White (Nouvelle-Orléans, La.), Mlle C. Lesauv, E. Merivier, A. LaRue (Pawtucket, R. I.), Mlle E. Belange (Pawtucketville, Lowell, Mass.), Mlle A. de Villiers (Pun- nat, Conn.), Mlle A. Leselle, Mlle A. Pichard, J. Z. Le- Page (Southbridge, Mass.), Mlle D. Turcotte, Mlle Z. Tur- cotte (Somersworth, N. H.), Mlle M. Lesche (Woonsocket, R. I.), H. Plouffe (Worcester, Mass.), M. Gagner (Place In- connu)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: M. Boud- lard, 100 Plessis, M. L. Rivest, J. Metchon, Ave (Mont- real), J. Gagnon, fils de Maguire (Be. Q.), H. Valade (St. Laurent, Q.), A. Brousseau, 223 Massine (St. Sulpice de Québec).

Les cinq personnes dont les noms précédent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Salon de coiffure. Un monsieur a pris place pour se faire faire la barbe — Attendez, mon ami, il me semble que vous avez les mains un peu sales... — Parbleu ! il y deux heures que je n'ai donné de schampoo !

La petite Lili a été à plusieurs reprises vertement tancée par sa maman pour s'être obstinée à appeler un parapluie un "pépin". Or, l'autre jour, sa préceptrice lui demanda : — Quel est le fils de Charles-Martel ? Et la petite de répondre : — Parapluie-le-Bref, mademoiselle.

Dans un cercle sans préjugés : — On ne voit plus X... à la partie. — Il lui est venu un bobo à l'index de la main droite... — Qui le gêne pour tenir les cartes ? — Non... pour faire sauter la coupe.

Cabazon, un acteur de Marseille, raconte qu'il a appris en deux heures et joué le soir même le rôle de l'iridan de la "Tour de Nesles". — C'est prodigieux ! Comment avez-vous pu y arriver ? — Té ! je l'ai lu attentivement, et puis j'ai fait un nœud à mon mouchoir pour ne pas l'oublier !

Toto, qui ne tarit pas de questions saugrenues, est en extase, dans la cour du Muséum d'histoire naturelle, devant un squelette de baleine : — Avec quoi que c'est fait, les baleines ? demande-t-il à sa bonne. Celle-ci, sans hésiter : — Pardine, avec des vieux corsets !

PARTOUT ON LE TROUVE

Dans les villes, les campagnes, les coins les plus reculés, on trouve le Baume Rhum soulageant et guérissant l'humanité souffrante.

Dr BERNIER DENTISTE NO. 60 RUE SAINT-DENIS

LISEZ "Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE 12 PAGES, GRAND FORMAT Publie toutes les semaines

Abonnement POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE \$1.00 PAR ANNÉE

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Redaction, Administration et Ateliers No 75 Rue St-Jacques, Montréal G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire. J. A. CARUFEI, Administrateur.

Quand le Printemps Arrive

beaucoup s'imaginent qu'ils ont le ton d'un tonique du printemps et prennent quelque chose de agréable qui, souvent, fait plus de mal que de bien. Ce qui est requis, c'est un tonique fourni par la nature, un bain tiède, suivi d'un bain de vapeur, aux LAURENTIENS. Il chasse complètement toutes les impuretés du sang

50c Chaque Soir Ouvert Jour et Nuit.

BAINS LAURENTIENS Angle des rues Craig et Beaudry

Entre amis de collège qui se retrouvent après vingt ans, et s'entretennent des camarades d'autrefois. — Et le petit N..., sais-tu ce qu'il est devenu ? — Oh ! celui-là a mal tourné. C'est un véritable homme de sac et de corde. — Pas étonnant ! Te rappelles-tu, au collège, il était déjà si ficelle !

Consultation. Une vieille avare, au médecin : — Oui, docteur, je souffre du cœur... Cela vous étonne ? — Mais non, fait le médecin... J'ai connu des invalides qui se plaignaient de cors appartenant à un pied qu'on avait amputé.

WANTED By Old Established House High Grade Man or Woman, of good Church stand- ing, to act as Manager here and do office work and correspondence at their home. Business already built up and established here. Salary \$2000. Enclose self-addressed stamped envelope for our terms to A. P. Elder, General Manager, 180 Michigan Ave, Chicago, Ill.

ETABLI EN 1868.

T. A. CARDINAL . PLOMBIER .

Couvreur en Ardoise et Métaux Entrepreneur de Canaux, Etc.

No 1 RUE LABELLE Première porte de la rue Dorchester MONTREAL SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE. TELEPHONE BELL 7170.

Poirier, Bessette & Cie IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe. . . . 516 RUE CRAIG MONTREAL.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

—Un brave homme des environs d'Artannes a trouvé dans son jardin, devant sa porte, un cercueil avec son nom sur la plaque.

—Voilà ce qui peut s'appeler "recevoir une bière dans son jardin."



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES

J. G. A. GENDREAU, DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

Entre parlementaires, à propos du duel Clemenceau-Drumont qui a eu lieu au moment même où la chambre votait la taxe du plomb en douane :

—Six balles à vingt pas, sans résultat !

—C'était peut être du plomb qui n'avait pas acquitté le droit... d'entrée!

* *

Une définition à propos des amis de M. Zola :

" Les intellectuels sont des gens qui, par vanité, pose ou sottise, veulent se distinguer des intelligents."

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE

PILULES DE Noix Longues De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Chez les Durapiat :

—Eh bien! monsieur Durapiat, qu'est-ce que tu vas me donner pour mes étrennes ?

—Moi, ma chère amie?... Rien, absolument rien...

—Vraiment ?

—Certes... Il ne serait vraiment pas délicat, de ma part, de te faire sentir que tu as vieilli d'une année !

* *

Petites définitions :

Courbette. — Petite plante flexible qui pousse dans les cours... et ailleurs.

Radicalisme. — Pétrole rectifié.

Avare. — Un Gribouille qui se prive de tout pour ne manquer de rien.

Cocotte. — Une poule qui a des dents.

Caissier. — Chef de valeurs.

La Charité. — Messe basse qui doit être célébrée sans cloches.

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10

MONTREAL



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
8 Rue St-Laurent.

Le président de la République vient de visiter un hôpital et a laissé en se retirant une somme destinée à procurer aux pauvres malades un petit surcroît à leur ordinaire.

L'un d'eux se plaint de n'être pas compris dans la distribution.

—Votre état ne le permet pas, lui répond un interne; mais, comme vous avez droit à douze sangues, on va vous en poser dix-huit !

* *

Entre politiciens de brasserie :

—La situation est déjà très tendue entre les Etats Unis et l'Espagne; les voilà maintenant séparés par une nouvelle barrière...
—La barrière du Maine !

Tel. Bell 784

D^r F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

43^e Ecurie de première classe

378 et 380 Rue Craig

MONTREAL

Spécialité: Chirurgie

Savon Dermal

REMEDE INFAILLIBLE CONTRE LES

MALADIES DE LA PEAU

Guérison Certaine Traitement Facile

Gasse-tête Chinois du "Samedi"— No 128



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: SIDI TAM TAM SUR SON CHAMEAU.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Gasse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 1 mai, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal SAMEDI ou 50 centins en argent, au choix des gagnants.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.